Holbach (d')

LE BON SENS

PUISÉ DANS LA NATURE,

OU

IDEÉS NATURELLES

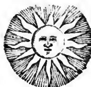
OPPOSÉES

AUX IDÉES SURNATURELLES.

Detexit quo doloso vaticinandi furore sacerdotes mysteria, illis sæpe ignota, audacter publicant.

PETRONII SATIRICON.

Par feu J. MESLIER, *Curé d'Etrepigni*,





A ROME,

& se trouve,

A PARIS;

L'AN DE LA RAISON, 1792.

PRÉFACE.

Quand on veut examiner de sang-froid les opinions des hommes, on est tout surpris de trouver que, dans celles mêmes qu'ils regardent comme les plus essentielles ; rien n'est plus rare que de leur voir faire usage du Bon Sens, c'est-à-dire, de cette portion de jugement, suffisante pour connoître les vérités les plus simples, pour rejetter les absurdités les plus frappantes, pour être choqué de contradictions palpables. Nous en avons un exemple dans la Théologie, science révérée, en tout tems, en tout pays, par le plus grand nombre des mortels ; objet qu'ils regardent comme le plus important, le plus utile, le plus indispensable au bonheur des sociétés. En effet, pour peu qu'on se donne la peine de sonder les principes sur lesquels cette science prétendue s'appuie, l'on est forcé de reconnoître que ces principes, que l'on jugeoit incontestables, ne sont que des suppositions hasardées, imaginées par l'ignorance, propagées par l'enthousiasme sur la mauvaise foi, adoptées par la crédulité timide, conservées par l'habitude qui jamais ne raisonne, & révérées uniquement parce qu'on n'y comprend rien. Les uns, *dit Montagne*, font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer ce que c'est que croire.

En un mot, quiconque daignera consulter le Bon-Sens sur les opinions religieuses, & portera dans cet examen l'attention que l'on donne communément aux objets que l'on présume intéressans, s'appercevra facilement que ces opinions n'ont aucuns fondemens solides; que toute religion est un édifice en l'air; que la Théologie n'est que l'ignorance des causes naturelles réduite en systême; qu'elle n'est qu'un long tissu de chimeres & de contradictions; qu'elle ne présente en tout pays, aux différens peuples de la terre, que des romans dépourvus de vraisemblance, dont le héros lui-même est composé de qualités impossibles à combiner: son nom, en possession d'exciter dans tous les cœurs le respect & l'effroi, ne se trouvera qu'un mot vague que les hommes ont continuellement à la bouche, sans pouvoir y attacher des idées ou des qualités qui ne soient démenties par les faits, ou qui ne repugnent évidemment les unes aux autres.

La notion de cet Être sans idée, ou plutôt le mot sous lequel on le désigne, seroit une chose indifférente, si elle ne causoit des ravages sans nombre sur la terre. Prévenus de l'opinion que ce phantôme est une réalité intéressante pour eux, les hommes, au lieu de conclure sagement de son incompréhensibilité, qu'ils sont dispensés d'y songer, en concluent au contraire qu'ils ne peuvent assez s'en occuper; qu'il faut le méditer sans cesse, en raisonner sans fin, ne jamais le perdre de vue: l'ignorance invincible où ils sont à cet égard, loin de les rebuter, ne fait qu'irriter leur curiosité:

au lieu de les mettre en garde contre leur imagination, cette ignorance les rend décisifs, dogmatiques, impérieux, & les porte à se fâcher contre tous ceux qui opposent quelques doutes aux rêveries que leurs cerveaux ont enfantées.

Quelle perplexité, quand il s'agit de résoudre un problême insoluble ! Des méditations inquietes sur un objet impossible à saisir, & que pourtant il suppose très-important pour lui, ne peuvent que mettre l'homme de très-mauvaise humeur, & produire dans sa tête des transports dangereux. Pour peu que l'intérêt, la vanité, l'ambition viennent se joindre à ces dispositions chagrines, il faut nécessairement que la société soit troublée. Voilà pourquoi tant de nations sont souvent devenues les théâtres des extravagances de quelques rêveurs insensés, qui, prêchant ou débitant leurs spéculations creuses pour des vérités éternelles, ont allumé l'enthousiasme des princes & des peuples, & les ont armés pour des opinions qu'ils leur représentoient comme essentielles à la gloire de la Divinité & au bonheur des empires. On a vu mille fois dans toutes les parties de notre globe, des fanatiques enivrés s'égorger les uns les autres, allumer des bûchers, commettre sans scrupule & par devoir les plus grands crimes, faire ruisseler le sang humain. Pourquoi ? Pour faire valoir, maintenir ou propager les conjectures impertinentes de quelques enthousiastes, ou pour accréditer les fourberies de quelques imposteurs sur le compte d'un Être qui n'existe

que dans leur imagination, & qui ne s'est fait connoître que par les ravages, les disputes & les folies qu'il a causés sur la terre.

Dans l'origine les nations sauvages, féroces, perpétuellement en guerre, ont, sous des noms divers, adoré quelque Dieu conforme à leurs idées, c'est-à-dire, cruel, carnassier, intéressé, avide de sang. Nous retrouvons dans toutes les Religions de la terre un Dieu des armées, *un* Dieu jaloux, *un* Dieu vengeur, *un* Dieu exterminateur, *un* Dieu *qui se plait au carnage, & que ses adorateurs se sont fait un devoir de servir à son goût. On lui immole des agneaux, des taureaux, des enfans, des hommes, des hérétiques, des infideles, des rois, des nations entieres. Les serviteurs zélés de ce Dieu si barbare ne vont-ils pas jusqu'à se croire obligés de s'offrir eux-mêmes en sacrifice à lui! Par-tout on voit des forcénés qui, après avoir tristement médité leur Dieu terrible, s'imaginent que pour lui plaire, il faut se faire tout le mal possible, & s'infliger en son honneur des tourmens recherchés! En un mot, par-tout les idées sinistres de la Divinité, loin de consoler les hommes des malheurs attachés à leur existence, ont porté le trouble dans les cœurs, & fait éclore des folies destructives pour eux.*

Comment l'esprit humain, infesté par des phantômes effrayans, & guidé par des hommes intéressés à perpétuer son ignorance & ses craintes, eût-il fait des progrès? On força l'homme de végéter dans sa stupidité primitive; on ne l'entretint que des puissances in-

visibles, desquelles son sort étoit supposé dépendre. Uniquement occupé de ses alarmes & de ses réveries inintelligibles, il fut toujours à la merci de ses Prêtres, qui se réserverent le droit de penser pour lui & de régler sa conduite.

Ainsi l'homme fut, & demeura toujours un enfant sans expérience, un esclave sans courage, un stupide qui craignit de raisonner, & qui ne sut jamais se tirer du labyrinthe où l'on avoit égaré ses ancêtres : il se crut forcé de gémir sous le joug de ses dieux, qu'il ne connut que par les récits fabuleux de leurs ministres ; ceux-ci, après l'avoir garotté par les liens de l'opinion, sont demeurés ses maîtres, ou bien l'ont livré sans défense au pouvoir absolu des tyrans, non moins terribles que les dieux, dont ils furent les représentans sur la terre.

Ecrasés sous le double joug de la puissance spirituelle & temporelle, les peuples furent dans l'impossibilité de s'instruire, & de travailler à leur bonheur. Ainsi que la religion, la politique & la morale devinrent des sanctuaires dans lesquels il ne fut point permis aux profanes d'entrer ; les hommes n'eurent pas d'autre morale que celle que leurs Législateurs & leurs prêtres firent descendre des régions inconnues de l'empyrée. L'esprit humain, embrouillé par ses opinions théologiques, se méconnut lui-même, douta de ses propres forces, se défia de l'expérience, craignit la vérité, dédaigna sa raison, & la quitta pour suivre aveuglément l'autorité. L'homme

fut une pure machine entre les mains de ses tyrans & de ses prêtres, qui seuls eurent le droit de régler ses mouvemens : conduit toujours en esclave, il en eut presqu'en tout tems & en tous lieux les vices & le caractere.

Voilà les véritables sources de la corruption des mœurs, à laquelle la religion n'oppose jamais que des digues idéales & sans effet ; l'ignorance & la servitude sont faites pour rendre les hommes méchans & malheureux. La science, la raison, la liberté peuvent seules les corriger, & les rendre plus heureux ; mais tout conspire à les aveugler & à les confirmer dans leurs égaremens ; les prêtres les trompent, les tyrans les pervertissent pour mieux les asservir ; la tyrannie fut & sera toujours la vraie source, & de la dépravation des mœurs & des calamités habituelles des peuples : ceux-ci, presque toujours fascinés par leurs notions religieuses ou par des fictions métaphysiques, au lieu de porter les yeux sur les causes naturelles, & visibles de leurs miseres, attribuent leurs vices à l'inspection de leur nature, & leurs malheurs à la colere des dieux : ils offrent au ciel des vœux, des sacrifices, des présens pour obtenir la fin de leurs infortunes, qui ne sont réellement dues qu'à la négligence, à l'ignorance, à la perversité de leurs guides, à la folie de leurs institutions, à leurs usages insensés, à leurs opinions fausses, à leurs loix peu raisonnées, & sur-tout au défaut de lumieres. Que l'on remplisse de bonne heure les esprits d'idées vraies ; qu'on cultive la raison des hommes ; que la

justice les gouverne, & l'on n'aura pas besoin d'opposer aux passions la barriere impuissante de la crainte des lieux. Les hommes seront bons quand ils seront bien instruits, bien gouvernés, châtiés ou méprisés pour le mal, & justement récompensés pour le bien qu'ils auront fait à leurs concitoyens.

En vain prétendroit-on guérir les mortels de leurs vices, si l'on ne commence par les guérir de leurs préjugés. Ce n'est qu'en leur montrant la vérité, qu'ils connoitront leurs intérêts les plus chers, & les motifs réels qui doivent les porter au bien. Assez long-tems les instructeurs des peuples ont fixé leurs yeux sur le ciel; qu'ils les ramenent enfin sur la terre. Fatigué d'une théologie inconcevable, de fables ridicules, de mysteres impénétrables, de cérémonies puériles, que l'esprit humain s'occupe de choses naturelles, d'objets intelligibles, de vérités sensibles, de connoissances utiles. Que l'on dissipe les vaines chimeres qui obsedent les peuples, & bientôt des opinions raisonnables viendront d'elles-mêmes se placer dans des têtes que l'on croyoit pour toujours destinées à l'erreur.

Pour anéantir ou ébranler les préjugés religieux, ne suffit-il pas de montrer que ce qui est inconcevable pour l'homme, ne peut lui convenir? Faut-il donc autre chose que le simple Bons-Sens, pour s'appercevoir qu'un Être incompatible avec les notions les plus évidentes; qu'une cause continuellement opposée aux effets qu'on lui attribue; qu'un être dont on ne peut pas dire un mot sans tomber en contra-

diction; qu'un être qui, loin d'expliquer les énigmes de l'univers, ne fait que les rendre plus inexplicables; qu'un Être à qui depuis tant de siecles les hommes s'adressent si vainement pour obtenir leur bonheur & la fin de leur peines; faut-il, dis-je, plus que le simple Bon-Sens pour reconnoître que l'idée d'un pareil être est une idée sans modele, & qu'il n'est évidemment lui-même qu'un être de raison? Faut-il plus que le sens commun pour sentir du moins qu'il y a du délire & de frénésie à se haïr, & se tourmenter les uns les autres pour des opinions inintelligibles sur un être de cette espece? Enfin, tout ne prouve-t-il pas que la morale & la vertu sont totalement incompatibles avec les notions d'un Dieu que ses ministres & ses interprêtes ont peint en tout pays comme le plus bizarre, le plus injuste, le plus cruel des tyrans, dont pourtant les volontés prétendues doivent servir de regles & de loix aux habitans de la terre.

Pour démêler les vrais principes de la morale, les hommes n'ont besoin, ni de théologie, ni de révélation, ni de dieux: ils n'ont besoin que du Bon-Sens; ils n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes, à réfléchir sur leur propre nature, consulter leurs intérêts sensibles, considérer le but de la société & de chacun des membres qui la composent, & ils reconnoîtront aisément que la vertu est l'avantage, & que le vice est le dommage des êtres de leur espece. Disons aux hommes d'être justes, bienfaisans, modérés, sociables, non parce que leurs dieux l'exigent, mais parce qu'il faut

plaire aux hommes : difons-leur de s'abftenir du vice & du crime, non parce qu'on fera puni dans l'autre monde, mais parce qu'on en porte la peine dans le monde où l'on eft. Il y a, *dit un grand homme*, des moyens pour empêcher les crimes, ce font les peines; il y en a pour changer les mœurs, fe font les bons exemples. (1)

La vérité eft fimple, l'erreur eft compliquée, peu fure dans fa marche & remplie de détours; la voix de la nature est intelligible, celle du menfonge eft ambiguë, énigmatique, myftérieufe; le chemin de la vérité eft droit, celui de l'impofture eft oblique & ténébreux; cette vérité toujours néceffaire à l'homme, eft faite pour être fentie par tous les efprits juftes; les leçons de la raifon font faites pour être fuivies par toutes les ames honnêtes : les hommes ne font malheureux que parce qu'ils font ignorans; ils ne font ignorans, que parce que tout confpire à les empêcher de s'éclairer; ils ne font fi méchans, que parce que leur raifon n'eft pas encore fuffifamment développée.

Par quelle fatalité donc les premiers fondateurs de toutes les fectes, ont-ils donné à leurs dieux les caracteres les plus féroces, & qui révoltent la nature ! Peut-on imaginer une conduite plus abominable, que celle que donne Moïse à fon Dieu envers les Egyptiens, où cet affaffin va fiérement déclarer, au nom & par ordre de fon Dieu, que l'Egypte fera affligée par les plus grandes calamités qui puiffent arriver fur la terre ? De toutes les

(1) Montefquieu.

différentes idées que l'on veut nous donner d'un Être suprême, d'un créateur & conservateur de l'homme, il n'y en point de plus révoltantes que celles de ces fourbes qui se croyoient inspirés par un esprit divin.

Pourquoi, ô théologiens! vous autorisez-vous à vouloir fouiller dans les mysteres impénétrables d'un premier Être, que vous dites inconcevables pour l'esprit humain? Vous êtes les premiers blasphémateurs, en attribuant à un Être parfait, suivant vous, tant d'horreurs commises envers des créatures qu'il a tiré du néant. Avouez avec nous votre ignorance sur un Dieu créateur, & respectez à votre tour des mysteres que l'homme paroit être indigne de connoître.

LE



LE BON SENS

PUISÉ DANS LA NATURE.

§. 1 *Apologue.*

Il eſt un vaſte empire gouverné par un Monarque dont la conduite bizarre est très-propre à confondre les esprits de ses sujets. Il veut être connu, cheri, respecté, obéi, mais il ne se montre jamais, & tout conspire à rendre incertaines les notions que l'on pourroit se former sur son compte. Les peuples soumis à sa puissance n'ont sur le caractere et les lois de leur Souverain invisible, que les idées que leur en donnent ses ministres; ceux-ci conviennent pourtant qu'ils n'ont eux-mêmes aucune idée de leur maître; que ses voies sont impénétrables; que ses vues & ses qualités sont totalement incompréhensibles; d'ailleurs ces ministres ne sont nullement d'accord entr'eux sur les ordres qu'ils prétendent émanés du Souverain dont ils se disent les organes; ils les annoncent diversement à chaque province de l'empire; ils se décrient les uns les autres, et se traitent mutuellement d'imposteurs et de faussaires: les édits & les ordonnances qu'ils se chargent de promulguer sont obscurs; ce sont des

énigmes peu faites pour être entendues ou devinées par les sujets, pour l'instruction desquels on les a destinées. Les lois du Monarque caché ont besoin d'interpretes; mais ceux qui les expliquent sont toujours en dispute entr'eux sur la vraie façon de les entendre. Bien plus, ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes; tout ce qu'ils racontent de leur prince caché, n'est qu'un tissu de contradictions; ils n'en disent pas un seul mot qui sur-le-champ ne se trouve démenti. On le dit souverainement bon; cependant il n'est personne qui ne se plaigne de ses décrets. On le suppose infiniment sage, et dans son administration tout paroît contrarier la raison et le bon-sens. On vante sa justice, et les meilleurs de ses sujets sont communément les moins favorisés. On assure qu'il voit tout, et sa présence ne remédie à rien. Il est, dit-on, ami de l'ordre, et tout dans ses états est dans la confusion et le désordre. Il fait tout par lui-même, et les événemens répondent rarement à ses projets. Il prévoit tout, mais il ne sait rien prevenir. Il souffre impatiemment qu'on l'offense, et pourtant il met chacun à portée de l'offenser. On admire son savoir, ses perfections dans ses ouvrages, cependant les ouvrages remplis d'imperfections, sont de peu de durée. Il est continuellement occupé à faire, à défaire, puis à réparer ce qu'il a fait, sans jamais avoir lieu d'être content de sa besogne. Dans toutes ses entreprises il ne se propose que sa propre gloire; mais il ne parvient point

à être glorifié. Il ne travaille qu'au bien-être de ses sujets, et ses sujets, pour la plupart, manquent du nécessaire. Ceux qu'il semble favoriser sont pour l'ordinaire les moins satisfaits de leur sort; on les voit presque tous perpétuellement révoltés contre un maître dont ils ne cessent d'admirer la grandeur, de vanter la sagesse, d'adorer la bonté, de craindre la justice, de révérer les ordres qu'ils ne suivent jamais.

Cet empire, c'est le monde; le monarque c'est Dieu; ses ministres sont les prêtres; ses sujets sont les hommes.

§. 2. Il est une science qui n'a pour objet que des choses incompréhensibles. Au rebours de toutes les autres, elle ne s'occupe que de ce qui ne peut pas tomber sous les sens. Hobbes l'appelle *le royaume des ténebres*. C'est un pays où tout suit des lois opposées à celles que les hommes sont à portée de connoître dans le monde qu'ils habitent: dans cette région merveilleuse, la lumiere n'est que ténebres; l'évidence devient douteuse ou fausse; l'impossible devient croyable; la raison est un guide infidele, et le bon-sens se change en délire. Cette science se nomme *théologie*, et cette théologie est une insulte continuelle à la raison humaine.

§. 3. A force d'entasser des *si*, des *mais*, des *qu'en sait-on*, des *peut-être*, on est parvenu à former un système informe et décousu, qui est en possession de troubler l'esprit des hommes au point de leur faire oublier les notions les plus claires, et de

rendre incertaines les vérités les plus démontrées; à l'aide de ce galimatias systématique, la nature entiere est devenue pour l'homme une énigme inexplicable; le monde visible a disparu pour faire place à des régions invisibles; la raison est obligée de céder à l'imagination, qui feule eft en possession de guider vers les pays des chimeres qu'elle a feule inventées.

§. 4. Les principes de toute religion sont fondés sur les idées de Dieu: or il est impossible aux hommes d'avoir des idées vraies d'un être qui n'agit sur aucuns de leurs sens. Toutes nos idées sont des représentations des objets qui nous frappent; qu'est ce que peut nous représenter l'idée de Dieu, qui est évidemment une idée fans objet? Une telle idée n'est-elle pas aussi impossible que des effets sans cause? Une idée sans prototype est-elle autre chose qu'une chimere? Cependant quelques docteurs nous assurent que l'idée de Dieu nous est *innée*, ou que les hommes ont cette idée dès le ventre de leurs meres! Tout principe est un jugement, tout jugement est l'effet de l'expérience; l'expérience ne s'acquiert que par l'exercice des sens: d'où il suit que les principes religieux ne portent évidemment sur rien, & ne sont point innés.

§. 5. Tout système religieux ne peut être fondé que fur la nature de Dieu & de l'homme, et sur les rapports qui subsistent entre eux; mais pour juger de la réalité de ces rapports, il faudroit avoir quelque idée de la nature divine: or tout le monde nous

crie que l'essence de Dieu est incompréhensible pour l'homme, en même tems qu'on ne cesse d'assigner des attributs à ce Dieu incompréhensible, et d'assurer que l'homme ne peut se dispenser de reconnoître ce Dieu impossible à concevoir.

La chose la plus importante pour les hommes, est celle qu'ils sont dans la plus parfaite impossibilité de comprendre. Si Dieu est incompréhensible pour l'homme, il sembleroit raisonnable de n'y jamais songer; mais la religion conclut que l'homme ne peut sans crime, cesser un instant d'y rêver.

§. 6. On nous dit que les qualités divines ne sont pas de nature à être saisies par des esprits bornés; la conséquence naturelle de ce principe devroit être, que les qualités divines ne sont pas faites pour occuper des esprits bornés; mais la religion nous assure que des esprits bornés ne doivent jamais perdre de vue un être inconcevable, dont les qualités ne peuvent être saisies par eux. D'où l'on voit que la religion est l'art d'occuper les esprits bornés des hommes, de ce qu'il ne leur est pas possible de comprendre.

§. 7. La religion unit l'homme avec Dieu, ou les met en commerce; cependant ne dites-vous pas que Dieu est infini? Si Dieu est infini, nul être fini ne peut avoir ni commerce, ni rapport avec lui. Où il n'y a pas de rapports, il ne peut y avoir ni union, ni commerce, ni devoirs. S'il n'y a pas de devoirs entre l'homme et son Dieu, il n'existe point de religion pour l'homme. Ainsi

en disant que Dieu est infini, vous anéantissez dès lors toute religion pour l'homme qui est un être fini. L'idée de l'infinité est pour nous une idée sans modele, sans prototype, sans objet.

§. 8. Si Dieu est un être infini, il ne peut y avoir, ni dans le monde actuel ni dans un autre, aucune proportion entre l'homme et son Dieu ; ainsi jamais la notion de Dieu n'entrera dans l'esprit humain. Dans la supposition d'une vie où l'homme seroit bien plus éclairé qu'en celle-ci, l'infinité de Dieu mettra toujours une telle distance entre son idée et l'esprit fini de l'homme, qu'il ne pourra pas plus le concevoir dans le ciel, qu'il ne le conçoit sur la terre. D'où il suit évidemment que l'idée de Dieu ne sera pas plus faite pour l'homme dans l'autre vie, que dans la vie présente. Il suit encore de là que des intelligences supérieures à l'homme, telles que les *anges*, les *archanges*, les *séraphins* et les *élus* ne peuvent avoir de Dieu des idées plus completes que l'homme, qui n'y comprend rien du tout ici-bas.

§. 9. Comment a-t-on pu parvenir à persuader à des êtres raisonnables, que la chose la plus impossible à comprendre, étoit la plus essentielle pour eux ? C'est qu'on les a grandement effrayés : c'est que quand on a peur, on cesse de raisonner : c'est qu'on leur a sur-tout recommandé de se défier de leur raison : c'est que quand la cervelle est troublée, l'on croit tout, et l'on n'examine plus rien.

§. 10. L'ignorance et la peur, voilà les deux pivots de toute religion. L'incertitude où l'homme se trouve par rapport à son Dieu, est précisément le motif qui l'attache à sa religion. L'homme a peur dans les ténebres, tant au physique qu'au moral. Sa peur devient habituelle en lui et le change en besoin ; il croiroit qu'il lui manqueroit quelque chose, s'il n'avoit rien à craindre.

§. 11. Celui qui dès son enfance s'est fait une habitude de trembler toutes les fois qu'il entend prononcer de certains mots, a besoin de ces mots et a besoin de trembler : par-là même il est plus disposé à écouter celui qui l'entretient dans ses craintes, que celui qui tenteroit de le rassurer. Le superstitieux veut avoir peur, son imagination le demande ; on diroit qu'il ne craint rien tant que de n'avoir rien à craindre.

Les hommes sont des malades imaginaires, que des charlatans ont soin d'entretenir dans leur folie, afin d'avoir le débit de leurs remedes. Les médecins qui ordonnent un grand nombre de remedes, sont bien plus écoutés, que ceux qui recommandent un bon régime, ou qui laissent agir la nature.

§. 12. Si la religion étoit claire elle auroit bien moins d'attrait pour les ignorans. Il leur faut de l'obscurité, des mysteres, des frayeurs, des fables, des prodiges, des choses incroyables qui fassent perpétuellement travailler leurs cerveaux. Les romans, les contes bleus, les récits des revenans et des sorciers,

ont bien plus de charmes pour les esprits vulgaires que les histoires véritables.

§. 13. En matiere de religion les hommes ne sont que de grands enfans. Plus une religion est absurde et remplie de merveilles, plus elle acquiert de droits sur eux; le dévot se croit obligé de ne mettre aucun terme à sa crédulité : plus les choses sont inconcevables, plus elles lui paroissent divines; plus elles sont incroyables, et plus il s'imagine qu'il y a de mérite à les croire.

§. 14. L'origine des opinions religieuses date pour l'ordinaire du tems où les nations sauvages étoient encore dans l'état de l'enfance. Ce fut à des hommes grossiers, ignorans et stupides que les fondateurs de religion s'adresserent en tout tems pour leur donner des dieux, des cultes, des mythologies, des fables merveilleuses et terribles. Ces chimeres adoptées sans examen par les peres, se sont transmises, avec plus ou moins de changemens, à leurs enfans policés, qui souvent ne raisonnent pas plus que leurs peres.

§. 15. Les premiers législateurs des peuples eurent pour objet de les dominer : le moyen le plus facile d'y parvenir, fut de les effrayer et de les empêcher de raisonner : ils les conduisirent par des sentiers tortueux, afin qu'ils ne s'apperçussent pas des desseins de leurs guides; ils les forcerent de regarder en l'air, de peur qu'ils ne regardassent à leurs pieds : ils les amuserent sur la route par des contes; en un mot, ils les traiterent à la façon des nourrices qui emploient les

chansons et les menaces pour endormir les enfans, ou les forcer à se taire.

§. 16. L'existence d'un Dieu est la base de toute religion. Peu de gens paroissent douter de cette existence ; mais cet article fondamental est précisément le plus propre à arrêter tout esprit qui raisonne. La premiere demande de tout catéchisme fut et sera toujours la plus difficile à résoudre. (1)

§. 17. Peut-on se dire sincérement convaincu de l'existence d'un être dont on ignore la nature, qui demeure inaccessible à tous les sens, et dont on assure à chaque instant que les qualités sont incompréhensibles pour nous ? Pour que l'on me persuade qu'un être existe ou peut exister, il faut commencer par me dire ce que c'est que cet être ; pour m'engager à croire l'existence ou la possibilité d'un tel être, il faut m'en dire des choses qui ne soient pas contradictoires et qui ne se détruisent pas les unes les autres. Enfin, pour me convaincre pleinement de l'existence de cet être, il faut m'en dire des choses que je puisse comprendre, et me prouver qu'il est imposible que l'être, auquel on attribue ces qualités, n'existe pas.

§. 18. Une chose est impossible quand

---

(1) En l'année 1701, les peres de l'Oratoire de Vendôme soutinrent dans une these cette proposition, que suivant S. Thomas, l'existence de dieu n'est pas, & ne peut pas être du ressort de la foi. *Dei existentia nec ad fidem attinet, nec attinere potest juxta Sanctum Thomam.* Voyez Basnage, *histoire des ouvrages des savans.* Tome XVII, page 277.

elle renferme deux idées qui se détruisent réciproquement, et que l'on ne peut ni concevoir ni réunir par la pensée. L'évidence ne peut se fonder pour les hommes que sur le témoignage constant de nos sens, qui seuls nous font naître des idées, et nous mettent à portée de juger de leur convenance ou de leur incompatibilité. Ce qui existe nécessairement, est ce dont la non existence impliqueroit contradiction. Ces principes reconnus de tout le monde sont en défaut dès qu'il s'agit de l'existence de Dieu; tout ce qu'on en a dit jusqu'ici est, ou inintelligible, ou se trouve parfaitement contradictoire, et par là-même doit paroître impossible à tout homme de bon-sens.

§. 19. Toutes les connoissances humaines se sont plus ou moins éclaircies et perfectionnées. Par quelle fatalité la science de Dieu n'a-t-elle jamais pu s'éclaircir? Les nations les plus civilisées et les penseurs les plus profonds en sont là-dessus au même point que les nations les plus sauvages et les rustres les plus ignorans: et même en regardant la chose de près, nous trouverons que la science divine, à force de rêveries et de subtilités, n'a fait que s'obscurcir de plus en plus. Jusqu'ici toute religion ne se fonde que sur ce qu'on appelle en logique des *pétitions de principe*; elle suppose gratuitement et prouve ensuite par les suppositions qu'elle a faites.

§. 20. A force de métaphysique, l'on est parvenu à faire de Dieu un *pur esprit*; mais

la théologie moderne a-t-elle fait en cela un pas de plus que la théologie des sauvages? Les sauvages reconnoissent un *grand esprit* pour le Maître du monde. Les sauvages, ainsi que tous les ignorans, attribuent à des *esprits* tous les effets dont leur expérience les empêche de démêler les vraies causes. Demandez à un sauvage ce qui fait marcher votre montre? il vous répondra: *c'est un esprit.* Demandez à nos docteurs ce qui fait marcher l'univers? ils vous diront: *c'est un esprit.*

§. 21. Le sauvage, quand il parle d'un esprit, attache au moins quelque sens à ce mot: il entend par-là un agent semblable au vent, à l'air agité, au souffle, qui produisent invisiblement des effets qu'on apperçoit; à force de subtiliser, le théologien moderne devient aussi peu intelligible pour lui-même que pour les autres. Demandez-lui ce qu'il entend par un esprit? il vous répondra que c'est une substance inconnue, qui est parfaitement simple, qui n'a point d'étendue, qui n'a rien de commun avec la matiere. En bonne-foi, est-il aucun mortel qui puisse se former la moindre idée d'une substance pareille! un esprit dans le langage de la théologie moderne est-il donc autre chose qu'une absence d'idées? L'idée de la *spiritualité* est encore une idée sans modele.

§. 22. N'est-il pas plus naturel et plus intelligible de tirer tout ce qui existe du sein de la matiere, dont l'existence est démontrée par tous nos sens, dont nous éprouvons les effets à chaque instant, que nous voyons

agir, se mouvoir, communiquer le mouvement et générer sans cesse, que d'attribuer la formation des choses à une force inconnue, à un être spirituel, qui ne peut pas tirer de son fonds ce qu'il n'a pas lui-même, et qui par l'essence spirituelle qu'on lui donne, est incapable et de rien faire et de rien mettre en mouvement? Rien de plus évident que l'idée qu'on s'efforce de nous donner de l'action d'un esprit sur la matiere, ne nous représente aucun objet, ou est une idée sans modele.

§. 23. Le *Jupiter* matériel des anciens, pouvoit mouvoir, composer, détruire et engendrer des êtres analogues à lui-même: mais le Dieu de la théologie moderne est un être stérile. D'après la nature qu'on lui suppose, il ne peut ni occuper aucun lieu dans l'espace, ni remuer la matiere, ni produire un monde visible, ni engendrer, soit des hommes, soit des dieux. Le Dieu métaphysique est un ouvrier sans mains; il n'est propre qu'à produire des nuages, des rêveries, des folies et des querelles.

§. 24. Puisqu'il falloit un Dieu aux hommes, que ne s'en tenoient-ils au soleil, ce dieu visible adoré par tant de nations? Quel être avoit plus de droits aux hommages des mortels que l'astre du jour, qui éclaire, échauffe, vivifie tous les êtres; dont la présence ranime et rajeunit la nature; dont l'absence semble la plonger dans la tristesse et la langueur? Si quelqu'être annonçoit au genre humain du pouvoir, de l'activité, de

la bienfaisance, de la durée, c'étoit, sans doute, le soleil qu'il devoit regarder comme le pere de la nature, comme l'ame du monde, comme la divinité. Au moins on n'eût pu sans folie lui disputer l'existence, ou refuser de reconnoître son influence et ses bienfaits.

§. 25. Le théologien nous crie que Dieu n'a pas besoin de mains ou de bras pour agir: *qu'il agit par sa volonté.* Mais quel est ce Dieu qui jouit d'une volonté? et quel peut être le sujet de cette volonté divine?

Est-il plus ridicule ou plus difficile de croire aux fées, aux sylphes, aux revenans, aux sorciers, aux loups-garous, que de croire à l'action magique ou impossible d'un esprit sur le corps? Dès qu'on admet un Dieu pareil, il n'est plus de fables et de rêveries qui soient en droit de révolter. Les théologiens traitent les hommes comme des enfans, qui jamais ne chicannent sur la possibilité des contes qu'on leur fait.

§. 26. Pour ébranler l'existence d'un Dieu, il ne faut que prier un théologien d'en parler; dès qu'il en dit un mot, la moindre réflexion nous fait voir que ce qu'il dit est incompatible avec l'essence qu'il attribue à son Dieu. Qu'est-ce donc que Dieu? C'est un mot abstrait, fait pour désigner la force cachée de la nature; ou c'est un point mathématique qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Un philosophe a dit trés-ingénieusement en parlant des théologiens, *qu'ils ont trouvé la solution du fameux pro-*

blême d'Archimede; un point dans le ciel d'où ils remuent le monde. (1)

§. 27. La religion met les hommes à genoux devant un être sans étendue, et qui pourtant est infini et remplit tout de son immensité; devant un être tout puissant, qui n'exécute jamais ce qu'il desire; devant un être souverainement bon, et qui ne fait que des mécontens; devant un être ami de l'ordre, et dans le gouvernement duquel tout est dans le désordre. Que l'on devine après cela ce que c'est que le Dieu de la théologie!

§. 28. Pour éviter tout embarras, on nous dit: « qu'il n'est point nécessaire de savoir » ce que c'est que Dieu; qu'il faut l'adorer » sans le connoître; qu'il ne nous est point » permis de porter un œil téméraire sur ses » attributs. » Mais avant de savoir s'il faut adorer un Dieu, ne faudroit-il pas s'être assuré qu'il existe? Or comment s'assurer s'il existe, avant d'avoir examiné s'il est possible que les qualités diverses qu'on lui donne se rencontrent en lui? Dans le vrai adorer Dieu, c'est n'adorer que les fictions de son propre cerveau, ou plutôt c'est ne rien adorer.

§. 29. Dans la vue, sans doute, de mieux embrouiller les choses, les théologiens ont pris le parti de ne point dire ce que c'est que leur Dieu; ils ne nous disent jamais que ce qu'il n'est pas. A force de négations et d'abstractions, ils s'imaginent composer

(1) M. David Hume.

un être réel et parfait, tandis qu'il n'en peut résulter qu'un être de raison. Un esprit est ce qui n'est point corps : un être infini, est un être qui n'est point fini : un être parfait, est un être qui n'est point imparfait : en bonne-foi est-il quelqu'un qui puisse se faire des notions réelles d'un pareil amas de privations ou d'absence d'idées ? Ce qui exclut toute idée peut-il être autre chose que le néant !

Prétendre que les attributs divins sont au-dessus de la portée de l'esprit humain, c'est convenir que Dieu n'est pas fait pour les hommes. Si l'on assure qu'en Dieu tout est infini, on avoue qu'il ne peut y avoir rien de commun entre lui et ses créatures. Dire que Dieu est infini, c'est l'anéantir pour l'homme, ou du moins c'est le rendre inutile pour lui.

« Dieu, nous dira-t-on, a fait l'homme » intelligent, mais il ne l'a pas fait omni- » scient, c'est-à-dire, capable de tout sa- » voir ; » l'on en conclut qu'il n'a pu lui donner des facultés assez amples pour connoître l'essence divine. Dans ce cas il est démontré que Dieu n'a ni pu, ni voulu, être connu des hommes. De quel droit ce Dieu se fâcheroit-il donc contre des êtres que leur essence propre met dans l'impossibilité de se faire aucune idée de l'essence divine ? Dieu seroit évidemment le plus injuste et le plus bizarre des tyrans, s'il punissoit un athée, pour n'avoir point connu ce qu'il étoit, par sa nature, dans l'impossibilité de connoître.

§. 30. Pour le commun des hommes, rien ne rend un argument plus convaincant que la peur. En conséquence de ce principe, les théologiens nous disent *qu'il faut prendre le parti le plus sûr*; que rien n'est plus criminel que l'incrédulité, que Dieu punira sans pitié tous ceux qui auront la témérité de douter de son existence; que sa rigueur est juste, vu qu'il n'y a que la démence ou la perversité qui puissent faire combattre l'existence d'un Monarque courroucé qui se vengera cruellement des athées. Si nous examinons ces menaces de sang-froid, nous trouverons qu'elles supposent toujours la chose en question. Il faudroit commencer par nous prouver d'une façon satisfaisante l'existence d'un Dieu, avant de nous dire qu'il est plus sûr de la croire, et qu'il est affreux d'en douter ou de la nier. Ensuite, il faudroit nous prouver qu'il est possible qu'un Dieu juste punisse avec cruauté, des hommes, pour avoir été dans un état de démence qui les a empêché de croire l'existence d'un être, que leur raison troublée ne pouvoit concevoir. En un mot, il faudroit prouver qu'un Dieu, que l'on dit tout rempli d'équité, pourra punir, outre mesure, l'ignorance invincible et néceseaire, où l'homme se trouve par rapport à l'essence divine. La façon de raisonner des théologiens n'est-elle pas bien singuliere? ils inventent des fantômes; ils les composent de contradictions; ils assurent ensuite que le parti le plus sûr est de ne pas douter de l'existence

l'existence de ces fantômes, qu'ils ont eux-mêmes inventés! En suivant cette méthode, il n'est pas d'absurdité qu'il ne soit plus sûr de croire que de ne pas croire.

Tous les enfans sont des athées; ils n'ont aucune idée de Dieu: sont-ils donc criminels à cause de cette ignorance? A quel âge commencent-ils à être obligés de croire en Dieu? c'est, direz-vous, à l'âge de raison. Dans quel tems cet âge doit-il commencer? D'ailleurs, si les théologiens les plus profonds se perdent dans l'essence divine qu'ils ne se vantent pas de comprendre, quelles idées peuvent en avoir les gens du monde, les femmes, les artisans, en un mot, ceux qui composent la masse du genre humain?

§. 31. Les hommes ne croient en Dieu, que sur la parole de ceux qui n'en ont pas plus d'idées qu'eux-mêmes. Nos nourrices sont nos premieres théologiennes; elles parlent de Dieu aux enfants, comme elles leur parlent de loups-garoux; elles leur apprennent dès l'âge le plus tendre, à joindre machinalement les deux mains; les nourrices ont-elles donc des notions plus claires de Dieu, que les enfans qu'elles obligent de le prier?

§. 32. La religion passe des peres aux enfans, comme les biens de famille avec leurs charges. Très-peu de gens dans le monde auroient un Dieu, si l'on n'eût pas pris le soin de le leur donner. Chacun reçoit de ses parens et de ses instituteurs, le Dieu qu'ils ont eux-mêmes reçu des leurs; mais

suivant son tempérament propre, chacun l'arrange, le modifie, le peint à sa maniere.

§. 33. Le cerevau de l'homme est, sur-tout dans l'enfance, une cire molle, propre à recevoir toutes les impressions qu'on y veut faire : l'éducation lui fournit presque toutes ses opinions, dans un tems où il est incapable de juger par lui-même. Nous croyons avoir reçu de la nature, ou avoir apporté en naissant, les idées vraies ou fausses que, dans un âge tendre, on a fait entrer dans notre tête. Et cette persuasion est une des plus grandes sources de nos erreurs.

§. 34. Le préjugé contribue à cimenter en nous les opinions de ceux qui ont été chargés de notre instrution. Nous les croyons bien plus habiles que nous; nous les supposons très convaincus eux-mêmes des choses qu'ils nous apprennent. Nous avons la plus grande confiance en eux ; d'après les soins qu'ils ont pris de nous, lorsque nous étions hors d'état de nous aider nous-mêmes, nous les jugeons incapables de vouloir nous tromper. Voilà les motifs qui nous font adopter mille erreurs, sans autre fondement que la périlleuse parole de ceux qui nous ont élevés : la défense même de ne point raisonner sur ce qu'ils nous disent, ne diminue point notre confiance, et contribue souvent à augmenter notre respect pour leurs opinions.

§. 35. Les docteurs du genre-humain se conduisent très-prudemment, en enseignant aux hommes leurs principes religieux, avant qu'ils soient en état de distinguer le vrai du

faux, ou la main gauche de la main droite. Il seroit tout aussi difficile d'apprivoiser l'esprit d'un homme de quarante ans, avec les notions disparates qu'on nous donne de la divinité, que de bannir ces notions de la tête d'un homme qui en seroit imbu depuis sa plus tendre enfance.

§. 36. On nous assure que les merveilles de la nature suffisent pour nous conduire à l'existence d'un Dieu, et nous convaincre pleinement de cette importante vérité. Mais combien y a-t-il de personnes dans le monde qui aient le loisir, la capacité, les dispositions nécessaires pour contempler la nature, et méditer sa marche? Les hommes, pour la plupart, n'y font nulle attention. Un paysan n'est aucunement frappé de la beauté du soleil qu'il a vu tous les jours. Le matelot n'est point surpris des mouvemens réguliers de l'Océan, il n'en tirera jamais d'inductions théologiques. Les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence d'un Dieu qu'à quelques hommes prévenus, à qui l'on a montré d'avance le doigt de Dieu dans toutes les choses dont le méchanisme pouvoit les embarrasser. Dans les merveilles de la nature, le physicien sans préjugés ne voit rien que le pouvoir de la nature, que les loix permanentes et variées, que les effets nécessaires des combinaisons différentes d'une matiere prodigieusement diversifiée.

§. 37. Est-il rien de plus surprenant que la logique de tant de profonds docteurs qui, au lieu d'avouer leur peu de lumieres sur

les agens naturels, vont chercher hors de la nature, c'est-à-dire, dans les régions imaginaires, un agent bien plus inconnu que cette nature, dont ils peuvent au moins se former quelques idées! Dire que Dieu est l'auteur des phénomènes que nous voyons, n'est-ce pas les attribuer à une caufe occulte? Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce qu'un esprit? ce sont des causes dont nous n'avons nulle idée. Savans! étudiez la nature et ses loix, et lorsque vous pourrez y démêler l'action des causes naturelles, n'allez pas recourir à des causes surnaturelles qui, bien loin d'éclaircir vos idées, ne feront que les embrouiller de plus en plus, et vous mettre dans l'impossibilité de vous entendre vous-mêmes.

§. 38. La nature, dites-vous, eft totalement inexplicable sans un Dieu. C'est-à-dire, que, pour expliquer ce que vous entendez fort peu, vous avez besoin d'une cause que vous n'entendez point du tout. Vous prétendez démêler ce qui est obscur, en redoublant l'obscurité. Vous croyez défaire un nœud, en multipliant les nœuds. Physiciens enthousiates! pour nous prouver l'existence d'un Dieu, copiez des traités complets de botanique; entrez dans un détail minutieux des parties du corps humain; élancez-vous dans les airs pour contempler les révolutions des astres; revenez ensuite sur la terre pour admirer le cours des eaux; extassiez-vous devant des papillons, des insectes, des polypes, des atômes organisés, dans lesquels vous croyez trouver la grandeur de votre Dieu,

toutes ces choses ne prouveront pas l'existence de ce Dieu; elles prouveront seulement que vous n'avez pas les idées que vous devriez avoir, de l'immense variété des matieres, et les effets que peuvent produire les combinaisons diversifiées à l'infini, dont l'univers est l'assemblage. Cela prouvera que vous ignorez ce que c'est que la nature; que vous n'avez aucune idée de ses forces, lorsque vous la jugez incapable de produire une foule de formes et d'êtres dont vos yeux, même armés de microscopes, ne voyent jamais que la moindre partie. Enfin, cela prouvera que, faute de connoître des agens sensibles ou possibles à connoître, vous trouverez plus court de recourir à un mot, sous lequel vous désignez un agent, dont il vous sera toujours impossible de vous faire aucune idée véritable.

§. 39. On nous dit gravement *qu'il n'y a point d'effet sans cause*; on nous répete à tout moment que *le monde ne s'est pas fait lui-même*. Mais l'univers est une cause, il n'est point un effet, il n'est point un ouvrage, il n'a point été fait, parce qu'il étoit impossible qu'il le fût. Le monde a toujours été; son existence est nécessaire.

Il est sa cause à lui-même. La nature, dont l'essence est visiblement d'agir et de produire pour remplir ses fonctions, comme elle fait sous nos yeux, n'a pas besoin d'un moteur invisible, bien plus inconnu qu'elle-même. La matiere se meut par sa propre énergie, par une suite nécessaire de son hétérogénéité; la

diversité des mouvemens ou des façons d'agir, constitue seule la diversité des matieres; nous ne distinguons les êtres les uns des autres, que par la diversité des impressions ou des mouvemens qu'ils communiquent à nos organes.

§. 40. Vous voyez que tout est en action dans la nature, et vous prétendez que la nature par elle-même est morte et sans énergie! Vous croyez que ce tout, essentiellement agissant, a besoin d'un moteur! Eh! quel est donc ce moteur? C'est un esprit, c'est-à-dire, un être absolument incompréhensible et contradictoire. Concluez donc, vous dirai-je, que la matiere agit par elle-même, et cessez de raisonner de votre moteur spirituel, qui n'a rien de ce qu'il faut pour la mettre en action. Revenez de vos excursions inutiles; rentrez d'un monde imaginaire dans un monde réel; tenez-vous-en aux *causes secondes*; laissez aux théologiens leur *cause premiere*, dont la nature n'a pas besoin pour produire tous les effets que vous voyez.

§. 41. Ce ne peut être que par la diversité des impressions et des effets, que les matieres ou les corps font sur nous que nous les sentons; que nous en avons des perceptions et des idées; que nous les distinguons les uns des autres; que nous leur assignons des propriétés. Or, pour appercevoir ou sentir un objet, il faut que cet objet agisse sur nos organes; cet objet ne peut agir sur nous, sans exciter quelque mouvement en nous; il ne peut produire ce mouvement en nous, s'il

n'est en mouvement lui-même. Dès que je vois un objet, il faut que mes yeux en soient frappés : je ne puis concevoir la lumiere et la vision, sans un mouvement dans le corps lumineux, étendu, coloré que je communique à mon œil ou qui agit sur ma rétine. Dès que je flaire un corps, il faut que mon odorat soit irrité ou mis en mouvement par les parties qui s'exhalent d'un corps odorant. Dès que j'entends un son, il faut que le tympan de mon oreille soit frappé de l'air, mis en mouvement par un corps sonore qui n'agiroit point s'il n'étoit mu lui-même. D'où il suit évidemment que sans mouvement je ne puis ni sentir, ni appercevoir, ni distinguer, ni comparer, ni juger les corps, ni même occuper ma pensée d'une matiere quelconque.

On dit dans l'école, que (1) l'*essence d'un être est ce d'où découlent toutes les propriétés de l'être.* Or, il est évident que toutes les propriétés des corps ou des matieres dont nous avons des idées, sont dues au mouvement, qui seul nous avertit de leur existence, et nous en donne les premiers concepts. Je ne puis être averti ou assuré de ma propre existence, que par les mouve-

(1). *Essentia est quid primum in re, fons et radix omnium rei proprietarum.*

mens que j'éprouve en moi-même. Je suis donc forcé de conclure que le mouvement est aussi essentiel à la matiere que l'étendue, et qu'elle ne peut être conçue sans lui.

Si l'on s'obstine à chicanner sur les preuves évidentes qui nous indiquent que le mouvement est essentiel et propre à toute matiere, l'on ne pourra pas du moins s'empêcher de reconnoître que des matieres qui sembloient mortes ou dépourvues de toute énergie, prennent du mouvement d'elles-mêmes, dès qu'on les met à portée d'agir les unes sur les autres. Le *pyrophore* qui, renfermé dans une bouteille, ou privé du contact de l'air, ne peut point s'allumer, ne s'embrâse-t-il pas dès qu'on l'expose à l'air? De la farine et de l'eau n'entrent-elles pas en fermentation dès qu'on les mêle? Ainsi, des matieres mortes engendrent le mouvement d'elles-mêmes. La matiere a donc le pouvoir de se mouvoir, et la nature pour agir, n'a pas besoin d'un moteur, que l'essence qu'on lui donne empêcheroit de rien faire.

§. 42. D'où vient l'homme? Quelle est sa premiere origine? Est-il donc l'effet du concours fortuit des atômes? Le premier homme est-il sorti tout formé du limon de la terre? Je l'ignore. L'homme me paroît une production de la nature, comme toutes les autres qu'elle renferme. Je serois tout aussi embarrassé de vous dire d'où sont venus les premieres pierres, les premiers arbres, les premiers lions, les premiers éléphans, les pre-

mieres fourmies, les premiers glands, &c. que de vous expliquer l'origine de l'espece humaine.

Reconnoissez, nous crie-t-on sans cesse, la main d'un Dieu, d'un ouvrier infiniment intelligent et puissant, dans un ouvrage aussi merveilleux que la machine humaine. Je conviendrai sans peine, que la machine humaine me paroît surprenante; mais puisque l'homme existe dans la nature, je ne me crois pas en droit de dire que la formation est au-dessus des forces de la nature; j'ajouterai que je concevrai bien moins la formation de la machine humaine, quand, pour me l'expliquer, on me dira qu'un pur esprit, qui n'a ni des yeux, ni des pieds, ni des mains, ni une tête, ni des poumons, ni une bouche, ni une haleine, a fait l'homme en prenant un peu de boue et en soufflant dessus.

Les habitans sauvages du Paraguay se disent descendus de la lune, et nous paroissent des imbécilles: les théologiens de l'Europe se disent descendus d'un pur esprit. Cette prétention est-elle bien plus sensée?

L'homme est intelligent; on en conclut qu'il ne peut être que l'ouvrage d'un être intelligent, et non d'une nature dépourvue d'intelligence. Quoique rien ne soit plus rare que de voir l'homme faire usage de cette intelligence, dont il paroît si fier, je conviendrai qu'il est intelligent, que ses besoins développent en lui cette faculté, que la société des autres hommes contribue sur-tout à la cultiver. Mais dans la machine humaine et

dans l'intelligence dont elle est douée, je ne vois rien qui annonce d'une façon bien précise l'intelligence infinie de l'ouvrier à qui l'on en fait honneur; je vois que cette machine admirable est sujette à se déranger; je vois que pour lors son intelligence merveilleuse est troublée, et disparoît quelquefois totalement: je conclus que l'intelligence humaine dépend d'une certaine disposition des organes matériels du corps, et que, de ce que l'homme est un être intelligent, on n'est pas plus fondé à conclure que Dieu doit être intelligent, que de ce que l'homme est matériel; on ne seroit fondé à en conclure que Dieu est matériel. L'intelligence de l'homme ne prouve pas plus l'intelligence de Dieu, que la malice de l'homme ne prouve la malice de Dieu, dont on prétend que l'homme est l'ouvrage. De quelque façon que la théologie s'y prenne, Dieu sera toujours une cause contredite par ses effets, ou dont il est impossible de juger par ses œuvres. Nous verrons toujours résulter du mal, des imperfections, des folies, d'une cause que l'on dit remplie de bonté, de perfections, de sagesse.

§. 43. Ainsi donc, direz-vous, l'homme intelligent, de même que l'univers et tout ce qu'il renferme, sont les effets du *hasard!* Non, vous répéterai-je, l'univers *n'est point un effet*; il est la cause de tous les effets: tous les êtres qu'il renferme sont des effets nécessaires de cette cause, qui quelquefois nous montre sa façon d'agir, mais qui bien

plus souvent nous dérobe sa marche. Les hommes se servent du mot *hasard*, pour couvrir l'ignorance où ils sont des vraies causes : néanmoins, quoiqu'ils les ignorent, ces causes n'agissent pas moins d'après des loix certaines. Il n'est point d'effets sans causes.

La nature est un mot dont nous nous servons pour désigner l'assemblage immense des êtres, des matieres diverses, des combinaisons infinies, des mouvemens variés dont nos yeux sont témoins. Tous les corps, soit organisés, soit non organisés, sont des résultats nécessaires de certaines causes faites pour produire nécessairement les effets que nous voyons. Rien dans la nature ne peut se faire au hasard ; tout y suit des loix fixes ; ces loix ne sont que la liaison nécessaire de certains effets avec leurs causes. Un atôme de matiere ne rencontre pas fortuitement *ou par hasard* un autre atôme ; cette rencontre est due à des loix permanentes, qui font que chaque être agit nécessairement comme il fait, et ne peut agir autrement dans les circonstances données. Parler du *concours fortuit des atômes*, ou attribue quelques effets au hasard, c'est ne rien dire, sinon que l'on ignore les loix par lesquelles les corps agissent, se rencontrent, se combinent ou se séparent.

Tout se fait au hasard pour ceux qui ne connoissent point la nature, les propriétés des êtres et les effets qui doivent nécessairement résulter du concours de certaines causes. Ce n'est point le hasard qui a placé le soleil au centre de notre système planétaire;

c'est que par son essence même la substance dont il est composé, doit occuper cette place, et de-là se répandre ensuite pour vivifier les êtres renfermés dans les planetes.

§. 44. Les adorateurs d'un Dieu trouvent sur-tout dans l'ordre de l'univers une preuve invincible de l'existence d'un être intelligent et sage qui le gouverne. Mais cet ordre n'est qu'une suite des mouvemens nécessairement amenés par des causes ou des circonstances qui nous sont tantôt favorables et tantôt nuisibles à nous-mêmes; nous approuvons les unes, et nous nous plaignons des autres.

La nature suit constamment la même marche; c'est-à-dire, les mêmes causes produisent les mêmes effets, tant que leur action n'est point troublée par d'autres causes, qui forcent les premieres à produire des effets différens. Lorsque les causes dont nous éprouvons les effets, sont troublées dans leurs actions ou mouvemens par des causes qui, pour nous être inconnues, n'en sont pas moins naturelles et nécessaires, nous demeurons stupéfaits, nous crions au *miracle*, et nous les attribuons à une cause bien moins connue que toutes celles que nous voyons agir sous nos yeux.

L'univers est toujours dans l'ordre; il ne peut y avoir de désordre pour lui. Notre machine seule est en souffrance quand nous nous plaignons du désordre. Les corps, les causes, les êtres que ce monde renferme, agissent nécessairement de la maniere dont

nous les voyons agir, soit que nous approuvions leurs effets, soit que nous les désapprouvions. Les tremblemens de terre, les volcans, les inondations, les contagions, les disettes sont des effets aussi nécessaires, ou sont autant dans l'ordre de la nature, que la chûte des corps graves, que le cours des rivieres, que les mouvemens périodiques des mers, que le souffle des vents, que les pluies fécondantes, et les effets favorables, pour lesquels nous louons la Providence et nous la remercions de ses bienfaits.

Être émerveillé de voir régner un certain ordre dans le monde, c'est être surpris que les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets. Être choqué de voir du désordre, c'est oublier que les causes, venant à changer ou à être troublées dans leurs actions, les effets ne peuvent plus être les mêmes. S'étonner à la vue d'un ordre dans la nature, c'est être étonné qu'il puisse exister quelque chose; c'est être surpris de sa propre existence. Ce qui est ordre pour un être, est désordre pour un autre. Tous les êtres mal-faisans trouvent que tout est dans l'ordre, quand ils peuvent impunément mettre tout en désordre; ils trouvent au contraire que tout est en désordre, quand on les trouble dans l'exercice de leurs méchancetés.

§. 45. En supposant Dieu l'auteur et le moteur de la nature, il ne pourroit y avoir aucun désordre relativement à lui: toutes les causes qu'il auroit faites n'agiroient-elles pas nécessairement d'après les propriétés, les essences et les impulsions qu'il leur auroit don-

nées ? Si Dieu venoit à changer le cours ordinaire des choses, il ne seroit pas immuable. Si l'ordre de l'univers, dans lequel on croit voir la preuve la plus convaincante de son existence, de son intelligence, de sa puissance & de sa bonté, venoit à se démentir, on pourroit le soupçonner de ne point exister, ou l'accuser du moins de l'inconstance, d'impuissance, de défaut de prévoyance & de sagesse dans le premier arrangement des choses ; on seroit en droit de l'accuser de méprise dans le choix des agens & des instrumens qu'il fait, qu'il prépare, qu'il met en action. Enfin si l'ordre de la nature prouvoit le pouvoir & l'intelligence, le désordre devroit prouver la foiblesse, l'inconstance, la déraison de la divinité.

Vous direz que Dieu est par-tout ; qu'il remplit tout de son immensité ; que rien ne se fait sans lui ; que la matiere ne pourroit agir sans l'avoir pour moteur. Mais dans ce cas, vous convenez que votre Dieu est l'auteur du désordre, que c'est lui qui dérange la nature, qu'il est le pere de la confusion, qu'il est dans l'homme, qu'il meut l'homme au moment où il peche. Si Dieu est par-tout, il est en moi, il agit avec moi, il se trompe avec moi, il offense Dieu avec moi, il combat avec moi l'existence de Dieu. O théologiens! vous ne vous entendez jamais quand vous parlez de Dieu.

§. 46. Pour être ce que nous nommons *intelligence*, il faut avoir des idées, des pensées, des volontés ; pour avoir des idées,

des pensées, des volontés, il faut avoir des organes ; pour avoir des organes, il faut avoir un corps ; pour agir sur des corps, il faut avoir un corps ; pour éprouver le désordre, il faut être capable de souffrir. D'où il suit évidemment qu'un pur esprit ne peut être intelligent, & ne peut être affecté de ce qui se passe dans l'univers.

L'intelligence divine, les idées divines, les vues divines, n'ont, dites-vous, rien de commun avec celles des hommes. A la bonne-heure. Mais, dans ce cas, comment des hommes peuvent-ils juger, soit en bien soit en mal, de ces vues ; raisonner sur ces idées, admirer cette intelligence ? Ce seroit juger, admirer, adorer ce dont on ne peut soi-même avoir des idées. Adorer les vues profondes de la sagesse divine, n'est-ce pas adorer ce qu'on est dans l'impossibilité de juger ? Admirer ces mêmes vues, n'est-ce pas admirer sans savoir pourquoi ? L'admiration est toujours la fille de l'ignorance. Les hommes n'admirent et n'adorent que ce qu'ils ne comprennent pas.

§. 47. Toutes ces qualités qu'on donne à Dieu, ne peuvent aucunement convenir à un être qui, par son essence même, est privé de toute analogie avec les êtres de l'espece humaine. Il est vrai que l'on croit s'en tirer en exagérant les qualités humaines dont on a orné la divinité ; on les pousse jusqu'à l'infini, et dès-lors on cesse de s'entendre. Que résulte-t-il de cette combinaison de l'homme avec Dieu, ou de cette *théantropie* ? Il

n'en résulte qu'une chimere dont on ne peut rien affirmer qui ne fasse aussi-tôt évanouir le fantôme qu'on avoit pris tant de peine à combiner.

Le Dante, dans son chant du *Paradis*, raconte que la divinité s'étoit montrée à lui sous la figure de trois cercles, qui formoient une Iris, dont les vives couleurs naissoient les unes des autres ; mais qu'ayant voulu fixer sa lumiere éblouissante, le poëte ne vit plus que sa propre figure. En adorant Dieu, c'est lui-même que l'homme adore.

§. 48. La réflexion la plus légere ne devroit-elle pas suffire pour nous prouver que Dieu ne peut avoir aucune des qualités, des vertus ou des perfections humaines ? Nos vertus et nos perfections sont des suites de notre tempérament modifié. Dieu a-t-il donc un tempérament comme nous ! Nos bonnes qualités sont des dispositions relatives aux êtres avec qui nous vivons en société. Dieu, sêlon vous, est un être isolé ; Dieu n'a point de semblable ; Dieu ne vit point en société ; Dieu n'a besoin de personne, il jouit d'une félicité que rien ne peut altérer ; convenez donc, d'après vos principes mêmes, que Dieu ne peut avoir ce que nous appellons des vertus, et que les hommes ne peuvent être vertueux à son égard.

§. 49. L'homme épris de son propre mérite s'imagine que dans la formation de l'univers ce n'est que l'espece humaine que son Dieu s'est proposé pour objet et pour fin. Sur quoi fonde-t-il cette opinion si flatteuse?

C'est,

C'est, nous dit-on, sur ce que l'homme est le seul être doué d'une intelligence qui le met à portée de connoître la divinité & de lui rendre des hommages dignes d'elle. On nous assure que Dieu n'a fait le monde que pour sa propre gloire, & que l'espece humaine dût entrer dans son plan, afin qu'il y eût quelqu'un pour admirer ses ouvrages & l'en glorifier. Mais d'après ces suppositions, Dieu n'a-t-il pas visiblement manqué son but? 1°. L'homme, selon vous-même, sera toujours dans l'impossibilité la plus complete de connoître son Dieu, et dans l'ignorance la plus invincible de son essence divine. 2°. Un être qui n'a point d'égaux ne peut être susceptible de gloire : la gloire ne peut résulter que de la comparaison de sa propre excellence avec celle des autres. 3°. Si Dieu par lui-même est infiniment heureux, s'il se suffit à lui-même, qu'a-t-il besoin des hommages de ses foibles créatures? 4°. Dieu, non obstant tous ses travaux, n'est point glorifié: au contraire, toutes les religions du monde nous le montre comme perpétuellement offensé; elles n'ont toutes pour objet que de reconcilier l'homme pécheur, ingrat et rebelle avec son Dieu courroucé.

§. 50. Si Dieu est infini, il est encore moins fait pour l'homme, que l'homme pour les fourmies. Les fourmies d'un jardin raisonneroient-elles pertinemment sur le compte du jardinier, si elles s'avisoient de s'occuper de ses intentions, de ses desirs, de ses projets? Auroient-elles rencontré juste, si elles pré-

tendoient que le parc de Versailles n'a été planté que pour elles, et que la bonté d'un monarque fastueux n'a eu pour objet que de les loger superbement ? Mais, suivant la théologie, l'homme est par rapport à Dieu bien au dessous de ce que l'insecte le plus vil est par rapport à l'homme ; ainsi de l'aveu de la théologie même, la théologie, qui ne fait que s'occuper des attributs et des vues de la divinité, est la plus complete des folies.

§. 51. On prétend qu'en formant l'univers, Dieu n'a eu d'autre but que de rendre l'homme heureux. Mais dans un monde fait exprès pour lui, et gouverné par un Dieu tout puissant, l'homme est-il en effet bien heureux ? ses jouissances sont-elles durables? ses plaisirs ne sont-ils pas mêlés de peines ? est-il beaucoup de gens qui soient contens de leur sort ? le genre humain n'est-il pas la victime continuelle des maux physiques et moraux ? cette machine humaine, que l'on nous montre comme un chef-d'œuvre de l'industrie du Créateur, n'a-t-elle pas mille façons de se déranger ? Serions-nous émerveillés de l'adresse d'un méchanicien, qui nous feroit voir une machine compliquée, prête à s'arrêter à tout moment, et qui finiroit au bout de quelque tems par se briser d'elle-même ?

§. 52. On appelle *providence*, le soin généreux que la Divinité fait paroître en pourvoyant aux besoins, et en veillant au bonheur de ses créatures chéries. Mais, dès qu'on ouvre les yeux, on voit que Dieu ne pour-

voit à rien. La Providence s'endort sur la portion la plus nombreuse des habitans de ce monde ; contre une très-petite quantité d'hommes, que l'on suppose heureux, qu'elle foule immense d'infortunés gémissent sous l'oppression et languissent dans la misere ! Des nations entieres ne sont-elles pas forcées de s'arracher le pain de la bouche pour fournir aux extravagances de quelques sombres tyrans qui ne sont pas plus heureux que ces esclaves qu'ils écrasent ?

En même tems que nos docteurs nous étalent avec emphase les bontés de la Providence, en même tems qu'ils nous exhortent à mettre en elle notre confiance, ne les voyons-nous pas s'écrier à la vue des catastrophes imprévues, que *la Providence se joue des vains projets des hommes*, qu'elle renverse leurs desseins, qu'elle se rit de leurs efforts ; que sa profonde sagesse se plaît à dérouter les esprits des mortels ? Mais comment prendre confiance en une Providence maligne qui se rit, qui se joue du genre humain ? Comment veut-on que j'admire la marche inconnue d'une sagesse cachée, dont la façon d'agir est inexplicable pour moi ? Jugez-la par les effets, direz-vous ; c'est par-là que j'en juge ; et je trouve que ces effets sont tantôt utiles, et tantôt facheux pour moi.

On croit justifier la Providence en disant que dans ce monde il y a beaucoup plus de biens que de maux pour chacun des individus de l'espece humaine. En supposant que les biens dont cette Providence nous fait jouir,

sont comme *cent*, et que les maux ſont comme *dix*, n'en résultera-t-il pas toujours que contre cent degrés de bonté, la Providence possede un dixieme de malignité; ce qui est incompatible avec la perfection qu'on lui suppose.

Tous les livres sont remplis des éloges les plus flatteurs de la Providence, dont on vante les soins attentifs; il sembleroit que, pour vivre heureux ici bas, l'homme n'auroit besoin de rien mettre du sien. Cependant, sans son travail, l'homme subsisteroit à peine un jour. Pour vivre, je le vois obligé de suer, de labourer, de chasser, de pêcher, de travailler sans relâche: sans ces causes secondes, la cause première, au moins dans la plupart des contrées, ne pourvoiroit à aucun de ses besoins. Si je porte mes regards sur toutes les parties de ce globe, je vois l'homme sauvage et l'homme civilisé dans une lutte perpétuelle avec la Providence: il est dans la nécessité de parer les coups qu'elle lui porte par les ouragans, les tempêtes, les gelées, les grêles, les inondations, les sécheresses & les accidens divers qui rendent si souvent tous ses travaux inutiles. En un mot, je vois la race humaine continuellement occupée à ſe garantir des mauvais tours de cette Providence, que l'on dit occupée du soin de son bonheur.

Un dévot admiroit la Providence divine, pour avoir sagement fait passer des rivieres par tous les endroits où les hommes ont placés de grandes villes. La façon de raisonner de cet homme n'est-elle pas aussi sensée que celle de tant de savans qui ne cessent de nous parler

de *causes finales*, ou qui prétendent appercevoir clairement les vues baifaisantes de Dieu dans la formation des choses ?

§. 53. Voyons-nous donc que la Providence divine se manifeste d'une façon bien sensible dans la conservation des ouvrages admirables dont on lui fait honneur? Si c'est elle qui gouverne le monde; nous la trouvons autant occupée à détruire qu'à former, à exterminer qu'à produire. Ne fait-elle donc pas périr à chaque instant par milliers, ces mêmes hommes, à la conservation et au bien-être desquels on la suppose continuellement attentive? A tout moment elle perd de vue sa créature chérie: tantôt elle ébranle sa demeure, tantôt elle anéantit ses moissons, tantôt elle inonde ses champs, tantôt elle les désole par une sécheresse brûlante; elle arme la nature entiere contre l'homme; elle arme l'homme lui-même contre sa propre espece; elle finit communément par le faire expirer dans les douleurs. Est-ce donc là ce qu'on appelle conserver l'univers?

Si l'on evisageoit, sans préjugé, la conduite équivoque de la Providence, relativement à l'espece humaine et à tous les êtres sensibles, on trouveroit que, bien loin de ressembler à une mere tendre et soigneuse; elle ressemble plutôt à ces meres dénaturées, qui, oubliant sur-le-champ les fruits infortunés de leurs amours lubriques, abandonnent leurs enfans dès qu'ils sont nés, et qui, contentes de les avoir engendrés, les exposent sans secours aux caprices du sort.

Les Hottentots, en cela bien plus sages que d'autres nations qui les traitent de barbares, refusent, dit-on, d'adorer Dieu, parce que, *s'il fait souvent du bien, il fait souvent du mal.* Ce raisonnement n'est-il pas plus juste et plus conforme à l'expérience, que celui de tant d'hommes qui s'obstinent à ne voir dans leur Dieu que bonté, que sagesse, que prévoyance, et qui refusent de voir que les maux sans nombre, dont ce monde est le théâtre, doivent partir de la même main qu'ils baisent avec transport ?

§. 54. La logique du bon-sens nous apprend que l'on ne peut et ne doit juger d'une cause que par ses effets. Une cause ne peut être réputée constamment bonne, que quand elle produit constamment des effets bons, utiles, agréables. Une cause qui produit du bien et du mal, est une cause tantôt bonne, et tantôt mauvaise. Mais la logique de la théologie vient détruire tout cela. Selon elle, les phénomenes de la nature, ou les effets que nous voyons dans ce monde, nous prouvent l'existence d'une cause infiniment bonne, et cette cause c'est Dieu. Quoique ce monde soit rempli de maux, quoique le désordre y régne très-souvent, quoique les hommes gémissent à tout moment du sort qui les accable, nous devons être convaincus que ces effets sont dus à une cause bienfaisante et immuable ; et bien des gens le croient, ou font semblant de le croire.

Tout ce qui se passe dans le monde, nous prouve de la façon la plus claire, qu'il n'est

point gouverné par un être intelligent. Nous ne pouvons juger de l'intelligence d'un être, que par la conformité des moyens qu'il emploie pour parvenir au but qu'il se propose. Le but de Dieu est, dit-on, le bonheur de notre espece : cependant une même nécessité regle le sort de tous les êtres sensibles, qui ne naissent que pour souffrir beaucoup, jouir peu et mourir. La coupe de l'homme est remplie de joie et d'amertume ; par-tout le bien est à côté du mal ; l'ordre est remplacé par le désordre ; la génération est suivie de la destruction. Si vous me dites que les desseins de Dieu sont des mystere, et que ses voies sont impossibles à démêler, je vous répondrai que, dans ce cas, il m'est impossible de juger si Dieu est intelligent.

§. 55. Vous prétendez que Dieu est immuable ! mais qu'est-ce qui produit une instabilité continuelle dans ce monde, dont vous faites son empire ? Est-il un état sujet à des révolutions plus fréquentes et plus cruelles que celui de ce monarque inconnu ? Comment attribuer à un Dieu immuable, assez puissant pour donner la solidité à ses ouvrages, le gouvernement d'une nature où tout est dans une vicissitude continuelle ? Si je crois voir un Dieu constant dans tous les effets avantageux pour mon espece, quel Dieu puis-je voir dans les disgraces coutinuelles dont mon espece est accablée ? Vous me dites que ce sont nos péchés qui le forcent à punir ; je vous répondrai que Dieu, selon vous-mêmes, n'est donc point immuable, puisque les péchés des

hommes le forcent à changer de conduite à leur égard. Un être qui tantôt s'irrite, et tantôt s'appaise, peut-il être constamment le même ?

§. 56. L'univers n'est que ce qu'il peut être: tous les êtres sensibles y jouissent et y souffrent, c'est-à-dire, sont remués tantôt d'une façon agréable, et tantôt d'une façon désagréable. Ces effets sont nécessaires ; ils résultent nécessairement de causes qui n'agissent que suivant leurs propriétés. Ces effets me plaisent ou me déplaisent nécessairement par une suite de ma propre nature. Cette même nature me force à éviter, à écarter et à combattre les uns, et à chercher, à désirer, à me procurer les autres. Dans un monde où tout est nécessaire, un Dieu qui ne remédie à rien, qui laisse aller les choses d'après leur cours nécessaire, est-il donc autre chose que le *destin* ou la nécessité personifiée ? C'est un Dieu sourd qui ne peut rien changer à des loix générales auxquelles il est soumis lui-même. Que m'importe l'infinie puissance d'un être qui ne veut faire que très peu de choses en ma faveur ? Où est l'infinie bonté d'un être indifférent sur mon bonheur ? A quoi me sert la faveur d'un être qui, pouvant me faire un bien infini, ne m'en fait pas même un fini ?

§. 57. Lorsque nous demandons pourquoi, sous un Dieu bon, il se trouve tant de misérables ; on nous console en nous disant que le monde actuel n'est qu'un passage, des-

tiné à conduire l'homme à un monde plus heureux. On nous assure que la terre où nous vivons, est un séjour d'épreuve. Enfin, on nous ferme la bouche en disant que Dieu n'a pu communiquer à ses créatures ni l'impassibilité, ni un bonheur infini, réservés pour lui seul. Comment se contenter de ces réponses? 1°. L'existence d'une autre vie n'a pour garant que l'imagination des hommes, qui, en la supposant, n'ont fait que réaliser le désir qu'ils ont de se survivre à eux-mêmes, afin de jouir par la suite d'un bonheur plus durable et plus pur, que celui dont ils jouissent à présent. 2°. Comment concevra-t-on qu'un Dieu, qui sait tout et qui doit connoître à fond les dispositions de ses créatures, ait encore besoin de tant d'épreuves pour s'assurer de leurs dispositions? 3°. Suivant les calculs de nos chronologistes, la terre que nous habitons subsiste depuis six ou sept mille ans. Depuis ce tems les nations ont, sous diverses formes, éprouvé sans cesse des vicissitudes et des calamités affligeantes: l'histoire nous montre l'espèce humaine tourmentée et désolée de tout tems par des tyrans, des conquérans, des héros; des guerres, des inondations, des famines, des épidémies, &c. Des épreuves si longues sont-elles donc de nature à nous inspirer une confiance bien grande dans les vues cachées de la divinité? Tant de maux si constants nous donnent-ils une haute idée du sort futur que sa bonté nous prépare? 4°. Si Dieu est aussi bien disposé qu'on l'as-

sure, sans donner aux hommes un bonheur infini, n'auroit-il pas pu, du moins, leur communiquer le degré de bonheur dont des êtres finis sont susceptibles ici bas ? Pour être heureux avons-nous besoin d'un bonheur infini ou divin ? 5°. Si Dieu n'a pas pu rendre les hommes plus heureux qu'ils ne sont ici bas, que deviendra l'espoir d'un *Paradis*, où l'on prétend que les élus jouiront à jamis d'un bonheur ineffable ? Si Dieu n'a ni pu ni voulu écarter le mal de la terre, le seul séjour que nous puissions connoître, quelle raison aurions-nous de présumer qu'il pourra ou qu'il voudra écarter le mal d'un autre monde dont nous n'avons aucune idée ?

Il y plus de deux mille ans que, suivant Lactance, le sage Epicure à dit: « ou Dieu » veut empêcher le mal, et il ne peut y » parvenir; ou il le peut, et ne le veut pas; » ou il ne le veut ni ne le peut, ou il le veut » et le peut. S'il le veut sans le pouvoir, il » est impuissant : s'il le peut et ne le veut » pas, il auroit une malice qu'on ne doit pas » lui attribuer : s'il ne le peut ni ne le veut, » il seroit à-la-fois impuissant et malin; » et par conséquent il ne seroit pas Dieu. » S'il le veut et s'il le peut, d'où vient donc » le mal, ou pourquoi ne l'empêche-t-il pas? » Depuis plus de deux mille ans, les bons esprits attendent une solution raisonnable de ces difficultés, et nos docteurs nous apprennent qu'elles ne seront levées que dans la vie future.

§. 58. On nous parle d'une prétendue *échelle*

des êtres. On suppose que Dieu a partagé ses créatures en des classes différentes, dans lesquelles chacune jouit du degré de bonnheur dont elles sont susceptibles. Selon cet arrangement romanesque, depuis l'huître jusqu'aux anges célestes, tous les êtres jouissent d'un bien-être qui leur est propre. L'expérience contredit formellement cette sublime rêverie. Dans le monde où nous sommes, nous voyons tous les êtres sentans souffrir et vivre au milieu des dangers. L'homme ne peut marcher sans blesser, tourmenter, écraser une multitude d'êtres sensibles qui se rencontrent sur son chemin, tandis que lui-même à chaque pas, est exposé à une foule de maux prévus ou imprévus qui peuvent le conduire à sa destruction. L'idée seule de la mort ne suffit-elle pas pour le troubler au sein des jouissances les plus vives ? Pendant tout le cours de sa vie, il est en butte à des peines ; il n'est pas sûr un moment de conserver son existance, à laquelle on le voit si fortement attaché, et qu'il regarde comme le plus grand présent de la divinité.

§. 59. Le monde, dira-t-on, a toute la perfection dont il étoit susceptible : par la raison même que le monde n'étoit pas le Dieu qui l'a fait, il a fallu qu'il eût et de grandes qualités et de grands défauts. Mais nous réponderons que le monde, devant nécessairement avoir de grandes qualités et de grands défauts, il eut été plus conforme à la nature d'un Dieu bon, de ne point créer un monde qu'il ne pouvoit rendre complétement heu-

reux. Si Dieu, qui étoit, selon vous, souverainement heureux avant le monde créé, eût continué d'être souverainement heureux sans le monde crée, que ne demeuroit-il en repos? pourquoi faut-il que l'homme souffre? pourquoi faut-il que l'homme existe? qu'importe son existence à Dieu? de rien ou de quelque chose? Si son existence ne lui est point utile ou nécessaire, que ne le laissoit-il dans le néant? Si son existence est nécessaire à sa gloire, il avoit donc besoin de l'homme, il lui manquoit quelque chose avant que cet homme existât? On peut pardonner à un ouvrier mal-adroit de faire un ouvrage imparfait, car il faut qu'il travaille bien ou mal, sous peine de mourir de faim: cet ouvrier est excusable, mais votre Dieu ne l'est point; selon vous, il se suffit à lui-même; dans ce cas pourquoi fait-il des hommes? Il a, selon vous, tout ce qu'il faut pour rendre les hommes heureux; pourquoi donc ne le fait-il pas? Concluez que votre Dieu a plus de malice que de bonté, à moins que vous ne consentiez à dire que Dieu a été nécessité de faire ce qu'il a fait, sans pouvoir le faire autrement: cependant vous assurez que votre Dieu est libre: vous dites aussi qu'il est immuable, quoique commençant dans le tems, et cessant dans le tems, d'exercer sa puissance, ainsi que tous les êtres inconstans de ce monde. O théologiens! vous avez fait de vains efforts pour affranchir votre Dieu de tous les défauts de l'homme; il est tou-

jours resté à ce Dieu si parfait, *un bout de l'oreille* humaine.

§. 60. « Dieu n'est-il pas le maître de ses » graces ? N'est-il pas en droit de disposer » de son bien ? Ne peut-il pas le reprendre ? » Il n'appartient point à sa créature de lui » demander raison de sa conduite ; il peut » disposer à son gré des ouvrages de ses » mains ; souverain absolu des mortels, il » distribue le bonheur ou le malheur suivant » son bon plaisir. » Voilà les solutions que les théologiens nous donnent pour nous consoler des maux que Dieu nous fait. Nous leur dirons qu'un Dieu, qui seroit infiniment bon, ne seroit point *le maître de ses graces*, mais seroit par sa nature même obligé de les répandre sur ses créatures : nous leurs dirons qu'un être vraiment bienfaisant, ne se croit pas en droit de s'abstenir de faire du bien : nous leur dirons qu'un être vraiment généreux, ne reprend pas ce qu'il a donné, et que tout homme qui le fait, dispense de la reconnoissance et n'est pas en droit de se plaindre d'avoir fait des ingrats.

Comment concilier la conduite arbitraire et bizarre que les théologiens prêtent à Dieu, avec la religion qui suppose un pacte ou des engagemens réciproques entre ce Dieu et les hommes ? Si Dieu ne doit rien à ses créatures, celles-ci de leur côté ne peuvent rien devoir à leur Dieu. Toute religion est fondée sur le bonheur que les hommes se croyent en droit d'attendre de la divinité qui est supposée leur dire : *aimez-moi, adorez-moi,*

obéissez-moi, et je vous rendrai heureux. Les hommes de leur côté lui disent : *rendez-nous heureux, soyez fidele à vos promesses, et nous vous aimerons, nous vous adorerons, nous obéirons à vos loix.* En négligeant le bonheur de ses créatures, en distribuant ses faveurs et ses graces suivant sa fantaisie, en reprenant ses dons, Dieu ne rompt-il pas le pacte qui sert de base à toute religion ?

Cicéron a dit avec raison, que *si Dieu ne se rend pas agréable à l'homme, il ne peut être son Dieu.* (1) La bonté constitue la divinité : cette bonté ne peut se manifester à l'homme que par les biens qu'il éprouve ; dès qu'il est malheureux, cette bonté disparoît, et fait disparoître en même tems la divinité. Une bonté infinie, ne peut être ni limitée, ni partiale, ni exclusive. Si Dieu est infiniment bon, il doit le bonheur à toutes ces créatures ; un seul être malheureux suffiroit pour anéantir une bonté sans bornes. Sous un Dieu infiniment bon et puissant, est-il possible de concevoir qu'un seul homme puisse souffrir ? Un animal, un ciron qui souffrent, fournissent des argumens invincibles contre la Providence divine et ses bontés infinies.

§. 61. Suivant les théologiens, les afflictions et les maux de cette vie sont des châtimens que les hommes coupables s'at-

(1) *Nisi Deus homini placuerit, Deus non erit.*

tirent de la part de la Divinité. Mais pourquoi les hommes sont-ils coupables ? Si Dieu est tout puissant, lui en coûte-t-il plus de dire, que tout en ce monde demeure dans l'ordre, que tous mes sujets soient bons, innocens, fortunés, que de dire, *que tout existe* ? Etoit-il plus difficile à ce Dieu de bien faire son ouvrage, que de le faire si mal ? Y avoit-il plus loin de la non-existence des êtres à leur existence sage et heureuse, que de leur non-existence à leur existence insensée et misérable ?

La religion nous parle d'un *enfer*, c'est-à-dire, d'un séjour affreux où non obstant sa bonté, Dieu réserve des tourmens infinis au plus grand nombre des hommes. Ainsi, après avoir rendu les mortels très-malheureux en ce monde, la religion leur fait entrevoir que Dieu pourra bien les rendre encore plus malheureux dans un autre ! On s'en tire en disant que pour lors la bonté de Dieu fera place à sa justice ; mais une bonté qui fait place à la cruauté la plus terrible, n'est pas une bonté infinie. D'ailleurs un Dieu qui, après avoir été infiniment bon, devient infiniment méchant, peut-il être regardé comme un être immuable ? Un Dieu rempli d'une fureur implacable, est-il un Dieu dans lequel on puisse retrouver l'ombre de la clémence ou de la bonté ?

§. 62. La justice divine, telle que nos docteurs la peignent, est sans doute une

qualité bien propre à nous faire chérir la Divinité. D'après les notions de la théologie moderne, il paroît évident que Dieu n'a crée le plus grand nombre des hommes que dans la vue de les mettre à portée d'encourir des supplices éternels. N'eût-il donc pas été plus conforme à la bonté, à la raison, à l'équité de ne créer que des pierres ou des plantes, et de ne point créer des êtres sensibles ; que de former des hommes, dont la conduite, en ce monde, pouvoit leur attirer dans l'autre des châtimens sans fin ? Un Dieu assez perfide et malin pour créer un seul homme, et pour le laisser ensuite exposé au péril de se damner, ne peut pas être regardé comme un être parfait, mais comme un monstre de déraison, d'injustice, de malice et d'atrocité. Bien loin de composer un Dieu parfait, les théologiens n'ont formé que le plus imparfait des êtres.

Suivant les notions théologiques, Dieu ressembleroit à un tyran qui, ayant fait crever les yeux au plus grand nombre de ses esclaves, les renfermeroit dans un cachot où, pour se donner du passe-tems, il observeroit *incognito* leur conduite par une trape, afin d'avoir occasion de punir cruellement tous ceux qui, en marchant, se seroient heurtés les uns les autres ; mais qui récompenseroit magnifiquement le petit nombre de ceux à qui il auroit laissé la vue, pour avoir eu l'adresse d'éviter la rencontre de leurs camarades. Telles sont les idées que le

dogme

dogme de la *prédestination gratuite* nous donne de la Divinité.

Quoique les hommes se tuent de nous répéter que leur Dieu est infiniment bon, il est évident qu'au fond ils n'en peuvent rien croire. Comment aimer ce qu'on ne connoît pas ? Comment aimer un être dont l'idée n'est propre qu'à jeter dans l'inquiétude et le trouble ? Comment aimer un être que tout ce qu'on en dit, conspire à rendre souverainement haïssable ?

§. 63. Bien des gens nous font une distinction subtile entre la religion véritable et la *superstition* ; ils nous disent que celle-ci n'est qu'une crainte lâche et deréglée de la Divinité ; que l'homme vraiement religieux a de la confiance en son Dieu et l'aime sincerement, au lieu que le superstitieux ne voit en lui qu'un ennemi, n'a nulle confiance en luï, et se le représente cemme un tyran ombrageux, cruel, avare de ses bienfaits, prodigue de ses châtimens. Mais au fond toute religion ne nous donne-t-elle pas ces mêmes idées de Dieu ? En même-tems que l'on nous dit que Dieu est infiniment bon, ne nous répéte-t-on pas sans cesse qu'il s'irrite très-aisément, qu'il n'accorde ses graces qu'à peu de gens, qu'il châtie avec fureur ceux à qui il ne lui a pas plu de les accorder ?

§. 64. Si l'on prend ses idées de Dieu dans la nature des choses, où nous trouvons un mélange et de biens et de maux, ce Dieu d'après le bien et le mal que nous éprouverons'

doit naturellement nous paroître capricieux, inconstant, tantôt bon, tantôt méchant, et par-là-même, au lieu d'exciter notre amour, il doit faire naître la défiance, la crainte, l'incertitude dans nos cœurs. Il n'y a donc point de différence réelle entre la religion naturelle et la superstition la plus sombre et la plus servile. Si le théiste ne voit Dieu que du bon côté, le superstitieux l'envisage du côté le plus hideux. La folie de l'un est gaie, la folie de l'autre est lugubre, mais tous deux sont également en délire.

§. 65. Si je puise mes idées de Dieu dans la théologie, Dieu ne se montre à moi que sous les traits les plus propres à repousser l'amour. Les dévots, qui nous disent qu'ils aiment sincérement leur Dieu, sont ou des menteurs ou des fous qui ne voient leur Dieu que de profil. Il est impossible d'aimer un être, dont l'idée n'est propre qu'à exciter la terreur, dont les jugemens font frémir. Comment envisager sans alarmes, un Dieu que l'on suppose assez barbare pour pouvoir nous damner?

Qu'on ne nous parle point d'une crainte *filiale*, ou d'une crainte respectueuse et mêlée d'amour, que les hommes doivent avoir pour leur Dieu. Un fils ne peut aucunement aimer son pere, quand il le sait assez cruel pour lui infliger des tourmens recherchés, afin de le punir des moindres fautes qu'il pourroit avoir commises. Nul homme sur la terre ne peut

avoir la moindre etincelle d'amour pour un Dieu qui réserve des châtimens, infinis pour la durée et la violence, aux quatre-vingt-dix-neuf centiemes de ses enfans.

§. 66. Les inventeurs du dogme de l'éternite, des peines de l'enfer, ont fait du Dieu, qu'ils disent si bon, le plus détestable des êtres. La cruauté dans les hommes, est le dernier terme de la méchanceté; il n'est point d'ame sensible qui ne soit émue et révoltée au récit seul des tourmens qu'éprouve le plus grand des malfaiteurs; mais la cruauté est encore bien plus capable d'indigner, quand on la juge gratuite ou dépourvue de motifs. Les tyrans les plus sanguinaires, les Caligula, les Néron, les Domitien, avoient au moins des motifs quelconques pour tourmenter leurs victimes, et pour insulter à leurs souffrances; ces motifs étoient, ou leur propre sûreté, ou la fureur de la vengeance, ou le dessein d'épouvanter par des exemples terribles, ou peut-être la vanité de faire parade de leur puissance et le desir de satisfaire une curiosité barbare. Un Dieu peut-il avoir aucuns de ces motifs? En tourmentant les victimes de sa colere, il puniroit des êtres qui n'ont pu réellement ni mettre en danger son pouvoir inébranlable, ni troubler sa félicité que rien ne peut altérer. D'un autre côté les supplices de l'autre vie seroient inutiles aux vivans, qui n'en peuvent être les témoins. Ces supplices seroient inutiles aux damnés, puisqu'en enfer on

ne se convertit plus, et que le tems des miséricordes est passé. D'où il suit que Dieu dans l'exercice de sa vengeance éternelle n'auroit d'autre but que de s'amuser et d'insulter à la foiblesse de ses créatures.

J'en appelle au genre-humain entier. Est-il dans la nature un homme qui se sente assez cruel, pour vouloir de sang-froid, tourmenter, je ne dis pas son semblable, mais un être sensible quelconque, sans émolument, sans profit, sans curiosité, sans avoir rien à craindre? Concluez-donc, ô théologiens! que, selon vos principes mêmes, votre Dieu est infiniment plus méchant que le plus méchant des hommes.

Vous me direz, peut-être, que *des offenses infinies méritent des châtimens infinis* : et moi je vous dirai que l'on n'offense point un Dieu dont le bonheur est infini. Je vous dirai de plus, que les offenses des êtres finis ne peuvent être infinies. Je vous dirai qu'un Dieu qui ne veut pas qu'on l'offense, ne peut pas consentir à faire durer les offenses de ses créatures pendant l'éternité. Je vous dirai qu'un Dieu infiniment bon ne peut pas être infiniment cruel, ni accorder à ses créatures une durée infinie, uniquement pour se donner le plaisir de les tourmenter sans fin.

Il n'y a que la barbarie la plus sauvage; il n'y a que la plus insigne fourberie; il n'y a que l'ambition la plus aveugle qui aient pu faire imaginer le dogme de l'éternité des peines. S'il existoit un Dieu que l'on pût of-

fenser ou blasphémer, il n'y auroit pas sur la terre de plus grands blasphémateurs que ceux qui osent dire que ce Dieu est un tyran assez pervers, pour se complaire pendant l'éternité aux tourmens inutiles de ses foibles créatures.

§. 67. Prétendre que Dieu peut s'offenser des actions des hommes, c'est anéantir toutes les idées que l'on s'efforce d'ailleurs de nous donner de cet être. Dire que l'homme peut troubler l'ordre de l'univers, qu'il peut allumer la foudre dans la main de son Dieu; qu'il peut déranger ses projets, c'est dire que l'homme est plus fort que son Dieu, qu'il est l'arbitre de sa volonté, qu'il dépend de lui d'altérer sa bonté et de la changer en cruauté. La théologie ne fait sans cesse que détruire d'une main ce qu'elle bâtit de l'autre. Si toute religion est fondée sur un Dieu qui s'irrite et qui s'appaise, toute religion est fondée sur une contradiction palpable.

Toutes les religions s'accordent à nous exalter la sagesse et la puissance infinies de la Divinité; mais dès qu'elles nous exposent sa conduite, nous n'y trouvons qu'imprudence, que défaut de prévoyance, que foiblesse et folie. Dieu, dit-on, a créé le monde pour lui-même, et jusqu'ici, jamais il n'a pu parvenir à s'y faire convenablement honorer. Dieu a créé les hommes, afin d'avoir dans ses états des sujets qui lui rendissent leurs hommages; et nous voyons sans cesse les hommes révoltés contre lui.

§. 68. On ne cesse de nous vanter les per-

fections divines, et dès que nous en demandons les preuves, on nous montre ses ouvrages, dans lesquels on assure que ces perfections sont écrites en caracteres ineffaçables. Tous ces ouvrages sont pourtant imparfaits et périssables; l'homme, que l'on ne cesse de regarder comme le chef-d'œuvre, comme l'ouvrage le plus merveilleux de la Divinité, est rempli d'imperfections qui le rendent désagréable aux yeux de l'ouvrier tout-puissant qui l'a formé; cet ouvrage surprenant devient souvent si révoltant et si odieux pour son auteur, qu'il se trouve obligé de le jeter au feu. Mais si l'ouvrage le plus rare de la Divinité est imparfait, par où pourrions-nous juger des perfections divines? Un ouvrage dont l'auteur est lui-même si peu content, peut-il nous faire admirer l'habileté de son ouvrier? L'homme physique est sujet à mille infirmités, à des maux sans nombre, à la mort. L'homme moral est rempli de défauts, et cependant on se tue de nous dire qu'il est le plus bel ouvrage du plus parfait des êtres.

§. 69. En créant des êtres plus parfaits que les hommes, il paroît que Dieu n'a jadis pas mieux réussi, ni donné des preuves plus fortes de sa perfection. Ne voyons-nous pas dans plusieurs religions, que des *anges*, des esprits purs, se sont révoltés contre leur maître, et même ont prétendu le chasser de son trône? Dieu s'est proposé le bonheur et des anges et des hommes, et jamais il n'a pu parvenir à rendre heureux ni les anges ni les hommes: l'orgueil, la malice, les péchés, les imper-

fections des créatures se sont toujours opposés aux volontés du créateur parfait.

§. 70. Toute religion est visiblement fondée sur le principe que *Dieu propose et l'homme dispose*. Toutes les théologies du monde nous montrent un combat inégal entre la Divinité d'une part et ses créatures de l'autre. Dieu ne s'en tire jamais à son honneur : malgré sa toute-puissance, il ne peut venir à bout de rendre les ouvrages de ses mains tels qu'il voudroit qu'ils fussent. Pour comble d'absurdité, il est une religion qui prétend que Dieu lui-même est mort pour réparer la race humaine, et malgré cette mort, les hommes ne sont rien moins que ce que Dieu desireroit !

§. 71. Rien de plus extravagant que le rôle, qu'en tout pays, la théologie fait jouer à la Divinité; si la chose étoit réelle, on seroit forcé de voir en elle le plus capricieux et le plus insensé des êtres. On seroit obligé de croire que Dieu n'a fait le monde que pour être le théâtre de ses guerres déshonorantes avec ses créatures; qu'il n'a créé des anges, des hommes, des démons, des esprits malins, que pour se faire des adversaires contre lesquels il pût exercer son pouvoir. Il les rend libres de l'offenser, assez malins pour dérouter ses projets, assez opiniâtres pour ne jamais se rendre; le tout, pour avoir le plaisir de se fâcher, de s'appaiser, de se réconcilier, et de réparer le désordre qu'ils ont fait. En formant tout d'un coup ses créatures telles qu'elles devoient être pour lui plaire, que de peines la Divinité ne se seroit-elle pas épargnées, ou du moins

que d'embarras n'eût-elle pas sauvés à ses théologiens !

Suivant tous les systêmes religieux de la terre, Dieu ne semble occupé qu'à se faire du mal à lui-même : il en use comme ces charlatans qui se font de grandes blessures, pour avoir occasion de montrer au public la bonté de leur onguent. Nous ne voyons pourtant pas que jusqu'ici la Divinité ait encore pu se guérir radicalement du mal qu'elle se fait faire par les hommes.

§. 72. Dieu est l'auteur de tout : cependant on nous assure que le mal ne vient point de Dieu. D'où vient-il donc? des hommes. Mais qui a fait les hommes? c'est Dieu. C'est donc de Dieu que vient le mal. S'il n'eût pas fait les hommes tels qu'ils sont, le mal moral ou le péché n'existeroit pas dans le monde. C'est donc à Dieu qu'il faut s'en prendre, de ce que l'homme est si pervers. Si l'homme a le pouvoir de mal faire ou d'offenser Dieu, nous sommes forcés d'en conclure que Dieu veut être offensé; que Dieu, qui a fait l'homme, a résolu que le mal se fit par l'homme; sans cela l'homme seroit en effet contraire à la cause de laquelle il tient son être.

§. 73. L'on attribue à Dieu la faculté de prévoir, ou de savoir d'avance tout ce qui doit arriver dans le monde; mais cette prescience ne peut guere tourner à sa gloire, ni le mettre à couvert des reproches que les hommes pourroient légitimement lui faire. Si Dieu a la prescience de l'avenir, n'a-t-il pas dû prévoir la chûte de ses créatures qu'il avoit

destinées au bonheur ? S'il a résolu dans ses décrets de permettre cette chûte, c'est sans doute parce qu'il a voulu que cette chûte eût lieu ; sans cela cette chûte ne seroit point arrivée. Si la prescience divine des péchés de ses créatures avoit été nécessaire où forcée, on pourroit supposer que Dieu a été contraint, par sa justice, de punir les coupables : mais Dieu, jouissant de la faculté de tout prévoir, et de la puissance de tout prédéterminer, ne dépendoit-il pas de lui de ne pas s'imposer à lui-même des lois cruelles, ou du moins ne pouvoit-il pas se dispenser de créer des êtres qu'il pouvoit être dans le cas de punir et de rendre malheureux par un décret subséquent ? Qu'importe que Dieu ait destiné les hommes au bonheur ou au malheur par un décret antérieur, effet de sa préscéance, ou par un décret postérieur, effet de sa justice ? L'arrangement de ses décrets change-t-il quelque chose au sort des malheureux ? Ne seront-ils pas également en droit de se plaindre d'un Dieu qui, pouvant les laisser dans le néant, les en a pourtant tirés, quoiqu'il prévît très-bien que sa justice le forceroit tôt ou tard à les punir ?

§. 74. « L'homme, dites-vous, en sortant » des mains de Dieu, étoit pur, innocent et » bon ; mais sa nature s'est corrompue en punition du péché ». Si l'homme a pu pécher, même au sortir des mains de Dieu, sa nature n'étoit donc pas parfaite ? Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il péchât, et que sa nature se corrompît ? Pourquoi Dieu l'a-t-il laissé séduire, sachant bien qu'il seroit trop foible pour resister au tentateur ? Pourquoi Dieu a-t-il cru

un *satan*, un esprit malin, un tantateur? Pourquoi Dieu, qui vouloit tant de bien au genre-humain, n'a-t-il pas anéanti une fois pour toutes, tant de mauvais génies que leur nature rend ennemis de notre bonheur? Ou plutôt, pourquoi Dieu a-t-il créé des mauvais génies, dont il devoit prévoir les victoires et les influences terribles sur toute la race humaine? Enfin, par quelle fatalité dans toutes les religions du monde, le mauvais principe a-t-il un avantage si marqué sur le bon principe, ou sur la Divinité?

§. 75. On raconte un trait de simplicité, qui fait honneur au bon cœur d'un moine Italien. Ce bon homme, prêchant un jour, se crut obligé d'annoncer à son auditoire que, grace au ciel, à force d'y rêver, il avoit enfin découvert un moyen sûr de rendre tous les hommes heureux. « Le diable, disoit-il, ne » tente les hommes, que pour avoir en enfer » des compagnons de son malheur : adressons » nous donc au pape, qui possede les clefs et du » paradis et de l'enfer ; engageons-le à prier » Dieu à la tête de toute l'église, de vouloir » bien se réconcilier avec le diable, le re» prendre en faveur, le rétablir dans son pre» mier rang, ce qui ne peut manquer de mettre » fin à ses projets sinistres contre le genre» humain ». Le bon moine ne voyoit peut-être pas, que le diable est pour le moins aussi utile que Dieu aux ministres de la religion ; ceux-ci se trouvent trop bien de leurs brouilleries, pour se prêter à un accomodement entre deux ennemis, sur les combats desquels

leur existence et leurs revenus sont fondés. Si les hommes cessoient d'être tentés et de pêcher, le ministere des prêtres leur deviendroient inutile. Le *manichéisme* est évidemment le pivôt de toutes les religions; mais par malheur, le diable, inventé pour justifier la Divinité du soupçon de malice, nous prouve à tout moment l'impuissance ou la mal-adresse de son céleste adversaire.

§. 76. La nature de l'homme a dû, dit-on, nécessairement se corrompre; Dieu n'a pu lui communiquer *l'impeccabilité*, qui est une portion inaliénable de la perfection divine. Mais si Dieu n'a pu rendre l'homme impeccable, pourquoi s'est-il donné la peine de créer l'homme, dont la nature devoit nécessairement se corrompre, & qui conséquemment devoit nécessairement offenser Dieu? D'un autre côté, si Dieu lui-même n'a pu rendre la nature humaine impeccable, de quel droit punit-il les hommes de n'être point impeccables? Ce ne peut être que par le droit du plus fort; mais le droit du plus fort s'appelle violence, et la violence ne peut convenir au plus juste des êtres. Dieu seroit souverainement injuste, s'il punissoit les hommes de n'avoir point en partage les perfections divines, ou pour ne pouvoir pas être des dieux comme lui.

Dieu n'auroit-il pas pu du moins communiquer à tous les hommes la sorte de perfection, dont leur nature est susceptible? Si quelques hommes sont bons, ou se rendent agréables à leur Dieu, pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas fait la même grace, ou donné les mêmes dispositions à tous les êtres de notre espece?

Pourquoi le nombre des méchans excede-t-il si fort le nombre des gens de bien? Pourquoi, contre un ami, Dieu trouve-t-il dix mille ennemis dans un monde, qu'il ne tenoit qu'à lui de peupler d'honnêtes gens? S'il est vrai que dans le ciel Dieu ait le projet de se former une cour de saints, d'élus ou d'hommes qui auront vécu sur la terre conformément à ses vues, n'eût-il pas eu une cour plus nombreuse, plus brillante, plus honorable pour lui, s'il l'eût composée de tous les hommes à qui, en les créant, il pouvoit accorder le degré de bonté nécessaire pour parvenir au bonheur éternel? Enfin, n'étoit-il pas plus court de ne point tirer l'homme du néant, que de le créer pour en faire un être plein de défauts, rebelle à son créateur, perpétuellement exposé à se perdre lui-même par un abus fatal de sa liberté?

Au lieu de créer des hommes, un Dieu parfait n'auroit dû créer que des anges bien dociles et soumis. Les anges, dit-on, sont libres; quelques-uns d'entr'eux ont péché; tous n'ont point abusé de leur liberté pour se révolter contte leur maître. Dieu n'auroit-il pas pu ne créer que des anges de la bonne espece? Si Dieu a créé des anges qui n'ont pas péché, ne pouvoit-il pas créer des hommes inpécables, ou qui jamais n'abusassent de leur liberté pour mal faire? Si les élus sont incapables de pécher dans le ciel, Dieu n'auroit-il pas pu faire des hommes impeccables sur la terre?

§. 77. On ne manque pas de nous dire que l'énorme distance qui sépare Dieu et les hommes, fait que nécessairement la conduite de ce Dieu est un mystere pour nous, et que nous ne pouvons avoir le droit d'interroger notre maître. Cette réponse est-elle donc satisfaisante? Puisqu'il s'agit, selon vous, de mon bonheur éternel, ne suis-je donc pas en droit d'éxaminer la conduite de Dieu lui-même? Ce n'est qu'en vue du bonheur que les hommes en esperent, qu'ils sont soumis à l'empire d'un Dieu. Un despote à qui les hommes ne se soumettroient que par la crainte, un maître que l'on ne peut interroger, un souverain totalement inaccessible, ne peut mériter les hommages des êtres intelligens. Si la conduite de Dieu est un mystere pour moi, elle n'est point faite pour moi. L'homme ne peut ni adorer, ni admirer, ni respecter, ni imiter une conduite, dans laquelle tout est impossible à concevoir, ou dont il ne peut souvent se faire que des idées révoltantes; à moins qu'on ne prétende qu'il faut adorer toutes les choses que l'on est forcé d'ignorer, et que tout ce qu'on n'entend pas, devient dès-lors admirable.

Prêtres! vous nous criez sans cesse que les desseins de Dieu sont impénetrables, que *ses voies ne sont pas nos voies; que ses pensées ne sont pas nos pensées*; que c'est une folie de se plaindre de son administration, dont les motifs et les ressorts nous sont entierement inconnus: qu'il y a de la témé-

rité à taxer ses jugemens d'être injustes, parce qu'ils sont incompréhensibles pour nous. Mais ne voyez-vous pas qu'en parlant sur ce ton, vous détruisez de vos propres mains tous vos profonds systêmes qui n'ont pour but que de nous expliquer les voies de la divinité, que vous dites *impénétrdbles* ? Ces jugemens, ces voies et ces desseins, les avez-vous donc pénétrés ? Vous n'osez pas le dire, et quoique vous en raisonniez sans fin, vous ne les comprenez pas plus que nous. Si par hasard vous connoissez le plan de Dieu que vous nous faites admirer, tandis que bien des gens le trouvent si peu digne d'un être juste, bon, intelligent, raisonnable, ne dites plus que ce plan est *impénétrable*. Si vous l'ignorez comme nous, ayez quelqu'indulgence pour ceux qui confessent ingénuement qu'ils n'y comprennent rien ou qu'ils n'y voyent rien de divin. Cessez de persécuter pour des opinions auxquelles vous n'entendez rien vous-mêmes ; cessez de vous déchirer les uns les autres pour des rêves et des conjectures, que tout semble contredire. Parlez-nous de choses intelligibles et vraiment utiles pour l'homme, et ne nous parlez plus des voies *impénétrables* d'un Dieu, sur lesquelles vous ne faites que balbutier et vous contredire.

En nous parlant sans cesse des profondeurs immenses de la sagesse divine, en nous défendant de sonder les abymes, en nous disant qu'il y a de l'insolence à citer Dieu au tribunal de notre chétive raison, en nous faisant un crime de juger notre maître, les

théologiens ne nous apprennent rien, que l'embarras où ils se trouvent, quand il s'agit de rendre compte de la conduite d'un Dieu, qu'ils ne trouvent merveilleuse, que par ce qu'ils sont dans l'impossibilité totale d'y rien comprendre eux-mêmes.

§. 78. Le mal physique passe communément pour être la punition du péché. Les calamités, les maladies, les famines, les guerres, les tremblemens de terre sont des moyens dont Dieu se sert pour châtier les hommes pervers. Ainsi l'on ne fait pas difficulté d'attribuer ces maux à la sévérité d'un Dieu juste et bon. Cependant ne voyons-nous pas ces fléaux tomber indistinctement sur les bons et sur les méchans, sur les impis et sur les dévots, sur les innocens et sur les coupables? Comment veut-on nous faire admirer dans ce procédé la justice et la bonté d'un être, dont l'idée parroit si consolante à tant de malheureux? Il faut sans doute que ces malheureux aient le cerveau troublé par leurs infortunes, puisqu'ils oublient que leur Dieu est l'arbitre des choses, le dispensateur unique des événemens de ce monde; dans ce cas ne seroit-ce pas à lui qu'ils devroient s'en prendre des maux, dont ils voudroient se consoler entre ses bras? Pere infortuné! tu te consoles dans le sein de la Providence de la perte d'un enfant chéri, ou d'une épouse qui faisoit ton bonheur, hélas! ne vois-tu pas que ton Dieu les a tués? Ton Dieu t'a rendu misérable,

et tu veux que ton Dieu te console des coups affreux qu'il t'a portés ?

Les notions fantasques ou surnaturelles de la théologie ont réussi tellement à renverser dans l'esprit humain les idées les plus simples, les plus claires, les plus naturelles, que les dévots, incapables d'accuser Dieu de malice, s'accoutument à regarder les plus tristes coups du sort comme des preuves indubitables de la bonté céleste. Sont-ils dans l'affliction, on leur ordonne de croire que Dieu les aime, que Dieu les visite, que Dieu les veut éprouver. Ainsi la religion est parvenue à changer le mal en bien ! Un prophane disoit avec raison ; *Si le bon Dieu traite ainsi ceux qu'il aime, je le prie très-instament de ne point songer à moi.*

Il a fallu que les hommes eussent pris des notions bien sinistres et bien cruelles de leur Dieu, qu'ils disent si bon, pour se persuader que les calamités les plus affreuses et les afflictions les plus cuisantes sont des signes de sa faveur ! Un génie malfaisant, un démon seroit-il donc plus ingénieux à tourmenter ses ennemis, que ne l'est quelquefois le Dieu de la bonté, si souvent occupé à faire sentir ses rigueurs à ses plus chers amis.

§. 79. Que dirons-nous d'un pere qu'on nous assureroit veiller sans relâche à la conservation et au bien-être de ses enfans foibles et sans prévoyance, et qui pourtant leur laisseroit la liberté d'errer à l'aventure au milieu des rochers, des précipices et des eaux ;
qui

qui ne les empêcheroit que rarement de suivre leurs appéttis desordonnés ; qui leur permettroit de manier, sans précaution, des armes meurtrieres, au risque de s'en blesser grièvement? Que penserions-nous de ce même pere si, au lieu de s'en prendre à lui-même du mal qui seroit arrivé à ses pauvres enfans, il les punissoit de leurs écarts, de la façon la plus cruelle? Nous dirions, avec raison, que ce pere est un fou qui joint l'injustice à la sottise.

Un Dieu qui punit les fautes qu'il auroit pu empêcher, est un être qui manque de sagesse, de bonté & d'équité. Un Dieu prévoyant préviendroit le mal, & par-là même se verroit dispensé de le punir. Un Dieu bon ne puniroit pas des foiblesses qu'il sauroit inhérentes à la nature humaine. Un Dieu juste, s'il a fait l'homme, ne puniroit pas l'homme de ne l'avoir pas fait assez fort pour résister à ses desirs. Punir la foiblesse, c'est la plus injuste des tyrannies. N'est-ce pas calomnier un Dieu juste, que de dire qu'il punit les hommes de leurs fautes, même dans la vie présente? Comment puniroit-il des êtres qu'il ne tient qu'à lui de corriger, & qui, tant qu'ils n'ont pas reçu la grace, ne peuvent agir autrement qu'ils ne font.

Suivant les principes des théologiens eux-mêmes, l'homme, dans son état actuel de corruption, ne peut faire que du mal, puisque sans la grace divine il n'a jamais la force de faire le bien : or si la nature de l'homme, abandonnée à elle-même, ou

destituée des secours divins, le détermine nécessairement au mal, ou le rend incapable de faire le bien, que devient le *libre arbitre* de l'homme? D'après de tels principes, l'homme ne peut ni mériter ni démériter: en récompensant l'homme du bien qu'il fait, Dieu ne feroit que se récompenser lui-même; en punissant l'homme du mal qu'il fait, Dieu le puniroit de ne lui avoir pas donné la grace, sans laquelle il étoit dans l'impossibilité de mieux faire.

§. 80. Les théologiens nous disent & nous répétent, que l'homme est libre, tandis que tous leurs principes conspirent à détruire la liberté de l'homme. En voulant justifier la Divinité, ils l'accusent réellement de la plus noire des injustices. Ils supposent que sans la grace, l'homme est nécessité à mal faire, & ils assurent que Dieu le punira pour ne lui avoir pas donné la grace de faire le bien!

Pour peu qu'on réflechisse, on sera forcé de reconnoître que l'homme est nécessité dans toutes ses actions, et que son libre arbitre est une chimere, même dans le systême des théologiens. Dépend-il de l'homme de naître ou de ne pas naître de tels ou de tels parens? Dépend-il de l'homme de prendre ou de ne pas prendre les opinions de ses parens et de ses instituteurs? Si j'étois né de parens idolâtres ou mahométans, eût-il dépendu de moi de devenir chrétien? Cependant de graves docteurs nous assurent qu'un Dieu juste damnera sans pitié tous ceux à

qui il n'aura pas fait la grace de connoître la religion des chrétiens !

La naissance de l'homme ne dépend aucunement de son choix ; on ne lui a pas demandé s'il vouloit venir, ou ne pas venir au monde. La nature ne l'a pas consulté sur le pays et les parens qu'elle lui a donnés. Ses idées acquises, ses notions, vraies ou fausses, sont des fruits nécessaires de l'éducation qu'il a reçue, et dont il n'a point été le maître. Ses passions et ses desirs sont des suites nécessaires du tempérament que la nature lui a donné, et des idées qui lui ont été inspirées. Durant tout le cours de sa vie, ses volontés et ses actions sont déterminées par ses liaisons, ses habitudes, ses affaires, ses plaisirs, ses conversations, les pensées qui se présentent involontairement à lui, en un mot, par une foule d'événemens et d'accidens qui sont hors de son pouvoir. Incapable de prévoir l'avenir, il ne sait ni ce qu'il voudra, ni ce qu'il fera dans l'instant qui doit suivre immédiatement l'instant où il se trouve. L'homme arrive à sa fin sans que, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, il ait été libre un instant.

L'homme, direz-vous, veut, délibère, choisit, se détermine, et vous en conclurez que ses actions sont libres. Il est vrai que l'homme veut, mais il n'est pas maître de sa volonté ou de ses desirs ; il ne peut desirer et vouloir que ce qu'il juge avantageux pour lui-même ; il ne peut pas aimer la douleur, ni détester le plaisir. L'homme,

dira-t-on, préfere quelquefois la douleur au plaisir ; mais alors il préfere une douleur passagere dans la vue de se procurer un plaisir plus grand ou plus durable. Dans ce cas, l'idée d'un plus grand bien le détermine nécessairement à se priver d'un bien moins considérable.

Ce n'est pas l'amant qui donne à sa maîtresse les traits dont il est enchanté ; il n'est donc pas le maître d'aimer ou de ne pas aimer l'objet de sa tendresse, il n'est pas le maître de l'imagination ou du tempérament qui le dominent. D'où il suit évidemment, que l'homme n'est pas le maître des volontés et des desirs qui s'élévent dans son ame indépendamment de lui. Mais l'homme, direz-vous, peut résister à ses desirs ; donc il est libre. L'homme resiste à ses desirs, lorsque les motifs qui le détournent d'un objet, sont plus forts que ceux qui le poussent vers cet objet ; mais alors sa résistance est nécessaire. Un homme qui craint plus le déshonneur ou le supplice, qu'il n'a d'amour pour l'argent, résiste ordinairement au desir de s'emparer de l'argent d'un autre.

Ne sommes-nous pas libres, lorsque nous délibérons? Mais est-on le maitre de savoir ou de ne pas savoir, d'être incertain ou assuré ? La délibération est un effet nécessaire de l'incertitude où nous nous trouvons sur les suites de notre action. Dès que nous sommes ou que nous nous croyons assurés de ces suites, nous nous décidons nécessairement, et alors nous agissons nécessaire-

ment, suivant que nous aurons bien ou mal jugé. Nos jugemens, vrais ou faux, ne sont pas libres; ils sont nécessairement déterminés par les idées quelconques que nous avons reçues, ou que notre esprit s'est formées.

L'homme n'est point libre dans son choix; il est évidemment nécessité à choisir ce qu'il juge le plus utile ou le plus agréable pour lui même. Quand il suspend son choix, il n'est pas libre non plus, il est forcé de le suspendre jusqu'à ce qu'il connoisse, ou croie connoître, les qualités des objets qui se présentent à lui, ou jusqu'à ce qu'il ait pesé les conséquences de ses actions. L'homme, direz-vous, se décide à tout moment pour des actions qu'il sait devoir nuire à lui-même; l'homme quelquefois se tue, donc il est libre. Je le nie : l'homme est-il le maître de bien ou mal raisonner ? Sa raison et sa sagesse ne dépendent-elles pas, soit des opinions qu'il s'est faites, soit de la conformation de sa machine ? Comme ni les unes ni les autres ne dépendent de sa volonté, elles ne peuvent aucunement prouver la liberté.

» Si je fais la gageure de faire ou de ne » pas faire une chose, ne suis-je pas libre ? » Ne dépend-il pas de moi de la faire ou » de ne la pas faire ? » Non, vous répondrai-je, le desir de gagner la gageure vous déterminera nécessairement à faire, ou à ne pas faire la chose en question. Mais si je consens à perdre la gageure? Alors le desir de me prouver que vous êtes libres, sera

devenu en vous un motif plus fort, que le desir de gagner la gageure, et ce motif vous aura nécessairement déterminé à faire, ou a ne pas faire la chose dont il s'agissoit entre nous.

Mais, direz-vous, je me sens libre. C'est une illusion que l'on peut comparer à celle de la mouche de la fable, qui placée sur le timon d'une lourde voiture, s'applaudissoit de diriger la marche d'un coche qui l'emportoit elle-même. L'homme qui se croit libre, est une mouche, qui croit être le maître de mouvoir la machine de l'univers, tandis qu'il en est lui-même entraîné à son insu.

Le sentiment intime qui nous fait croire que nous sommes libres de faire ou de ne pas faire une chose, n'est qu'une pure illusion. Lorsque nous remonterons au principe véritable de nos actions, nous trouverons qu'elles ne sont jamais que des suites nécessaires de nos volontés et de nos desirs, qui jamais ne sont en notre pouvoir. Vous vous croyez libres, parce que vous faites ce que vous voulez; mais êtes-vous donc libres de vouloir ou de ne pas vouloir, de desirer ou de ne pas desirer? Vos volontés et vos desirs ne sont-ils pas nécessairement excités par des objets ou par des qualités qui ne dépendent aucunement de vous.

§. 81. » Si les actions des hommes sont » nécessaires; si les hommes ne sont pas » libres, de quel droit la société punit-elle » les méchans qui l'infestent? N'est-il pas » très-injuste de châtier des êtres qui n'ont

» pas pu agir autrement qu'ils n'ont fait ? » Si les méchans agissent nécessairement d'après les impulsions de leur méchant naturel, la société en les punissant, agit de son côté nécessairement par le desir de se conserver. Certains objets produisent nécessairemet en nous le sentiment de la douleur, dès-lors notre nature nous force de les haïr, et nous invite à les écarter de nous. Un tigre, pressé par la faim, s'élance sur l'homme qu'il veur dévorer ; mais l'homme n'est pas le maître de ne pas craindre le tigre, et cherche nécessairement les moyens de l'exterminer.

§. 82. » Si tout est nécessaire, les erreurs, » les opinions & les idées des hommes sont » fatales, & dans ce cas, comment ou pour- » quoi prétendre les réformer ? » Les erreurs des hommes sont des suites nécessaires de leur ignorance, leur entêtement, leur crédulité sont des suites nécessaires de leur inexpérience, de leur nonchalance, de leur peu de réflexion, de même que le transport au cerveau ou la léthargie sont ds effets necessaires de quelques maladies. La vérité, l'expérience, la réflexion, la raison sont des remedes propres à guérir l'ignorance, le fanatisme et les folies, de même que la saignée est propre à calmer le transport au cerveau. Mais, direz-vous, pourquoi la vérite ne produit-elle pas cet effet sur bien des têtes malades ? C'est qu'il est des maladies qui résistent à tous les remedes, c'est qu'il est impossible de guérir des malades obstinés qui refusent de prendre les remedes

qu'on leur présente ; c'est que les intérêts de quelques hommes, et la sottise des autres, s'opposent nécessairement à l'admission de la vérité.

Une cause ne produit son effet, que quand elle n'est point interrompue dans son action par d'autres causes plus fortes, qui pour lors affoiblissent l'action de la premiere ou la rendent inutile. Il est absolument impossible de faire adopter les meilleurs argumens à des hommes fortement intéressés à l'erreur, prévenus en sa faveur, qui refusent de réfléchir ; mais il est très-nécessaire que la vérité détrompe les ames honnêtes qui la cherchent de bonne foi. La vérité est une cause, elle produit nécessairement son effet, quand son impulsion n'est point interceptée par des causes qui suspendent ses effets.

§. 83. » Oter à l'homme son libre arbitre, » c'est, nous dit-on en faire une pure ma- » chine, un automate : sans liberté il n'exis- » tera plus en lui ni mérite ni vertu. » Qu'est-ce que le mérite dans l'homme ? C'est une façon d'agir qui le rend estimable aux yeux des êtres de son espece. Qu'est-ce que la vertu ? C'est une disposition qui nous porte à faire le bien des autres. Que peuvent avoir de méprisable des machines ou des automates, capables de produire des effets si desirables ? *Marc-Aurele* fut un ressort très-utile à la vaste machine de l'empire Romain. De quel droit une machine mépriseroit-elle une machine, dont les

ressorts facilitent son propre jeu? Les gens de bien sont des ressorts qui secondent la société dans sa tendance vers le bonheur: les méchans sont des ressorts mal conformés, qui troublent l'ordre, la marche, l'harmonie de la société. Si pour sa propre utilité, la société chérit et récompense les bons, elle hait, méprise et retranche les méchans, comme des ressorts inutiles et nuisibles.

§. 84. Le monde est un agent nécessaire; tous les êtres qui le composent son liés les uns aux autres et ne peuvent agir autrement qu'ils ne font, tant qu'ils sont mus par les mêmes causes, et pourvus des mêmes propriétés? ils agiront nécessairsment d'une façon différente.

Dieu lui-même, en admettant, pour un moment, son existence, ne peut point être regardé comme un agent libre; s'il existoit un Dieu, la façon d'agir seroit nécessairement déterminée par les propriétés inhérentes à sa nature; rien ne seroit capable d'arrêter ou d'altérer ses volontés. Cela posé, ni nos actions, ni nos prieres, ni nos sacrifices ne pourroient suspendre ou changer sa marche invariable et ses dessins immuables; d'où l'on est forcé de conclure, que toute religion seroit parfaitement inutile.

§. 85. Si les théologiens n'étoient pas sans cesse en contradiction avec eux-mêmes, ils reconnoîtroient que, d'après leurs hypotheses, l'homme ne peut être réputé libre un instant. L'homme n'est-il pas supposé dans une dépendance continuelle de son

Dieu ? Est-on libre, quand on n'a pu exister et se conserver sans Dieu, et quand on cesse d'exister au gré de sa volonté suprême ? Si Dieu a tiré l'homme du néant ; si la conservation de l'homme est une création continuée, si Dieu ne peut un instant perdre de vue sa créature ; tout ce qui lui arrive est une suite de la volonté divine ; si l'homme ne peut rien par lui-même ; si tous les événemens qu'il éprouve sont des effets des décrets divins ; s'il ne fait aucun bien sans une grace d'en-haut ; comment peut-on prétendre que l'homme jouisse de la liberté pendant un instant de sa durée ? Si Dieu ne le conservoit pas, au moment où il peche, comment l'homme pourroit-il pécher ? Si Dieu le conserve alors, Dieu le force donc d'exister pour pécher.

§. 86. On ne cesse de comparer la Divinité à un roi dont la plupart des hommes sont des sujets révoltés, et l'on prétend qu'il est en droit de récompenser les sujets qui lui demeurent fidèles, et de punir ceux qui se révoltent contre lui. Cette comparaison n'est juste dans aucune de ses parties. Dieu préside à une machine dont il a créé tous les ressorts ; ces ressorts n'agissent qu'en raison de la maniere dont Dieu les a formés; c'est à sa mal-adresse qu'il doit s'en prendre, si ces ressorts ne contribuent pas à l'harmonie de la machine dans laquelle l'ouvrier a voulu les faire entrer. Dieu est un roi créateur qui s'est créé de toutes piéces des sujets à lui-même ; qui les a formés suivant

son bon plaisir ; dont les volontés ne peuvent jamais trouver de résistance. Si Dieu dans son empire a des sujets rébelles, c'est que Dieu a résolu d'avoir des sujets rébelles. Si les péchés des hommes troublent l'ordre du monde, c'est que Dieu a voulu que cet ordre fût troublé.

Personne n'ose douter de la justice divine; cependant, sous l'empire d'un Dieu juste, on ne trouve que des injustices et des violences. La force décide du sort des nations, l'équité semble bannie de la terre ; un petit nombre d'hommes se joue impunément du repos, des biens, de la liberté, de la vie de tous les autres. Tout est dans le désordre dans un monde gouverné par un Dieu à qui l'on dit que le désordre déplait infiniment.

§. 87. Quoique les hommes ne cessent d'admirer la sagesse, la beauté, la justice, le bel ordre de la Providence, dans le fait, ils n'en sont jamais satisfaits : les prieres qu'ils adressent continuellement au ciel, ne nous montrent-elles pas qu'ils ne sont aucunement satisfaits de l'économie divine ? Prier Dieu pour lui demander un bien, c'est se défier de ses soins vigilans ; prier Dieu pour lui demander de détourner ou de faire cesser un mal, c'est tâcher de mettre obstacle au cours de sa justice : implorer l'assistance de Dieu dans ses calamités, c'est l'adresser à l'auteur même de ces calamités pour lui représenter qu'en notre faveur il devroit rectifier son plan, qui ne s'accorde point avec nos intérêts.

L'optimiste, ou celui qui trouve que dans ce monde *tout est bien*, et qni nous crie sans cesse que nous vivons dans *le meilleur des mondes possibles*, s'il étoit conséquent, ne devroit jamais prier : bien plus, il ne devroit point attendre un autre monde où l'homme sera plus heureux. Peut-il donc y avoir un meilleur monde que *le meilleur des mondes possibles ?*

Quelques théologiens ont traité les *optimistes* d'impies pour avoir fait entendre que Dieu n'avoit pas pu produire un meilleur monde, que celui où nous vivons ; selon ces docteurs, c'est limiter la puissance divine et lui faire une injure. Mais ces théologiens ne voient-ils pas qu'il est bien moins outrageant pour Dieu, de prétendre qu'il ait fait de son mieux en produisant le monde que de dire que, pouvant en produire un meilleur, il a eu la malice d'en faire un très-mauvais ? Si l'optimiste par son systême fait tort à la puissance divine, le théologien qui le traite d'impie, est lui-même un impie qui blesse la bonté divine, sous prétexte de prendre les intérêts de sa toute puissance.

§. 88. Lorsque nous plaignons des maux dont notre monde est le théâtre, on nous renvoie à l'autre monde ; l'on nous fait entendre que Dieu y réparera toutes les iniquités et les miseres qu'il permet pour un tems ici-bas. Cependant, si, laissant reposer pour un tems assez long sa justice éternelle, Dieu a pu consentir au mal pendant toute la durée de notre globe actuel, quelle

assurance avons-nous que, pendant toute la durée d'un autre globe, la justice divine ne s'endormira pas de même sur les malheurs de ses habitans ?

On nous console de nos peines en disant que Dieu est patient, et que sa justice, quoique souvent très-lente, n'en est pas moins certaine. Ne voit-on pas que la patience ne peut pas convenir à un être juste, immuable et tout-puissant ? Dieu peut-il donc tolérer l'injustice, même un instant ? Temporiser avec un mal que l'on connoit, annonce, soit foiblesse, soit incertitude, soit collusion : souffrir le mal que l'on a le pouvoir d'empêcher, c'est consentir que le mal se commette.

§. 89. J'entends une foule de docteurs me crier de toutes parts que Dieu est infiniment juste, mais que *sa justice n'est point celle des hommes.* De quelle espece ou de quelle nature est donc cette justice divine ? Quelle idée puis-je me former d'une justice qui ressemble si souvent à l'injustice ? N'est-ce pas confondre toutes nos idées du juste et de l'injuste, que de nous dire que ce qui est équitable en Dieu, est inique dans ses créatures ? Comment prendre pour modele un être, dont les perfections divines sont précisément le rebours des perfections humaines.

» Dieu, dites-vous, est l'arbitre souve-
» rain de nos destinées : son pouvoir suprê-
» me que rien ne peut limiter, le met en
» droit de faire des ouvrages de ses mains,

» tout ce que bon lui semble : un ver de » terre, tel que l'homme, n'a pas même » le droit d'en murmurer. » Ce ton arrogant est visiblement emprunté du langage que tiennent pour l'ordinaire les ministres des tyrans, lorsqu'ils ferment la bouche à ceux qui souffrent de leurs violences; il ne peut donc être le langage des ministres d'un Dieu dont on vante l'équité ; il n'est pas fait pour en imposer à un être qui raisonne. Ministres d'un Dieu juste ! je vous dirai donc que la puissance la plus grande ne peut pas conférer à votre Dieu lui-même, le droit d'être injuste à l'égard de la plus vile de ses créatures. Un Despote n'est point un Dieu. Un Dieu qui s'arroge le droit de faire le mal, seroit un tyran; un tyran n'est pas un modele pour les hommes, il doit être un objet exécrable à leurs yeux.

N'est-il pas bien étrange que pour justifier la divinité, l'on en fasse à tout moment le plus injuste des êtres ! Dès qu'on se plaint de sa conduite, on croit nous réduire au silence en nous allégant que *Dieu est le maitre* ; ce qui signifie que Dieu, étant le plus fort, n'est point asservi aux regles ordinaires. Mais le droit du plus fort est la violation de tous les droits ; il ne peut passer pour un droit qu'aux yeux d'un conquérant sauvage qui dans l'ivresse de sa fureur, s'imagine pouvoir faire tout ce que bon lui semble des malheureux qu'il a vaincus : ce droit barbare ne peut parroître légitime qu'à

des esclaves assez aveugles, pour croire que tout est licite à des tyrans, à qui l'on se sent trop foible pour résister.

Au sein même des plus grandes calamités, par une simplicité ridicule, ou plutôt par une contradiction sensible dans les termes, ne voyons-nous pas des dévots s'écrier que *le bon Dieu est le maitre.* Ainsi donc, raisonneurs inconséquens, vous croyez de bonne-foi que le *bon Dieu* vous envoie la peste, que le *bon Dieu* vous donne la guerre, que le *bon Dieu* est cause de la disette, en un mot, que le *bon Dieu*, sans cesser d'être bon, a la volonté et le droit de vous faire les plus grands maux que vous puissiez éprouver! Cessez au moins d'appeller *bon* votre Dieu, quand il vous fait du mal; ne dites pas alors qu'il est juste, dites qu'il est le plus fort, et qu'il vous est impossible de parer les coups que son caprice vous porte.

Dieu, direz-vous, *ne nous châtie que pour notre plus grand bien.* Mais quel bien réel peut-il donc résulter pour un peuple, d'être exterminé par la contagion, égorgé par des guerres, corrompu par les exemples de ses maîtres pervers, écrasé sans relâche sous le sceptre de fer d'une suite de tyrans impitoyables, anéanti par les fléaux d'un mauvais gouvernement, qui, souvent pendant des siecles, fait éprouver aux nations ses effets destructeurs? *Les yeux de la foi* doivent être d'étranges yeux, si l'on voit par leur moyen des avantages dans les miséres les plus affreuses et dans les plus durables,

dans les vices et les folies, dont notre espece se voit si cruellement affligée!

§. 90. Quelles bizarres idées de la justice divine peuvent donc avoir les chrétiens à qui l'on dit de croire que leur Dieu, dans la vue de se reconcilier avec le genre humain, coupable à son inçu de la faute de ses peres, a fait mourir son propre fils innocent & incapable de pécher? Que dirions-nous d'un roi, dont les sujets se seroient révoltés, et qui pour s'appaiser lui-même, ne trouveroit d'autre expédient que de faire mourir l'héritier de sa couronne, qui n'auroit point trempé dans la rébellion générale? C'est, dira le chrétien, par bonté pour ses sujets incapables de satisfaire eux-memes à sa justice divine que Dieu a consenti à la mort cruelle de son fils. Mais la bonté d'un pere pour des étrangers, ne le met pas en droit d'être injuste et barbare pour son fils. Toutes les qualités que la théologie donne à Dieu ne font à chaque instant que se détruire les unes les autres: toujours l'exercice de l'une de ses perfections, est aux dépens de l'exercice d'une autre.

Le juif a-t-il des idées plus raisonnables que le chrétien de la justice divine? Un roi par son orgueil allume la colere du ciel; *Jehovah* fait descendre la peste sur son peuple innocent; soixante et dix mille sujets sont exterminés ponr expier la faute d'un monarque, que la bonté de Dieu a résolu d'épargner!

§ 91.

§. 91. Malgré les injustices dont toutes les religions se plaisent à noircir la divinité, les hommes ne peuvent consentir à l'accuser d'iniquité ; ils craignent que, semblable aux tyrans de ce monde, la vérité ne l'offense et ne redouble sur eux le poids de sa malice et de sa tyrannie. Ils écoutent donc leurs prêtres qui leur disent que leur Dieu est un pere tendre ; que ce Dieu est un monarque équitable, dont l'objet en ce monde est de s'assurer de l'amour, de l'obéissance et du respect de ses sujets ; qui ne leur laisse la liberté d'agir, que pour leur fournir l'occasion de mériter ses faveurs et d'acquérir un bonheur éternel, dont il ne leur est aucunement redevable. A quels signes les hommes peuvent-ils donc reconnoître la tendresse d'un pere qui n'a donné le jour au plus grand nombre de ses enfans, que pour traîner sur la terre une vie penible, inquiete et remplie d'amertumes ? Est-il un présent plus funeste que cette prétendue liberté qui, dit-on, met les hommes à portée d'en abuser, et par-là d'encourir des malheurs éternels !

§. 92. En appellant les mortels à la vie, à quel jeu cruel et dangereux la divinité ne les force-t-elle pas de jouer ? Jetés dans le monde sans leur aveu, pourvus d'un tempérament dont ils ne sont point les maîtres, animés par des passions et des desirs inhérens à leur nature, exposés à des piéges qu'ils n'ont pas la force d'éviter, entraînés par des événemens qu'ils n'ont pu ni prévoir ni prévenir, les humains mal-

heureux sont obligés de fournir une carriere qui peut les conduire à des supplices horribles pour la violence et la durée.

Des voyageurs assurent que dans une contrée d'Asie regne un sultan rempli de fantaisies, et très-absolu dans ses volontés les plus bizarres. Par une étrange manie, ce prince passe son tems assis devant une table sur laquelle sont placés trois dez et un cornet. L'un des bouts de la table est couvert de monceaux d'or destinés à exciter la cupidité des courtisans et des peuples dont le sultan est entouré. Celui-ci, connoissant le foible de ses sujets, leur tient à peu-près ce langage : *Esclaves, je vous veux du bien, ma bonté se propose de vous enrichir et de vous rendre tous heureux. Voyez-vous ces trésors ? eh bien ! ils sont à vous ; tâchez de les gagner; que chacun à son tour prenne en main ce cornet et ces dez ; quiconque aura le bonheur d'amener rafle de six, sera maître du trésor ; mais je vous préviens que celui qui n'aura pas l'avantage d'amener le nombre requis, sera précipité pour toujours dans un cachot obscur, où ma justice exige qu'on le brûle à petit feu.* Sur ce discours du monarque, les assistans consternés se regardent les uns les autres ; aucun ne veut s'exposer à courir une chance si dangereuse. *Quoi*, dit alors le sultan courroucé *personne ne se présente pour jouer ! oh, ce n'est pas là mon compte. Ma gloire demande que l'on joue. Vous jouerez donc, je le veux : obéissez sans répliquer.* Il est

bon d'observer que les dez du despote sont tellement préparés que sur cent mille coups il n'en est qu'un qui porte; ainsi le monarque généreux a le plaisir de voir sa prison bien garnie et ses richesses rarement emportées. Mortels! ce sultan, c'est votre Dieu; ses trésors sont le ciel; son cachot, c'est l'enfer; et vous tenez les dez.

§. 93. On nous répete à tout moment que nous devons à la Providence une reconnoissance infinie pour les bienfaits sans nombre, dont il lui plait de nous combler. On nous vante sur-tout le bonheur d'exister. Mais hélas! combien est-il de mortels qui soient véritablement satisfaits de leur façon d'exister? Si la vie nous offre des douceurs, de combien d'amertumes n'est-elle point mêlée? Un seul chagrin cuisant ne suffit-il pas souvent pour empoisonner tout d'un coup la vie la plus paisible et la plus fortunée! Est-il donc un grand nombre d'hommes qui, si la chose dépendoit d'eux, voulussent recommencer au même prix la carriere pénible, dans laquelle sans leur aveu, le destin les a jetés?

Vous dites que l'existence seule est un grand bienfait. Mais cette existence n'est-elle pas continuellement troublée par des chagrins, des craintes, des maladies souvent cruelles et très-peu méritées? Cette existence menacée de tant de côtes, ne peut-elle pas à chaque instant nous être arrachée? Quel est celui qui, après avoir vécu pendant quelque tems, ne s'est pas vu privé d'une

épouse chérie, d'un enfant bien aimé, d'un ami consolant, dont les pertes viennent sans cesse assaillir sa pensée ? Il est très-peu de mortels qui n'ayent été forcés de boire dans la coupe de l'infortune ; il en est très-peu qui n'ayent souvent desiré de finir. Enfin il n'a pas dépendu de nous d'exister ou de n'exister pas. L'oiseau auroit-il donc de si grandes obligations à l'oiseleur, pour l'avoir pris dans ses filets et l'avoir mis dans sa voliere, afin de s'en nourrir après s'en être amusé ?

§. 94. Nonobstant les infirmités, les chagrins, les miseres que l'homme est forcé de subir en ce monde ; malgré les dangers que son imagination alarmée lui crée dans un autre, il a néanmoins la folie de se croire le favori de son Dieu, l'objet de tous ses soins, le but unique de tous ses travaux. Il s'imagine que l'univers entier est fait pour lui ; il se nomme arrogamment le *roi de la nature*, et se met fort au-dessus des autres animaux. Pauvre mortel ! sur quoi peux-tu fonder tes prétentions hautaines ? C'est dis-tu sur ton ame, sur la raison dont tu jouis, sur tes facultés sublimes qui te mettent en état d'éxercer un empire absolu sur les êtres qui t'environnent. Mais foible souverain du monde ! es-tu sûr un instant de la durée de ton regne ? Les moindres atômes de la matiere que tu méprises, ne suffisent-ils pas pour t'arracher à ton trône, et pour te priver de la vie ? Enfin, le roi des animaux ne finit-il pas toujours par devenir la pâture des vers.

Tu nous parles de ton ame! mais sais-tu ce que c'est qu'une ame? Ne vois-tu pas que cette ame n'est que l'assemblage de tes organes d'où résulte la vie? Refuserois-tu donc une ame aux autres animaux qui vivent, qui pensent, qui jugent, qui comparent, qui cherchent le plaisir, qui fuyent la douleur ainsi que toi, et qui souvent ont des organes qui les servent mieux que les tiens? Tu nous vantes tes facultés intellectuelles; mais ces facultés qui te rendent si fier, te rendent-elles plus heureux que les autres créatures? Fais-tu souvent usage de cette raison, dont tu te glorifies, et que la religion t'ordonne de ne point écouter? Ces bêtes que tu dédaignes, parce qu'elles sont ou plus foibles ou moins rusées que toi, sont-elles sujettes aux chagrins, aux peines d'esprit, à mille passions frivoles, à mille besoins imaginaires dont ton cœur est continuellement la proie? Sont-elles, comme toi, tourmentées par le passé, alarmées sur l'avenir? Bornées uniquement au présent, ce que tu appelles leur *instinct*, et ce que moi j'appelle leur intelligence, ne leur suffit-il pas pour se conserver, se défendre et chercher tous leurs besoins? Cet instinct, dont tu parles avec mépris, ne les sert-il pas souvent bien mieux que tes facultés merveilleuses? Leur ignorance paisible ne leur est-elle pas plus avantageuse, que ces méditations extravagantes et ces recherches futiles qui te rendent malheureux, et pour lesquelles tu pousses le délire jusqu'à massacrer les êtres de ton espece si noble?

Enfin, ces bêtes ont-elles, comme tant de mortels, une imagination troublée qui leur fait craindre, non seulement la mort, mais encore des tourmens éternels dont ils la croient suivie ?

Auguste ayant appris qu'Hérode, roi de Judée, avoit fait mourir ses fils, s'écria, il *vaut bien mieux être le pourceau d'Hérode que son fils.* On peut en dire autant de l'homme ; cet enfant chéri de la providence court des risques bien plus grands, que tous les autres animaux ; après avoir bien souffert dans ce monde, ne se croit-il pas en danger de souffrir éternellement dans un autre ?

§. 95. Quelle est la ligne précise de démarcation entre l'homme et les animaux, qu'ils appellent des brutes? En quoi differe-t-il essentiellement des bêtes ? C'est, nous dit-on, par son intelligence, par les facultés de son esprit, par sa raison que l'homme se montre supérieur à tous les autres animaux qui, dans tout ce qu'ils font, n'agissent que par des impulsions physiques, auxquelles la raison n'a point de part. Mais enfin les bêtes, ayant des besoins plus bornés que les hommes, se passent très-bien de ses facultés intellectuelles, qui seroient parfaitement inutiles dans leur façon d'exister. Leur instinct suffit, tandis que toutes les facultés de l'homme suffisent à peine pour lui rendre son existence supportable, et pour contenter les besoins que son imagination, ses préjugés, ses institutions multiplient pour son tourment.

La brute n'est point frappée des mêmes objets que l'homme ; elle n'a ni les mêmes besoins, ni les mêmes desirs, ni les mêmes fantaisies ; elle parvient très-promptement à la maturité, tandis que rien n'est plus rare, que de voir l'esprit humain jouir pleinement de ses facultés, les exercer librement, en faire un usage convenable pour son propre bonheur.

§. 96. On nous assure que l'ame humaine est une substance simple ; mais si l'ame est une substance si simple, elle devroit être précisément la même dans tous les individus de l'espece humaine, qui tous devroient avoir les mêmes facultés intellectuelles : cependant cela n'arrive pas ; les hommes different autant par les qualités de l'esprit que par les traits du visage. Il est dans l'espéce humaine, des êtres aussi différens les uns des autres, que l'homme l'est ou d'un cheval ou d'un chien. Quelle conformité ou ressemblance trouvons-nous entre quelques hommes ? Quelle distance infinie n'y a-t-il pas entre le génie d'un Locke, d'un Newton, et celui d'un paysan, d'un Hottentot, d'un Lapon ?

L'homme ne differe des autres animaux que par la différence de son organisation, qui le met à portée de produire des effets dont ils ne sont pas capables. La variété que l'on remarque entre les organes des individus de l'espece humaine, suffit pour nous expliquer les différences qui se trouvent entr'eux pour les facultés que l'on nomme

intellectuelles. Plus ou moins de finesse dans ces organes, de chaleur dans le sang, des promptitudes dans les fluides, de souplesse ou de roideur dans les fibres et les nerfs, doivent nécessairement produire les diversités infinies qui se remarquent entre les esprits des hommes. C'est par l'exercice, l'habitude, l'éducation que l'esprit humain se développe et parvient à s'élever au-dessus des êtres qui l'environnent ; l'homme sans culture et sans expérience est un être aussi dépourvu de raison et d'industrie que la brute. Un stupide est un homme dont les organes se remuent avec peine, dont le cerveau est difficile à ébranler, dont le sang circule avec peu de rapidité : un homme d'esprit est celui dont les organes sont souples ; qui sent très-promptement, dont le cerveau se meut avec célérité : un savant est un homme dont les organes et le cerveau se sont long-tems exercés sur des objets qui l'occupent.

L'homme sans culture, sans expérience, sans raison n'est-il pas plus méprisable & plus digne de haine, que les insectes les plus vils ou que les bêtes les plus féroces ? Est-il dans la nature un être plus détestable qu'un Tibére, un Néron, un Caligula ? Ces destructeurs du genre humain connus sous le nom de conquérans, ont-ils donc des ames plus estimables que celles des ours, des lions & des panthères ? Est-il au monde des animaux plus détestables que les tyrans ?

§. 97. Les extravagances humaines sont

bientôt disparoîte aux yeux de la raison, la supériorité que si gratuitement, l'homme s'arroge sur les aurres animaux. Combien d'animaux font voir plus de douceur, de réflexion & de raison, que l'animal qui se dit raisonnable parexcellence! Est-il, parmi les hommes, si souvent esclaves & opprimés, des sociétés aussi bien constituées, que celles des fourmis, des abeilles ou des castors? Vit-on jamais les bêtes féroces de la même espece se donner rendez-vous dans les plaines pour se déchirer & se détruire sans profit? Voit-on s'élever entr'elles des guerres de religion? La cruauté des bêtes contre les autres especes a pour motif la faim, le besoin de se nourrir; la cruauté de l'homme contre l'homme n'a pour motif que la vanité de ses maîtres, & la folie de ses préjugés impertinens.

Les spéculateurs qui s'imaginent, ou qui veulent nous faire croire que tout dans l'univers a été fait pour l'homme, sont très-embarassés, quand on leur demande en quoi tant d'animaux malfaisans, qui sans cesse infestent notre séjour, peuvent contribuer au bien-être de l'homme? Quel avantage connu résulte-t-il pour l'ami des dieux, d'être mordu par une vipère, piqué par un cousin, dévoré par la vermine, mis en pieces par un tigre, &c? Tous ces animaux ne raisonneroient-ils pas aussi juste que nos théologiens, s'ils prétendoient que l'homme a été faie pour eux?

§. 98. *Conte oriental.*

A quelque distance de Bagdad, un Dervis,

renommé par sa sainteté, passoit des jours tranquilles dans une solitude agréable. Les habitans d'alentour, pour avoir part à ses prieres, s'empressoient chaque jour à lui porter des provisions & des presens. Le saint homme ne cessoit de rendre graces à Dieu des bienfaits dont sa providence le combloit. « O allah! disoit-il, que ta tendresse est » inéffable pour tes serviteurs. Qu'ai-je fait » pour mériter les biens dont ta libéralité » m'accable? O monarque des cieux: ô pere de » la nature! quelles louanges pourroient dig- » nement célébrer ta munificence & tes soins » paternels! O allah! que tes bontés sont » grandes pour les enfans des hommes! » Pénétré de reconnoissance, notre hermite fit le vœu d'entreprendre pour la septieme fois le pélérinage de la Mecque. La guerre qui subsistoit alors entre les Persans & les Turcs, ne put lui faire différer l'exécution de sa pieuse entreprise. Plein de confiance en Dieu, il se met en voyage, sous la sauve-garde inviolable d'un habit respecté; il traverse sans obstacle les détachemens ennemis: loin d'être molesté, il reçoit à chaque pas des marques de la vénération du soldat des deux partis. A la fin accablé de lassitude, il se voit obligé de chercher un asyle contre les rayons d'un soleil brûlant; il se trouve sous l'ombrage frais d'un groupe de palmiers, dont un ruisseau limpide arrosoit les racines. Dans ce lieu solitaire, dont la paix n'étoit troublée que par le murmure des eaux & le ramage des oiseaux, l'homme de Dieu rencon-

tra non-seulement une retraite enchantée, mais encore un repas délicieux : il n'a qu'à tendre la main pour cueillir des dattes & d'autres fruits agréables : le ruisseau lui fournit le moyen de se désaltérer : bientôt un gazon verd l'invite à prendre un doux repos ; à son réveil il fait l'ablution sacrée, & dans un transport d'allégresse il s'écrie : *O allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfans des hommes !* Bien repu, rafraîchi, plein de force & de gaieté, notre saint poursuit sa route ; elle le conduit quelque tems au travers d'une contrée riante qui n'offre à ses yeux que des côteaux fleuris, des prairies émaillées, des arbres chargés de fruits. Attendri par ce spectacle, il ne cesse d'adorer la main riche & libérale de la providence, qui se montre par-tout occupée du bonheur de la race humaine. Parvenu un peu plus loin, il trouve quelques montagnes assez rudes à franchir ; mais une fois arrivé à leur sommet, un spectacle hideux se présente tout-à-coup à ses regards ; son ame en est consternée. Il découvre une vaste plaine, entiérement désolée par le fer & la flamme ; il la mesure des yeux & la voit couverte de plus de cent mille cadavres, restes déplorables d'une bataille sanglante qui depuis peu de jours s'étoit livrée dans ces lieux. Les aigles, les vautours, les corbeaux & les loups dévoroient à l'envi les corps morts, dont la terre étoit jonchée. Cette vue plonge notre pélerin dans une sombre rêverie : le ciel par une faveur spéciale, lui avoit donné de comprendre le langage

des bêtes ; il entendit un loup, gorgé de chair humaine, qui, dans l'excès de sa joie, s'écrioit : *O allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfans des loups ! ta sagesse prévoyante a soin d'envoyer des vertiges à ces hommes détestables, si dangéreux pour nous. Par un effet de ta providence, qui veille sur tes créatures, ces destructeurs de notre espece s'égorgent les uns les autres, & nous fournissent des repas somptueux. O allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfans des loups !*

§. 99. Une imagination enivrée ne voit dans l'univers que les bienfaits du ciel ; un esprit plus calme y trouve & des biens & des maux. J'existe direz-vous ! mais cette existence est-elle toujours un bien? « Voyez, nous » direz-vous, ce soleil qui nous éclaire, cette » terre qui pour nous se couvre de moissons » & de verdure, ces fleurs qui s'épanouissent pour amuser nos regards & repaître » notre odorat; ces arbres qui se courbent sous » des fruits délicieux, ces ondes pures qui ne » coulent que pour nous désaltérer, ces mers » qui embrassent l'univers pour faciliter notre commerce, ces animaux qu'une nature » prévoyante reproduit pour notre usage. » Oui je vois toutes ces choses, & j'en jouis quand je le peux. Mais dans bien des climats, ce soleil si beau est presque toujours voilé pour moi ; dans d'autres sa chaleur excessive me tourmente, fait naître des orages, produit des maladies affreuses, desséche les campagnes ; les prés sont sans verdure, les arbres sans fruits, les moissons sont brûlées, les

sources sont taries ; je ne puis plus subsister qu'avec peine, & je gémis alors des cruautés d'une nature que vous trouvez toujours si bienfaisante. Si ces mers m'amenent des épices, des richesses, des denrées inutiles, ne détruissent-elles pas en foule les mortels assez dupes pour les aller chercher.

La vanité de l'homme lui persuade qu'il est le centre unique de l'univers ; il se fait un monde et un Dieu pour lui seul ; il se croit assez de conséquence pour pouvoir à son gre déranger la nature ; mais il raisonne en athée, dès qu'il s'agit des autres animaux. Ne s'imagine-t-il pas que les individus des espéces différentes de la sienne, sont des automates peu dignes des biens de la providence universelle, et que les bêtes ne peuvent être les objets de sa justice ou de sa bonté ? Les mortels regardent les événemens heureux ou malheureux, la santé ou la maladie, la vie ou la mort, l'abondance ou la disette comme des récompenses ou des châtimens de l'usage ou de l'abus de la liberté, qu'ils se sont gratuitement supposée. Raisonnent-ils de même quand il s'agit des bêtes ? Non ; quoiqu'ils les voient sous un Dieu juste jouir et souffrir, être saines et malades, vivre et mourir comme eux, il ne leur vient pas dans l'esprit de demander par quels crimes ces bêtes ont pu s'attirer la disgrace de l'arbitre de la nature. Des philosophes aveuglés par leurs préjugés théologiques, pour se tirer d'embarras, n'ont-ils pas poussé la folie jusqu'à prétendre que les bêtes ne sentoient pas !

Les hommes ne renonceront-ils donc jamais à leurs folles prétentions ? Ne reconnoîtront-ils pas que la nature n'est point faite pour eux ? Ne verront-ils pas que cette nature a mis de l'égalité entre tous les êtres qu'elle produit ? Ne s'appercevront-ils pas que tous les êtres organisés sont également faits pour naître et pour mourir, pour jouir et pour souffrir ? Enfin, au lieu de s'enorgueillir mal-à-propos de leurs facultés mentales, ne sont-ils pas forcés de convenir que souvent elles les rendent plus malheureux que les bêtes, dans lesquelles nous ne trouvons ni les opinions, ni les préjugés, ni les vanités, ni les folies qui décident à tout moment du bien-être de l'homme?

§. 100. La supériorité que les hommes s'arrogent sur les autres animaux est principalement fondée sur l'opinion où ils sont, de posséder exclusivement une ame immortelle. Mais, dès qu'on leur demande ce que c'est que cette ame, vous les voyez balbutier. C'est une substance inconnue, c'est une force secrete distinguée de leur corps ; c'est un esprit dont ils n'ont nulle idée. Demandez leur comment cet esprit, qu'ils supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leurs corps étendus et matériels ? Ils vous diront qu'ils n'en savent rien ; que c'est pour eux un mystère ; que cette combinaison est l'effet de la toute-puissance de Dieu. Voilà les idées nettes que les hommes se forment de la substance

cachée, ou plutôt imaginaire dont ils ont fait le mobile de toutes leurs actions!

Si l'ame est une substance essentiellement différente du corps, et qui ne peut avoir aucuns rapports avec lui, leur union seroit, non un mystère, mais une chose impossible. D'ailleurs cette ame, étant d'une essence différente du corps, devroit nécéssairement agir d'une façon différente de lui : cependant nous voyons que les mouvemens qu'éprouve le corps, se font sentir à cette ame prétendue, et que ces deux substances, diverses par leur essence, agissent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie est un mystère ; et moi je vous dirai que je ne vois pas mon ame, que je ne connois et ne sens que mon corps, que c'est ce corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre et qui jouit, et que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son méchanisme propre ou de son organisation.

§. 101. Quoique les hommes soient dans l'impossibilité de se faire la moindre idée de leur ame, ou de cet esprit prétendu qui les anime, ils se persuadent pourtant que cette ame inconnue est exempte de la mort : tout leur prouve qu'ils ne sentent, ne pensent n'acquierent des idées, ne jouissent et ne souffrent que par le moyen des sens ou des organes matériels du corps. En supposant même l'existence de cette ame, on ne peut pas refuser de reconnoître qu'elle dépend totalement du corps, et subit, conjointement avec lui, toutes les vicissitudes qu'il éprouve

lui-même, et pourtant on s'imagine qu'elle n'a par sa nature rien d'analogue à lui : on veut qu'elle puisse agir et sentir sans le secours de ce corps ; en un mot, on prétend que, privée de ce corps et dégagée de ses sens, cette ame pourra vivre, jouir, souffrir, éprouver le bien-être, ou sentir des tourmens rigoureux. C'est sur un pareil tissu d'absurdités conjecturales, que l'on bâtit l'opinion merveilleuse de l'*immortalité de l'ame.*

Si je demande quels motifs on a de supposer que l'ame est immortelle ? on me répond aussi-tôt : c'est que l'homme par sa nature, desire d'être immortel, ou de vivre toujours. Mais, répliquerai-je, de ce que vous desirez fortement une chose, est-ce assez pour en conclure que ce desir sera rempli ? Par quelle étrange logique ose-t-on décider qu'une chose ne peut manquer d'arriver, parce qu'on souhaite ardemment qu'elle arrive ? Les desirs enfantés par l'imagination des hommes, sont-ils donc la mesure de la réalité ? Les impies, dites-vous, privés des espérances flatteuses d'une autre vie, desirent d'être anéantis. Eh bien ! ne sont-ils pas autant autorisés à conclure, d'après ce desir, qu'ils seront anéantis, que vous vous prétendez autorisés à conclure que vous existerez toujours, parce que vous le desirez ?

§. 102. L'homme meurt tout entier. Rien n'est plus évident pour celui qui n'est point en délire. Le corps humain après la mort n'est

n'est plus qu'une masse incapable de produire les mouvemens, dont l'assemblage constituoit la vie; on n'y voit plus alors ni circulation, ni respiration, ni digestion, ni parole, ni pensée. On prétend que pour lors l'ame est séparée du corps. Mais dire que cette ame qu'on ne connoît point est le principe de la vie, ce n'est rien dire, sinon qu'une force inconnue est le principe caché de mouvemens imperceptibles. Rien de plus naturel et de plus simple, que de croire que l'homme mort ne vit plus; rien de plus extravagant que de croire que l'homme mort est encore en vie.

Nous rions de la simplicité de quelques peuples, dont l'usage est d'enterrer des provisions avec les morts, dans l'idée que ces alimens leur seront utiles et nécessaires dans l'autre vie. Est-il donc plus ridicule ou plus absurde, de croire que les hommes mangeront après la mort, que de s'imaginer qu'ils penseront, qu'ils auront des idées agréables ou fâcheuses, qu'ils jouiront, qu'ils souffriront, qu'ils éprouveront du repentir ou de la joie, lorsque les organes propres à leur porter des sensations ou des idées seront une fois dissouts et réduits en poussière? Dire que les ames des hommes seront heureuses ou malheureuses après la mort du corps, c'est prétendre que les hommes pourront voir sans yeux, entendront sans oreilles, goûteront sans palais, flaireront sans nez, et toucheront sans mains et sans peau. Des

nations qui se croient très-raisonnables, adoptent néanmoins de pareilles idées!

§. 103. Le dogme de l'immortalité de l'ame suppose que l'ame est une substance simple, en un mot, un esprit: mais je demanderai toujours ce que c'est qu'un esprit. » C'est, » dites-vous, une substance privée d'éten- » due, incorruptible, qui n'a rien de com- » mun avec la matiere. » Mais si cela est, comment votre ame naît-elle, s'accroît-elle se fortifie-t-elle, s'affoiblit-elle, se dérange-t-elle, vieillit-elle dans la même progression que votre corps?

Vous nous répondez à toutes ces questions que ce sont des mysteres: mais si ce sont des mysteres, vous n'y comprenez rien? Si vous n'y comprenez rien, comment pouvez-vous décider affirmativemeut une chose dont vous êtes incapable de vous former aucune idée? Pour croire ou pour affirmer quelque chose, il faut au moins savoir en quoi consiste ce que l'on croit et ce que l'on affirme. croire à l'existence de votre ame immatérielle, c'est dire que vous êtes persuadé de l'existence d'une chose, dont il vous est impossible de vous former aucune notion véritable: c'est croire à des mots sans pouvoir y attacher aucun sens: affirmer que la chose eft comme vous dites, c'est le comble de la folie ou de la vanité.

§. 104. Les théologiens ne sont-ils pas d'étranges raisonneurs? Dès qu'ils ne peuvent deviner les causes naturelles des choses, il inventent des causes qu'ils nomment *surnaturel-*

les; ils imaginent des esprits, des causes occultes, des agens inexplicables, ou plutôt des mots bien plus obscurs, que les choses qu'ils s'efforcent d'expliquer. Demeurons dans la nature, quand nous voudrons nous rendre compte des phénomenes de la nature; ignorons les causes trop déliées pour être saisies par nos organes, et soyons persuadés qu'en sortant de la nature, nous ne trouverons jamais la solution des problêmes que la nature nous présente.

Dans l'hypothese même de la théologie, c'est-à-dire, en supposant un moteur tout-puissant de la matiere, de quel droit les théologiens refuseroient-ils à leur Dieu le pouvoir de donner à cette matiere la faculté de penser? Lui seroit-il donc difficile de créer des combinaisons de matiere dont la pensée résultât, que des esprits qui pensent? Au moins, en supposant une matiere qui pense, nous aurions quelques notions du sujet de la pensée, ou de ce qui pense en nous, tandis qu'en attribuant la pensée à un être immatériel, il nous est impossible de nous en faire la moindre idée.

§. 105. On nous objecte que le matérialisme fait de l'homme une pure machine; ce que l'on juge très-déshonorant pour toute l'espece humaine. Mais cette espece humaine sera-t-elle bien plus honorée, quand on dira que l'homme agit par les impulsions secretes d'un esprit, ou d'un certain *je ne sais quoi*, qui sert à l'animer, sans qu'on sache comment?

Il est aisé de s'appercevoir que la supériorité que l'on donne à *l'esprit* sur la matie-

re, ou à l'ame sur le corps, n'est fondée que sur l'ignorance où l'on est de la nature de cette ame, tandis que l'on est plus familiarisé avec la matiere ou le corps que l'on s'imagine de connoître, & dont on croit demêler les ressorts ; mais les mouvemens les plus simples de nos corps sont, pour tout homme qui les médite, des énigmes aussi difficiles à deviner que la pensée.

§. 106. L'estime que tant de gens ont pour la substance spirituelle, ne paroît avoir pour motif, que l'impossibité où ils se trouvent de la définir d'une façon intelligible. Le mépris que nos métaphysiciens montrent pour la matiere, ne vient que de ce que *la familiarité engendre le mépris*. Lorsqu'ils nous disent que l'*ame est plus excellente & plus noble que le corps*, ils ne nous disent rien, sinon que ce qu'ils ne connoissent aucunement, doit être bien plus beau, que ce dont ils ont quelques foibles idées.

§. 107. On nous vante sans cesse l'utilité du dogme de l'autre vie : on prétend que quand même ce ne seroit qu'une fiction, elle est avantageuse, parce qu'elle en impose aux hommes & les conduit à la vertu. Mais est-il bien vrai que ce dogme rend les hommes plus sages & plus vertueux ? Les nations où cette fiction est établie, sont-elles donc remarquables par leurs mœurs & leur conduite ? Le monde visible ne l'emporte-t-il pas toujours sur le monde invisible ? Si ceux qui sont chargés d'instruire & de gouverner les hommes, avoient eux-mêmes des lumieres & des vertus, ils les gouverneroient



bien mieux par des réalités, que par de vaines chimeres; mais fourbes, ambitieux & corrompus, les législateurs ont par-tout trouvé plus court d'endormir les nations par des fables, que de leur enseigner des vérités, que de développer leur raison, que de les exciter à la vertu par des motifs sensibles & réels, que de les gouverner d'une façon raisonnable.

Les théologiens ont eu sans doute des raisons pour faire l'ame immatérielle, ils avoient besoin d'ames & de chimeres pour peupler les régions imaginaires qu'ils ont découvertes dans l'autre vie. Des ames matérielles auroient été sujettes, comme tous les corps, à la dissolution : or, si les hommes croyoient que tout doit périr avec eux, les géographes de l'autre monde perdroient évidemment le droit de guider leurs ames vers ce séjour inconnu : ils ne tireroient aucuns profits des espérances dont ils les repaissent & des terreurs dont ils ont soin de les accabler. Si l'avenir n'est d'aucune utilité réelle pour le genre humain, il est au moins de la plus grande utilité pour ceux qui se sont chargés de l'y conduire.

§. 108 « Mais, dira-t-on, le dogme de » l'immortalité de l'ame n'est-il pas consolant » pour des êtres qui se trouvent souvent très- » malheureux ici bas ? quand ce seroit une » illusion, n'est-elle pas douce & agréable ? » N'est-ce pas un bien pour l'homme de » croire qu'il pourra se survivre à lui-même, » & jouir quelque jour d'un bonheur qui » lui est refusé sur la terre ? » Ainsi,

pauvres mortels! vous faites de vos souhaits la mesure de la vérité, parce que vous desirez de vivre toujours & d'être plus heureux, vous en concluez aussitôt que vous vivrez toujours, & que vous serez plus fortunés dans un monde inconnu, que dans le monde connu qui souvent ne vous procure que des peines! Consentez donc à quitter sans regrets ce monde qui cause bien plus de tourmens que de plaisir au plus grand nombre d'entre vous. Résignez-vous à l'ordre du destin qui veut qu'ainsi que tous les êtres, vous ne duriez pas toujours. Mais que deviendrai-je? me demandes-tu, ô homme! ce que tu étois, il y a quelques millions d'années. Tu étois alors, je ne sais quoi; résous-toi donc à redevenir en un instant ce je ne sais quoi, que tu étois alors: rentre paisiblement dans la masse universelle dont tu sortis à ton insu sous ta forme actuelle, & passe sans murmurer comme tous les êtres qui t'environnent.

On nous répete sans cesse que les notions religieuses offrent des consolations infinies pour les infortunés. On prétend que l'idée de l'immortalité de l'ame & d'une vie plus heureuse est très-propre à élever le cœur de l'homme & à le soutenir au milieu des adversités dont il se voit assailli sur la terre. Le matérialisme au contraire, est dit-on, un systême affligeant fait pour dégrader l'homme, qui le met au rang des brutes, qui brise son courage, qui ne lui montre pour toute perspective qu'un anéantissement affreux, capable de le conduire au désespoir & de l'in-

viter à se donner la mort, dès qu'il souffre en ce monde. Le grand art des théologiens est de souffler & le chaud & le froid, d'affliger & de consoler, de faire peur & de rassurer.

D'après les fictions de la théologie, les régions de l'autre vie sont heureuses & malheuses. Rien de plus difficile que de se rendre digne du séjour de la félicité, rien de plus facile que d'obtenir une place dans le séjour des tourmens que la Divinité prépare aux victimes infortunées de la fureur éternelle. Ceux qui trouvent l'idée d'une autre vie si flateuse & si douce, ont-ils donc oublié que cette autre vie, selon eux, doit être accompagnée de tourmens pour le plus grand nombre des mortels? L'idée de l'anéantissement total n'est-elle pas infiniment préférable à l'idée d'une existence éternelle accompagnée de douleurs & de *grincemens de dents?* La crainte de n'être pas toujours, est-elle plus affligeante que celle de n'avoir pas toujours été? La crainte de cesser d'être n'est un mal réel, que pour l'imagination qui seule enfanta le dogme d'une autre vie.

Vous dites, ô docteurs chrétiens! que l'idée d'une vie plus heureuse est riante: on en convient; il n'est personne qui ne desire une existence plus agréable & plus solide que celle dont on jouit ici-bas. Mais si le paradis est séduisant, vous conviendrez aussi que l'enfer est affreux. Le ciel est très-difficile, & l'enfer très-facile à mériter. Ne dites-vous pas qu'une voie *étroite* & pénible conduit aux

régions fortunées, & qu'une voie *large* mene aux régions du malheur? Ne répétez-vous pas à tout instant que *le nombre des élus est très-petit, & celui des réprouvés très-grand?* Ne faut-il pas, pour se sauver, des graces que votre Dieu n'accorde qu'à peu de gens? Eh bien! je vous dirai que ces idées ne sont aucunement consolantes; je vous dirai que j'aime mieux être anéanti une bonne fois que de brûler toujours; je vous dirai que le sort des bêtes me paroît plus desirable que le sort des damnés; je vous dirai que l'opinion qui me débarasse de craintes accablantes dans ce monde, me paroît plus riante que l'incertitude où me laisse l'opinion d'un Dieu qui, maître de ses graces, ne les donne qu'à ses favoris, & qui permet que tous les autres se rendent dignes des supplices éternels. Il n'y a que l'enthousiasme ou la folie qui puissent faire préférer un système évident qui rassure, à des conjonctures improbables, accompagnées d'incertitudes & de craintes désolantes.

§. 109. Tous les principes religieux sont une affaire de pure imagination, à laquelle l'expérience & le raisonnement n'eurent jamais aucune part. On trouve beaucoup de difficultés à les combattre, parce que l'imagination, une fois préocupée de chimeres qui l'étonnent ou la remuent, est incapable de raisonner. Celui qui combat la religion & ses fantômes par les armes de la raison, ressemble à un homme qui se servoit d'une épée pour tuer des moucherons; aussi-tôt que le

coup est frappé, les moucherons & les chimeres reviennent voltiger & reprennent dans les esprits la place dont on croyoit les avoir bannis à jamais.

Dès qu'on se refuse aux preuves que la théologie prétend donner de l'existence d'un Dieu, on oppose aux argumens qui la détruisent un *sens intime*, une persuasion profonde, un penchant invincible, inhérent à tout homme, qui lui retrace malgré lui, l'idée d'un être tout-puissant qu'il ne peut totalement expulser de son esprit, & qu'il est forcé de reconnoître, en dépit des raisons les plus fortes qu'on peut lui alléguer. Mais si l'on veut analyser ce *sens intime* auquel on donne tant de poids, on trouvera qu'il n'est que l'effet d'une habitude enracinée, qui, faisant fermer les yeux sur les preuves les plus démonstratives, ramene le plus grand nombre des hommes, & souvent même les personnes les plus éclairées, aux préjugés de l'enfance. Qu'est-ce que peut ce sens intime, ou cette persuasion fondée, contre l'évidence qui nous démontre que ce qui implique contradiction, ne peut point exister ?

On nous dit très-gravement qu'il n'est pas démontré que Dieu n'existe pas. Cependant rien n'est plus démontré, d'après tout ce que les hommes en ont dit jusqu'à présent, que ce Dieu est une chimere, dont l'existence est totalement impossible, vu que rien n'est plus évident & plus démontré, qu'un être ne peut rassembler des qualités aussi disparates, aussi contradictoires, aussi inconciliables que celles

que toutes les religions de la terre assignent à la divinité. Le Dieu du théologien, ainsi que le Dieu du théiste, n'est-il pas évidemment une cause incompatible avec les effets qu'on lui attribue ? De quelle façon qu'on s'y prenne, il faut ou inventer un autre Dieu, ou convenir que celui dont depuis tant de siecles on entretient les mortels, est à-la-fois très-bon & très-méchant, très-puissant & très-foible, immuable & changeant, parfaitement intelligent & parfaitement dépourvu & de raison, & de plan, & de moyens ; ami de l'ordre & permettant le désordre ; très-juste & très-injuste, très-habile & très-mal-adroit. Enfin, n'est-on pas forcé d'avouer qu'il est imposible de concilier les attributs discordans qu'on entasse sur un être, dont on ne peut dire un seul mot sans tomber aussitôt dans les contradictions les plus palpables ? Que-l'on essaie d'attribuer une seule qualité à la Divinité, & sur-le-champ ce qu'on en dira, se trouvera contredit par les effets que l'on assigne à cette cause.

§. 110 La théologie pourroit à juste titre se définir la *science des contradictions*. Toute religion n'est qu'un système imaginé pour concilier des notions inconciliables. A l'aide de l'habitude & de la terreur, on parvient à persister dans les plus grandes absurdités, lors même qu'elles sont le plus clairement exposées. Toutes les religions sont aisées à combattre, mais très-difficiles à déraciner. La raison ne peut rien contre l'habi-

tude, qui devient, comme on dit, *une seconde nature*. Il est beaucoup de personnes sensées d'ailleurs, qui, même après avoir examiné les fondemens ruineux de leur croyance, y reviennent encore au mépris des raisons les plus frappantes.

Dès qu'on se plaint de ne rien comprendre à la religion, d'y trouver à chaque pas des absurdités qui répugnent, d'y voir des impossibilités, on nous dit que nous ne sommes pas faits pour rien concevoir aux vérités que la religion nous propose ; que la raison s'égare & n'est qu'un guide infidèle, capable de nous conduire à la perdition : l'on nous assure de plus que *ce qui est folie aux yeux des hommes, est sagesse aux yeux d'un Dieu*, à qui rien n'est impossible. Enfin, pour trancher d'un seul mot les difficultés les plus insurmontables que la théologie nous présente de toutes parts, on en est quitte pour dire que ce sont *des mysteres !*

§. 111. Qu'est-ce qu'un mystère? Si j'examine la chose de près, je découvre bientôt qu'un mystère n'est jamais qu'une contradiction, une absurdité palpable, une impossibilité notoire, sur laquelle les théologiens veulent obliger les hommes à fermer humblement les yeux. En un mot, un mystère est tout ce que nos guides spirituels ne peuvent point nous expliquer.

Il est avantageux pour les ministres de la religion, que les peuples ne comprennent rien à ce qu'ils enseignent. On est dans l'impossibilité d'examiner ce que l'on ne com-

prend point ; toutes les fois qu'on ne voit goute, on est forcé de se laisser mener. Si la religion étoit claire, les prêtres n'auroient pas tant d'affaires ici-bas.

Point de religion sans mystère ; le mystère est son essence ; une religion dépourvue de mystères, seroit une contradiction dans les termes. Le Dieu qui sert de fondement à la *religion naturelle*, au *théisme* ou au *déisme*, est lui-même le plus grand des mystères pour tout esprit qui veut s'en occuper.

§. 112. Toutes les religions révélées qui existent dans le monde, sont remplies de dogmes mystérieux, de principes inintelligibles, de merveilles incroyables, de récits étonnans qui ne semblent imaginés que pour confondre la raison. Toute religion annonce un Dieu caché, dont l'essence est un mystère ; en conséquence, la conduite qu'on lui prête, est aussi difficile à concevoir que l'essence de ce Dieu lui-même. La Divinité n'a jamais parlé que d'une façon énigmatique et mystérieuse, dans les religions si variées qu'elle a fondées en différentes régions de notre globe : elle ne s'est par-tout révélée que pour annoncer des mystères ; c'est-à-dire, pour avertir les mortels qu'elle prétendoit qu'ils crussent des contradictions, des impossibilités, des choses auxquelles ils étoient incapables d'attacher aucunes idées certaines.

Plus une religion a de mystères plus elle présente à l'esprit de choses incroyables, & plus elle est en droit de plaire à l'imagination des hommes, qui y trouve dès lors une

pâture continuelle. Plus une religion est ténébreuse, & plus elle paroît divine, c'est-à-dire conforme à la nature d'un être caché dont on n'a point d'idées.

C'est le propre de l'ignorance de préférer l'inconnu, le caché, le fabuleux, le merveilleux, l'incroyable, le terrible même, à ce qui est clair, simple & vrai. Le vrai ne donne point à l'imagination des secousses aussi vives que la fiction, que d'ailleurs chacun est le maître d'arranger à sa maniere. Le vulgaire ne demande pas mieux que d'écouter des fables; les prêtres & les législateurs, en inventant des religions & en forgeant des mystères, l'ont servi à son gré. Ils se sont attachés par-là des enthousiastes, des femmes, des ignorans. Des êtres de cette trempe se paient aisément de raisons, qu'ils sont incapables d'examiner : l'amour du simple & du vrai ne se trouve que dans le petit nombre de ceux dont l'imagination est réglée par l'étude & la réflexion.

Les habitans d'un village ne sont jamais plus contens de leur curé, que quand il leur mêle bien du latin dans son sermon. Les ignorans s'imaginent toujours que celui qui leur parle de choses qu'ils ne comprennent pas, est un homme très-habile. Voilà le vrai principe de la crédulité des peuples, & de l'autorité de ceux qui prétendent les guider.

§. 113. Parler aux hommes pour leur annoncer des mystères, c'est donner & retenir : c'est parler pour n'être point entendu. Celui qui ne parle que par énigmes, ou cherche à

s'amuser de l'embarras qu'il cause, ou trouve son intérêt à ne pas s'expliquer trop clairement. Tout secret annonce défiance, impuissance & crainte. Les princes & leurs ministres font mystere de leurs projets, de peur que leurs ennemis, venant à les pénétrer, ne les fassent échouer. Un Dieu bon peut-il donc s'amuser de l'embarras de ses créatures? Un Dieu, qui jouit d'une puissance à laquelle rien au monde n'est capable de résister, peut-il appréhender que ses vues soient traversées? Quel intérêt auroit-il donc à nous faire débiter des énigmes & des mystères?

On nous dit que l'homme, par la foiblesse de sa nature, n'est capable de rien comprendre à l'économie divine, qui ne peut être pour lui qu'un tissu de mystères: Dieu ne peut lui dévoiler des secrets, nécessairement au-dessus de sa portée. Dans ce cas, je répondrai toujours que l'homme n'est pas fait pour s'occuper de l'économie divine; que cette économie ne peut aucunement intéresser; qu'il n'a nul besoin de mystères qu'il ne sauroit entendre; & partant qu'une religion mystérieuse n'est pas plus faite pour lui, qu'un discours éloquent n'est fait pour un troupeau de brebis.

§. 114. La Divinité s'est révélée d'une façon si peu uniforme dans les diverses contrées de notre globe, qu'en matiere de religion, les hommes se regardent, les uns les autres, avec les yeux de la haine ou du mépris. Les partisans des différentes sectes se trouvent réciproquement très-ridicules &

très-fous ; les mystères les plus respectés dans une religion, sont des objets de risée pour une autre. Dieu ayant tant fait que de se révéler aux hommes, auroit au moins dû leur parler une même langue à tous, & dispenser leur foible esprit de l'embarras de chercher quelle peut être la religion vraiment émanée de lui, ou quel est le culte le plus agréable à ses yeux.

Un Dieu universel auroit dû révéler une religion universelle. Par quelle fatalité se trouve-t-il donc tant de religions différentes sur la terre ? Quelle est la véritable parmi le grand nombre de celles qui, chacune, prétendent l'être à l'exclusion de toutes les autres ? Il y a tout lieu de croire qu'aucune ne jouit de cet avantage ; la division & les disputes dans les opinions, sont les signes indubitables de l'incertitude & de l'obscurité des principes d'où l'on part.

§. 115. Si la religion étoit nécessaire à tous les hommes, elle devroit être intelligible pour tous les hommes. Si cette religion étoit la chose la plus importante pour eux, la bonté de Dieu sembleroit exiger qu'elle fût pour eux de toutes les choses la plus claire, la plus évidente, la plus démontrée. N'est-il donc pas étonnant de voir que cette chose, si essentielle au salut des mortels, est précisément celle qu'ils entendent le moins, et sur laquelle, depuis tant de siécles, leurs docteurs ont le plus disputé Jamais les prêtres d'une même secte ne sont parvenus jusqu'ici à s'accorder entr'eux,

sur la façon d'entendre les volonté d'un Dieu qui a bien voulu se révéler.

Le monde que nous habitons, peut être comparé à une place publique, dans les différentes parties de laquelle sont répandus plusieurs charlatans qui, chacun, s'efforcent d'attirer les passans, en décriant les remédes que débitent leurs confreres. Chaque boutique a ses chalands persuadés que leurs empyriques possédent seuls les bons remédes : malgré l'usage continuel qu'ils en font, ils ne s'apperçoivent pas qu'ils ne s'en trouvent pas mieux, ou qu'ils sont tout aussi malades que ceux qui courent après les charlatans d'une boutique différente. La dévotion est une maladie de l'imagination contractée dès l'enfance ; le dévot est un hypocondriaque qui ne fait qu'augmenter son mal, à force de remedes. Le sage n'en prend aucun, il fait un bon régime, et d'ailleurs il laisse agir la nature.

§. 116. Aux yeux d'un homme sensé, rien ne paroit plus ridicule que les jugemens que portent les uns des autres, les partisans également insensés des différentes religions, dont la terre est peuplée. Un chrétien trouve que l'*Alcoran*, c'est-à-dire, la révélation divine annoncée par Mahomet, n'est qu'un tissu de rêveries impertinentes et d'impostures injurieuses à la Divinité. Le Mahometan de son côté traite le chrétien d'*idolâtre* et de *chien*; il ne voit que des absurdités dans sa religion ; il s'imagine être en droit de conquérir son pays, et de le forcer le glaive en main,

en main, de recevoir la religion de son divin prophête ; il croit sur-tout que rien n'est plus impie et plus déraisonnable que d'adorer un homme, ou de croire la *Trinité*. Le chrétien protestant, qui sans scrupule adore un homme, et qui croit fermement le mystère inconconcevable de la *Trinité*, se moque du chrétien catholique, parce que celui-ci croit de plus au mystère de la *Transsubstantiation* ; il le traite de fou, d'impie et d'idolâtre, parce qu'il se met à genoux pour adorer du pain, dans lequel il croit voir le Dieu de l'univers. Les chrétiens de toutes les sectes s'accordent à regarder comme des sottises les incarnations du Dieu des Indes *Vistnou* ; ils soutiennent que la seule *incarnation* véritable est celle de *Jésus* fils du Dieu de l'univers et de la femme d'un charpentier. Le théiste, qui se dit sectateur d'une religion, qu'il suppose être celle de la nature, content d'admettre un Dieu dont il n'a nulle idée, se permet de plaisanter sur tous les autres mystères enseignés par toutes les religions du monde.

§. 117. Un théologien fameux n'a-t-il pas reconnu l'absurdité d'admettre un Dieu, et de s'arrêter en chemin ? » A nous autres, » dit-il, qui croyons par la foi un vrai » Dieu, une substance singuliere, rien ne » doit plus nous coûter. Ce premier mystère, » qui n'est pas petit en lui-même, une fois » admis, la raison ne doit plus souffrir de » violence sur tout le reste. Pour moi je n'ai » pas plus de peine à recevoir un million

vous donnez à votre Dieu ? Dans la famille nombreuse de ce pere si tendre, je n'apperçois que des malheureux. Sous l'empire de ce souverain si juste, je ne vois que le crime victorieux et la vertu dans la détresse. Parmi ces bienfaits que vous vantez et que votre enthousiasme veut seul envisager, je vois une foule de maux de toute espece, sur lesquels vous vous obstinez à fermer les yeux. Forcé de reconnoître que votre Dieu, si bon, en contradiction avec lui-même, distribue de la même main et le bien et le mal, vous vous trouvez obligé, pour le justifier, de me renvoyer, comme le prêtre, aux régions de l'autre vie. Inventez donc un autreDieu que la théologie, car le vôtre est aussi contradictoire que le sien. Un Dieu bon qui fait le mal ou qui permet qu'il se fasse; un Dieu rempli d'équité, et dans l'empire duquel l'innocence est si souvent opprimée; un Dieu parfait qui ne produit que des ouvrages imparfaits et misérables; un tel Dieu et sa conduite ne sont-ils pas d'aussi grands mystères que celui de l'incarnation ?

Vous rougissez, dites-vous, pour vos concitoyens, à qui l'on persuade que le Dieu de l'univers a pu se changer en homme et mourir sur une croix dans un coin de l'Asie. vous trouverez très absurde le mystère ineffable de la Trinité ? Rien ne vous paroît plus ridicule qu'un Dieu qui se change en pain et qui se fait manger chaque jour en mille endroits différens ? Eh bien! tous ces mystères sont-ils donc plus choquans pour

la raison, qu'un Dieu vengeur et rémunérateur des actions des hommes? L'homme selon vous, est-il libre ou ne l'est-il pas? Dans l'un ou dans l'autre cas, votre Dieu, s'il a l'ombre de l'équité, ne peut ni le punir ni le récompenser. Si l'homme est libre, c'est Dieu qui l'a fait libre d'agir ou de ne pas agir; c'est donc Dieu qui est la cause primitive de toutes les actions; en punissant l'homme de ses fautes, il le puniroit d'avoir exécuté ce qu'il lui a donné la liberté de faire. Si l'homme n'est pas libre d'agir autrement qu'il ne fait, Dieu ne seroit-il pas le plus injuste des êtres en le punissant des fautes qu'il n'a pu empêcher de commettre?

Bien des personnes sont vraiment frappées des absurdités de détail dont toutes les religions sont remplies; mais elles n'ont pas le courage de remonter jusqu'à la source d'où ces absurdités ont dû nécessairement découler. On ne voit pas qu'un Dieu rempli de contradictions, de bizarreries, de qualités incompatibles, en echauffant ou secondant l'imagination des hommes, n'a pu jamais faire éclore qu'une longue suite de chimères.

§. 119. On croit fermer la bouche à ceux qui nient l'existence d'un Dieu, en leur disant que tous les hommes, dans tous les siecles, dans tous les pays ont reconnu l'empire d'une Divinité quelconque; qu'il n'est point de peuple sur la terre qui n'ait eu la croyance d'un être invisible et puissant,

dont il a fait l'objet de son culte et de sa vénération ; enfin, qu'il n'est pas de nation, si sauvage qu'on la suppose, qui ne soit persuadée de l'existence de quelqu'intelligence supérieure à la nature humaine. Mais la croyance de tous les hommes peut-elle changer une erreur en vérité ? Un philosophe célebre a dit avec raison : *On ne prescrit point contre la vérité par la tradition générale ou par le consentement unanime de tous les hommes* (1). Un autre sage avoit dit avant lui, qu'*une armée de docteurs ne suffisoit pas pour changer la nature de l'erreur et pour en faire une vérité* (2).

Il fut un temps où tous les hommes ont cru que le soleil tournoit autour de la terre, tandis que celle-ci demeuroit immobile au centre de tout le systême du monde : il n'y a guerre plus de deux siécles que cette erreur est détruite. Il fut un tems où personne ne vouloit croire l'existence des Antipodes, et où l'on persécutoit ceux qui avoient la témérité de la soutenir ; aujourd'hui nul homme instruit n'ose plus en douter. Tous les peuples du monde, à l'exception pourtant de quelques hommes moins crédules que les autres, croient encore aux sorciers, aux revenans, aux apparitions, aux esprits, et nul homme sensé ne s'imagine être obligé d'adopter ces sottises ; mais les gens les plus

(1) *Bayle.*
(2) *Averroës.*

sensés se font une obligation de croire un esprit universel.

§. 120. Tous les dieux adorés par les hommes ont une origine sauvage; ils ont été visiblement imaginés par des peuples stupides, ou furent présentés par des législateurs ambitieux et rusés à des nations simples et grossieres, qui n'avoient ni la capacité, ni le courage d'examiner mûrement les objets, qu'à force de terreurs, on leur faisoit adorer.

En regardant de près le Dieu que nous voyons encore adoré de nos jours par les nations les plus policées, on est forcé de reconnoître qu'il porte évidemment des traits sauvages. Etre sauvage, c'est ne reconnoître d'autre droit que la force; c'est être cruel jusqu'à l'excès; c'est ne suivre que son caprice, c'est manquer de prévoyance, de prudence et de raison. Peuples qui vous croyez civilisés! ne reconnoissez-vous pas à cet affreux caractere le Dieu à qui vous prodiguez votre encens? Les peintures que l'on vous fait de la Divinité, ne sont-elles pas visiblement empruntées de l'humeur implacable, jalouse, vindicative, sanguinaire, capricieuse, inconsidérée de l'homme qui n'a point encore cultivé sa raison? O hommes! vous n'adorez qu'un grand sauvage, que vous regardez pourtant comme un modéle à suivre, comme un maître aimable, comme un souverain rempli de perfections!

Les opinions religieuses des hommes de tout pays sont des monumens antiques et durables de l'ignorance, de la crédulité,

des terreurs et de la férocité de leurs ancêtres. Tout sauvage est un enfant avide du merveilleux, qui s'en abreuve à longs traits, et qui ne raisonne jamais sur ce qu'il trouve propre à remuer son imagination. Son ignorance sur les voies de la nature, fait qu'il attribue à des esprits, à des enchantemens, à la magie tout ce qui lui paroît extraordinaire : à ses yeux ses prêtres sont des sorciers, dans lesquels il suppose un pouvoir tout divin, devant lesquels sa raison confondue s'humilie, dont les oracles sont pour lui des secrets infaillibles qu'il seroit dangereux de contredire.

En matiere de religion les hommes pour la plupart sont démeurés dans leur barbarie primitive. Les religions modernes ne sont que des folies anciennes, rajeunies ou présentées sous quelque forme nouvelle. Si les anciens sauvages ont adoré des montognes, des rivieres, des serpens, des arbres, des fétiches de toute espece ; si les sages Egytiens ont rendu leurs hommages à des crocodiles, à des rats, à des oignons, ne voyons-nous pas des peuples, qui se croient plus sages qu'eux, adorer avec respect du pain, dans lequel ils s'imaginent que les enchantemens de leurs prêtres font descendre la Divinité ? Le Dieu-Pain n'est-il pas le *fétiche* de plusieurs nations chrétiennes, aussi peu raisonnables en ce point, que les nations les plus sauvages ?

§. 121. La férocité, la stupidité, la folie de l'homme sauvage se sont de tout tems

décélées dans les usages religieux, qui furent si souvent ou cruels ou extravagans. Un esprit de barbarie s'est perpétué jusqu'à nous; il perce dans les religions que suivent les nations les plus policées. Ne voyons-nous pas encore offrir à la Divinité des victimes humaines? Dans la vue d'appaiser la colere d'un Dieu, que l'on suppose toujours aussi féroce, aussi jaloux, aussi vindicatif qu'un sauvage, des loix de sang ne font-elles pas périr dans des supplices recherchés ceux qu'on croit lui déplaire par leur façon de penser? Les nations modernes, à l'instigation de leurs prêtres, ont peut-être même renchéri sur la folie atroce des nations les plus barbares; au moins ne trouvons-nous pas qu'il soit venu dans l'esprit d'aucuns sauvages de tourmenter pour des opinions, de fouiller dans les pensées, d'inquiéter les hommes pour les mouvemens invisibles de leurs cerveaux.

Quand on voit des nations policées et savantes, des Anglais, des Français, des Allemands, etc., malgré toutes leurs lumieres, continuer à se mettre à genoux devant le Dieu barbare des Juifs, c'est-à-dire du peuple le plus stupide, le plus crédule, le plus sauvage, le plus insociable qui fut jamais sur la terre; quand on voit ces nations éclairées se partager en sectes, se déchirer les unes les autres, se haïr et se mépriser pour les opinions également ridicules qu'elles prennent sur la conduite et les intentions de ce Dieu déraisonnable; quand on voit

des personnes habiles s'occuper sottement à méditer les volontés de ce Dieu, rempli de caprices et de folies, on est tenté de s'écrier: ô hommes, vous êtes encore sauvages! ô hommes, vous n'êtes que des enfans, dès qu'il est question de la religion!

§. 122. Quiconque s'est formé des idées vraies de l'ignorance, de la crédulité, de la négligence et de la sottise du vulgaire, tiendra toujours les opinions pour d'autant plus suspectes, qu'il les trouvera généralement établies. Les hommes, pour la plupart, n'examinent rien; ils se laissent aveuglément conduire par la coutume et l'autorité: leurs opinions religieuses sont sur-tout celles qu'ils ont moins le courage et la capacité d'examiner; comme ils n'y comprennent rien, ils sont forcés de se taire, ou du moins ils sont bientôt au bout de leurs raisonnemens. Demandez a tout homme du peuple s'il croit en Dieu? Il sera tout surpris que vous puissiez en douter. Demandez-lui ensuite ce qu'il entend par le mot Dieu; vous le jetterez dans le plus grand embarras; vous vous appercevrez sur-le-champ qu'il est incapable d'attacher aucune idée réelle à ce mot qu'il répété sans cesse; il vous dira que Dieu est Dieu, et vous trouverez qu'il ne sait ni ce qu'il en pense, ni les motifs qu'il a d'y croire.

Tous les peuples parlent d'un Dieu; mais sont-ils d'accord sur ce Dieu? Non; eh bien, le partage sur une opinion ne prouve point son évidence, mais est un signe d'incertitude et d'obscurité. Le même homme est-il tou-

jours d'accord avec lui-même dans les notions qu'il s'est faites de son Dieu? Non; cette idée varie avec les vicissitudes que la machine éprouve; autre signe d'incertitude. Les hommes sont toujours d'accord avec les autres et avec eux-mêmes sur les vérités démontrées: dans quelque position qu'ils se trouvent, à moins d'être insensés, tous connoissent que deux et deux font quatre; que le soleil éclaire, que le tout est plus grand que sa partie; que la justice est un bien; qu'il faut être bienfaisant pour mériter l'estime des hommes; que l'injustice et la cruauté sont incompatibles avec la bonté. S'accordent-ils de même quand ils parlent de Dieu? Tout ce qu'ils en pensent, ou en disent, est aussi-tôt renversé par les effets qu'ils vont lui attribuer.

Dites à plusieurs peintres de représenter une chimere, chacun d'eux, s'en formant des idées différentes, la peindra diversement; vous ne trouverez nulle ressemblance entre les traits que chacun d'eux aura donnés à un portrait dont le modéle n'existe nulle part. Tous les théologiens du monde en peignant Dieu, nous peignent-ils autre chose qu'une grande chimere, sur les traits de laquelle ils ne sont jamais d'accord entre eux, que chacun arrange à sa maniere, et qui n'existe que dans son propre cerveau? Il n'est pas deux individus sur la terre, qui aient, ou qui puissent avoir les mêmes idées de leur Dieu.

§. 123. Peut-être seroit-il plus vrai de dire que tous les hommes sont ou des sceptiques ou des athées, que de prétendre qu'ils sont fermement convaincus de l'existence d'un Dieu. Comment être assuré de l'existence d'un être que l'on n'a jamais pu examiner, dont il n'est pas possible de se faire aucune idée permanente, dont les effets divers sur nous-mêmes nous empêchent de porter un jugement invariable, dont la notion ne peut être uniforme dans deux cervelles différentes? Comment peut-on se dire intimément persuadé de l'existence d'un être à qui l'on est à tout moment forcé d'attribuer une conduite opposée aux idées que l'on avoit taché de s'en former? Est-il donc possible de croire fermement ce qu'on ne peut concevoir? Croire ainsi, n'est-ce pas adhérer à l'opinion des autres, sans en avoir aucune à soi? Les prêtres reglent la croyance du vulgaire; mais ces prêtres n'avouent-ils pas eux-mêmes que Dieu est imcompréhensible pour eux? Concluons donc que la convictions pleine & entiere de l'existence d'un Dieu n'est pas aussi générale que l'on voudroit l'affirmer.

Etre sceptique, c'est manquer des motifs nécessaire pour asseoir un jugement. A la vue des preuves qui semblent établir, & des argumens qui combattent l'existence d'un Dieu, quelques personnes prennent le parti de douter & de suspendre leur assentiment. Mais au fond, cette certitude n'est fondée que sur ce qu'on n'a pas suffisamment examinée. Est-il donc possible de douter de l'évi-

dence ? Les gens sensés se moquent avec raison d'un pyrrhonisme absolu, & même le jugent impossible. Un homme qui douteroit de sa propre existence ou de celle du soleil, paroîtroit complétement ridicule, ou seroit soupçonné de raisonner de mauvaise foi. Est-il moins extravagant d'avoir des incertitudes sur la non-existence d'un être évidemment impossible ? Est-il plus absurde de douter de sa propre existence, que d'hésiter sur l'impossibilité d'un être dont les qualités se détruisent réciproquement ? Trouve-t-on plus de probabilités pour croire un être spirituel, que pour croire à l'existence d'un bâton sans deux bouts ? La notion d'un être infiniment bon & puissant, qui fait, ou permet pourtant une infinité de maux, est-elle moins absurde ou moins impossible, que celle d'un triangle quarré ? Concluons donc que le scepticisme religieux ne peut être l'effet que d'un examen peu réfléchi des principes théologiques, qui sont dans une contraction perpétuelle avec les principes les plus clairs & les mieux démontrés.

Douter, c'est déliberer sur le jugement que l'on doit porter. Le scepticisme n'est qu'un état d'indécision qui résulte de l'examen superficiel des choses. Est-il possible d'être sceptique en matiere de religion, quand on daigne remonter jusqu'à ses principes, & regarder de près la notion de Dieu qui lui sert de fondement ? Le doute vient pour l'ordinaire ou de paresse, ou de foiblesse, ou d'indifférence, ou d'incapacité. Douter, pour bien

des gens, c'est craindre la peine d'examiner des choses auxquelles on n'attache que fort peu d'intérêts Cependant la réligion, étant présentée aux hommes comme la chose qui doit avoir pour eux les plus grandes conséquences & dans ce monde & dans l'autre, le scepticisme, et le doute à son sujet, ne peuvent être pour l'esprit qu'un être désagréable, et ne lui offrent rien moins qu'un *oreiller commode*. Tout homme qui n'a pas le courage de comtempler sans prévention le Dieu sur lequel toute religion se fonde, ne peut savoir pour quelle religion se décider; il ne sait plus ce qu'il doit croire ou ne pas croire, admettre ou rejetter, espérér ou craindre; en un mot, il ne peut plus prendre son parti sur rien.

L'indifférence sur la religion ne peut pas être confondue avec le scepticisme : cette indifférence est elle-même fondée sur l'assurance où l'on est, ou sûr la probabilité que l'on trouve à croire que la religion n'est pas faite pour intéresser. La persuasion où l'on est qu'une chose que l'on montre comme très-importante ne l'est point, ou n'est qu'indifférente, suppose un examen suffisant de la chose, sans lequel il seroit impossible d'avoir cette persuasion. Ceux qui se donnent pour sceptiques sur les points fondamentaux de la religion, ne sont pour l'ordinaire que des indolens ou des hommes peu capables d'examiner.

§. 124. Dans toutes les contrées de la terre, on nous assure qu'un Dieu s'est révélé;

Qu'a-t-il appris aux hommes ? Leur prouve-t-il évidemment qu'il existe ? Leur dit-il où il réside ? Leur enseigne-t-il ce qu'il est, ou en quoi son essence consiste ? Leur explique-t-il clairement ses intentions et son plan ? Ce qu'il dit de ce plan s'accorde-t-il avec les effets que nous voyons ? Non sans doute ; il aprend seulement *qu'il est celui qui est* ; qu'il est un *Dieu caché ;* que ses voies sont ineffables ; qu'il entre en fureur, dès qu'on a la témérité d'approfondir ses décrets, ou de consulter la raison pour juger de lui ou de ses ouvrages.

La conduite révélée de Dieu répond-elle aux idées magnifiques qu'on voudroit nous donner de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, de sa toute-puissance? Nullement : dans toute révélation cette conduite annonce un être partial, capricieux, bon tout au plus pour un peuple qu'il favorise, ennemi de tous les autres ; s'il daigne se montrer à quelques hommes, il a soin de tenir tous les autres dans l'ignorance invincible de ses intentions divines. Toute révélation particuliere n'annonce-t-elle pas évidemment en Dieu de l'injustice, de la partialité, de la malignité ?

Les volontés révélées par un Dieu sont-elles capables de frapper par la raison sublime ou la sagesse qu'elles renferment ? Tendent-elles évidemment au bonheur du peuple à qui la Divinité les déclare ? En examinant les volontés divines, je n'y trouve en tout pays que des ordonnances bizarres, des préceptes ridicules, des cérémonies dont on ne devine

aucunement le but, des pratiques puériles, une étiquette indigne du monarque de la nature, des offrandes, des sacrifices, des expiations, utiles à la vérité pour les ministres de Dieu, mais très-onéreuses au reste des citoyens. Je trouve de plus que ces loix ont très-souvent pour but de rendre les hommes insociables, dédaigneux, intolérans, querelleurs, injustes, inhumains envers tous ceux qui n'ont point reçu ni les mêmes révélations qu'eux, ni les mêmes ordonnances, ni les mêmes faveurs du ciel.

§. 125. Les préceptes de la morale annoncée par la Divinité sont-ils vraimens divins, ou supérieurs à ceux que tout homme raisonnable pourroit imaginer? Ils ne sont divins que parce qu'il est impossible à l'esprit humain d'en démêler l'utilité. Ils font consister la vertu dans un renoncement total à la nature humaine, dans un oubli volontaire de sa raison, dans une sainte haine pour soi. Enfin, ces préceptes sublimes nous montrent assez souvent la perfection dans une conduite cruelle pour nous-mêmes, et parfaitement inutile aux autres.

Quelque Dieu s'est-il montré? A-t-il lui-même promulgué ses loix? A-t-il parlé aux hommes de sa propre bouche? On m'apprend que Dieu ne s'est point montré à tout un peuple, mais qu'il s'est toujours servi de l'organe de quelques personnages favorisés, qui se sont chargés du soin d'enseigner et d'expliquer ses intentions aux profanes. Il ne fut jamais permis au peuple d'entrer dans

le sanctuaire, les ministres des dieux eurent toujours seuls le droit de lui rapporter ce qui s'y passe.

§. 126. Si dans l'économie de toutes les révélations divines je me plains de ne reconnoître ni la sagesse, ni la bonté, ni l'équité d'un Dieu; si je soupçonne de la fourberie, de l'ambition, des vues d'intérêt dans les grands personnages qui se sont interposés entre le ciel et nous, on m'assure que Dieu a confirmé par des miracles éclatans la mission de ceux qui ont parlé de sa part. Mais n'étoit-il pas plus simple de se montrer et de s'expliquer par lui-même? D'un autre côté, si j'ai la curiosité d'examiner ces miracles, je vois que ce sont des récits dépourvus de vraisemblance, rapportés par des gens suspects, qui avoient le plus grand intérêt de faire croire à d'autres qu'ils étoient les envoyés du Très-haut.

Quels témoins nous cite-t-on pour nous engager à croire des miracles incroyables? L'on en appelle au témoignage de peuples imbécilles qui n'existent plus depuis des milliers d'années, et que, quand bien même ils pourroient attester les miracles en question, l'on pourroit soupçonner d'avoir été dupes de leur propre imagination, et de s'être laissés séduire par des prestiges que des imposteurs habiles opéroient à leurs yeux. Mais, direz-vous, ces miracles sont consignés dans des livres qui, par une tradition constante, se sont perpétués jusqu'à nous. Par qui ces livres ont ils été écrits? Qui sont les hommes

qui

qui les ont transmis et perpétués ? Ce sont ou les mêmes gens qui ont établi les religions, ou ceux qui sont devenus leurs adhérens et leurs ayant-cause. Ainsi donc, en matiere de religion, le témoignage des parties intéressées est irréfragable et ne peut être contesté !

§. 127. Dieu a parlé diversement à chaque peuple du globe que nous habitons. L'Indien ne croit pas un mot de ce qu'il a dit au Chinois ; le Mahométan regarde comme des fables ce qu'il a dit au chrétien ; le juif regarde et le mahométan et le chrétien comme des corrupteurs sacrilèges de la loi sainte que son Dieu avoit donnée à ses peres. Le chrétien, fier de sa révélation plus moderne, damne également et l'Indien, et le Chinois, et le mahométan, et le Juif même, dont il tient ses livres saints. Qui a tort ou raison? Chacun s'écrie, c'est moi ! chacun allègue les mêmes preuves ; chacun nous parle de ses miracles, de ses devins, de ses prophetes, de ses martyrs. L'homme sensé leur répond qu'ils sont tous en délire ; que Dieu n'a point parlé, s'il est vrai qu'il soit un esprit qui ne peut avoir ni bouche, ni langue ; que le Dieu de l'univers pourroit, sans emprunter l'organe des mortels inspirer à ses créatures ce qu'il voudroit qu'elles apprissent ; et que, comme elles ignorent également par tout ce qu'elles doivent penser sur Dieu, il est évident que Dieu n'a pas voulu les en instruire.

Les adhérens des différens cultes que l'on voit établis en ce monde, s'accusent les uns les autres de superstition et d'impiété. Les

chrétiens ont horreur de la superstition païene, chinoise, mahométane. Les catholiques romains traitent d'impies les chrétiens protestans; ceux-ci déclament sans cesse contre la superstition romaine. Ils ont tous raison. Être impie, c'est avoir des opinions injurieuses pour un Dieu qu'on adore: être super-superstitieux, c'est en avoir des idées fausses. En s'accusant réciproquement de superstition, les différens réligionistes ressemblent à des bossus qui se reprocheroient les uns aux autres leur conformation vicieuse.

§. 128. Les oracles que la Divinité a révélés aux nations par ses différens envoyés sont-ils clairs? Hélas! il n'est pas deux hommes qui les entendent de la même maniere. Ceux qui les expliquent aux autres, ne sont jamais d'accord entr'eux; pour les éclaircir, on a recours à des interprétations, à des commentaires, à des allégories, à des gloses; on y découvre un *sens mystique* bien différent du *sens littéral*. Il faut par-tout des hommes pour débrouiller les volontés d'un Dieu, qui n'a pas pu ou voulu s'expliquer clairement à ceux qu'il vouloit éclairer. Dieu préfere toujours de se servir de l'organe de quelques hommes, que l'on peut soupçonner de s'être trompés eux-mêmes, ou d'avoir eu des raisons pour vouloir tromper les autres.

§. 129. Les fondateurs de toutes les religions ont communément prouvé leurs missions par des miracles. Mais qu'est-ce qu'un miracle? C'est une opération directement opposée aux loix de la nature. Mais, selon

vous, qui avoit fait ces loix? C'est Dieu. Ainsi votre Dieu, qui selon vous a tout prévu, contrarie les loix que sa sagesse avoit imposées à la nature! Ces loix étoient donc fautives, ou du moins dans de certaines circonstances elles ne s'accordoient plus avec les vues de ce même Dieu, puisque vous nous apprenez qu'il a cru devoir les suspendre ou les contrarier?

On veut nous persuader que des hommes favorisés par le Très-Haut ont reçu de lui le pouvoir de faire des miracles; mais pour faire un miracle, il faut avoir la faculté de créer de nouvelles causes capables de produire des effets opposés à ceux que les causes ordinaires peuvent opérer. Conçoit-on bien que Dieu puisse donner à des hommes, le pouvoir inconcevable de créer ou de tirer des causes du néant? Est-il croyable qu'un Dieu, qui ne change point, puisse communiquer à des hommes le pouvoir de changer ou de rectifier son plan, pouvoir que, d'après son essence, un être immuable ne peut pas avoir lui-même? Les miracles, loin de faire beaucoup d'honneur à Dieu, loin de prouver la divinité d'une religion, anéantissent évidemment l'idée que l'on nous donne de Dieu, de son immutabilité, de ses attributs incommunicables, et même de sa toute-puissance. Comment un théologien peut-il nous dire qu'un Dieu, qui a dû embrasser tout l'ensemble de son plan, qui n'a pu faire que des loix très-parfaites, qui ne peut y rien changer, soit forcé d'employer des miracles

pour faire réussir ses projets, ou puisse accorder à ses créatures la faculté d'opérer des prodiges pour exécuter ses volontés divines? Est-il croyable qu'un Dieu ait besoin de l'appui des hommes ? Un être tout-puissant, dont les volontés sont toujours accomplies, un être qui tient dans ses mains les cœurs et les esprits de ses créatures, n'a qu'à vouloir pour qu'elles croient tout ce qu'elle desire.

§. 130. Que dirons-nous de quelques religions qui fondent leur divinité sur des miracles, qu'elles prennent soin elles mêmes de nous rendre suspects ? Comment ajouter foi aux miracles rapportés dans le livre sacré des chrétiens, où Dieu se vante lui-même d'endurcir les cœurs, d'aveugler ceux qu'ils veulent perdre ; où ce Dieu permet aux esprits malins et aux magiciens de faire des miracles aussi grands que ceux de ses serviteurs ; où l'on prédit que l'*Antechrist* aura le pouvoir d'opérer des prodiges capables d'ebranler la foi des élus mêmes ? Cela posé, à quels signes reconnoître si Dieu nous veut instruire ou veut nous tendre un piége ? Comment distinguer si les merveilles que nous voyons viennent de Dieu ou du démon ?

Pascal, pour nous tirer d'embarras, nous dit très-gravement qu'*il faut juger la doctrine par les miracles, et les miracles par la doctrine ; que la doctrine discerne les miracles et les miracles discernent la doctrine* S'il existe un cercle vicieux et ridicule, c'est, sans doute, dans ce beau raisonne-

ment d'un des plus grands défenseurs de la religion chrétienne. Quelle est la religion dans ce monde qui ne se vante pas de posséder la doctrine la plus admirable, et qui ne rapporte pas un grand nombre de miracles pour l'appuyer?

Un miracle est-il capable d'anéantir l'évidence d'une vérité démontrée? Quand un homme auroit le secret de guérir tous les malades, de redresser tous les boiteux, de ressusciter tous les morts d'une ville, de s'élever dans les airs, d'arrêter le cours du soleil et de la lune, pourra-t-il me convaincre par-là que deux et deux ne font point quatre, qu'un fait trois, et que trois ne font qu'un; qu'un Dieu, qui remplit l'univers de son immensité, a pu se renfermer dans le corps d'un juif; que l'Eternel peut mourir comme un homme; qu'un Dieu, que l'on dit immuable, prévoyant et sensé, a pu changer d'avis sur sa religion, et réformer son propre ouvrage par une révélation nouvelle?

§. 131. Suivant les principes mêmes de la théologie soit naturelle soit révélée, toute révélation nouvelle devroit passer pour fausse; tout changement dans une religion émanée de la divinité devroit être réputé une impiété, un blasphême. Toute réforme ne suppose-t-elle pas que Dieu n'a pas su du premier coup donner à sa religion ni la solidité ni la perfection requises? Dire que Dieu en donnant une premiere loi, s'est accommodé aux idées grossieres du peuple qu'il vouloit éclai-

rer, c'est prétendre que Dieu n'a pu, ni voulu, rendre le peuple qu'il éclairoit alors aussi raisonnable qu'il devoit être pour lui plaire.

Le christianisme est une impiété, s'il est vrai que le judaïsme ait jamais été une religion réellement émanée d'un Dieu saint, immuable, tout puissant et prévoyant. La religion du Christ suppose, soit des défauts dans la loi que Dieu lui-même avoit donnée par Moyse, soit de l'impuissance ou de la malice dans ce Dieu qui n'a pas pu ou voulu rendre les juifs tels qu'il falloit qu'ils fussent à son gré. Toutes les religions nouvelles, ou réformées des religions anciennes sont évidemment fondées sur l'impuissance, sur l'inconstance, sur l'imprudence, sur la malice de la divinité.

§. 132. Si l'histoire m'apprend que les premiers apôtres, fondateurs ou réformateurs des religions ont fait de grands miracles, l'histoire m'apprend aussi que ces apôtres réformateurs et leurs adhérens ont été communément honnis, persécutés et mis à mort comme des perturbateurs du repos des nations. Je suis donc tenté de croire qu'ils n'ont pas fait les miracles qu'on leur attribue : en effet, ces miracles auroient dû leur faire des partisans en grand nombre parmi ceux qui les voyoient, qui auroient dû empêcher que les opérateurs ne fussent maltraités. Mon incrédulité redouble, si l'on me dit que les faiseurs de miracles ont été cruellement tourmentés ou suppliciés. Comment croire que des missionnaires, proté-

gés par un Dieu et revêtus de sa puissance divine, jouissant du don des miracles, n'aient pu opérer le miracle si simple de se soustraire à la cruauté de leurs persécuteurs?

On a l'art de tirer des persécutions elles-mêmes une preuve convaincante en faveur de la religion de ceux qui les ont éprouvées; mais une religion qui se vante d'avoir coûté la vie à beaucoup de martyrs et qui nous apprend que ses fondateurs ont souffert, pour l'étendre, des supplices inouis, ne peut être la religion d'un Dieu bienfaisant, équitable et tout-puissant. Un Dieu bon ne permettroit pas que des hommes, chargés d'annoncer ses volontés, fussent maltraités. Un Dieu tout-puissant, voulant fonder une religion, se serviroit des voies plus simples et moins funestes aux plus fideles de ses serviteurs. Dire que Dieu a voulu que sa religion fût scellée par le sang, c'est dire que ce Dieu est foible, injuste, ingrat et sanguinaire, et qu'il sacrifie indignement ses envoyés aux vues de son ambition.

§. 133. Mourir pour une religion ne prouve pas qu'une religion soit véritable ou divine; cela prouve tout au plus qu'on la suppose telle. Un enthousiaste, en mourant, ne prouve rien, sinon que le fanatisme religieux est souvent plus fort que l'amour pour la vie. Un imposteur peut quelquefois mourir avec courage; il fait alors, comme on dit, de *nécessité vertu*,

On est souvent et surpris et touché à la vue du courage généreux et du zèle désin-

téressé qui a porté des missionnaires à prêcher leur doctrine, au risque même d'éprouver les traitemens les plus rigoureux. On tire de cet amour pour le salut des hommes, des inductions favorables à la religion qu'ils ont annoncée. Mais, au fond, ce désintéressement n'est qu'apparent. Qui ne risque rien n'a rien : un missionnaire veut tenter fortune, à l'aide de sa doctrine ; il sait que s'il a le bonheur de débiter sa denrée, il deviendra le maître absolu de ceux qui le prendront pour guide ; il est sûr de devenir l'objet de leurs soins, de leurs respects, de leur vénération ; il a tout lieu de croire qu'il ne manquera de rien. Tels sont les vrais motifs qui allument le zèle et la charité de tant de prédicateurs et de missionnaires que l'on voit courir le monde.

Mourir pour une opinion, ne prouve pas plus la vérité ou la bonté de cette opinion, que mourir dans une bataille ne prouve le bon droit du prince aux interêts duquel tant de gens ont la folie de s'immoler. Le courage d'un martyr enivré de l'idée d'un paradis, n'a rien de plus surnaturel que le courage d'un homme de guerre, enivré de l'idée de la gloire, ou retenu par la crainte du deshonneur. Quelle différence trouve-t-on entre un Iroquois, qui chante tandis qu'on le brule à petit feu, et le martyr S. Laurent qui sur le gril insulte son tyran ?

Les prédicateurs d'une doctrine nouvelle succombent, parce qu'ils ne sont pas les plus forts ; les apôtres font communément un

métier périlleux, dont ils prévoient d'avance les conséquences; leur mort courageuse ne prouve pas plus la vérité de leurs principes, ni leur propre sincérité, que la mort violente d'un ambitieux ou d'un brigand ne prouve qu'ils ont eu raison de troubler la société, ou qu'ils se sont crus autorisés à le faire. Le métier de missionnaire fut toujours flatteur pour l'ambition, et commode aux dépens du vulgaire; ces avantages ont pu suffire pour faire oublier les dangers qui l'entourent.

§. 134. Vous nous dites, ô théologiens! que ce qui *est folie aux yeux des hommes, est sagesse devant un Dieu, qui se plait à confondre la sagesse des sages.* Mais ne prétendez-vous pas que la sagesse humaine est un présent du ciel? En nous disant que cette sagesse déplaît à Dieu, n'est que folie à ses yeux, et qu'il veut la confondre, vous nous annoncez que votre Dieu n'est l'ami que des gens sans lumieres, et qu'il fait aux gens sensés un funeste présent, dont ce tyran perfide se promet de les punir cruellement un jour. N'est-il pas bien étrange que l'on ne puisse être l'ami de votre Dieu, qu'en se déclarant ennemi de la raison et du bon sens!

§. 135. La foi suivant les théologiens est *un consentement inévident.* D'où il suit que la religion exige que l'on croie fermement des choses non évidentes, et des propositions souvent très-peu probables ou très-contraires à la raison. Mais récuser la rai-

son pour juge de la foi, n'est-ce pas avouer que la raison ne peut s'accomoder de la foi? Puisque les ministres de la religion ont pris le parti de bannir la raison, il faut qu'ils aient senti l'impossibilité de concilier cette raison avec la foi, qui n'est visiblement qu'une soumission aveugle à ses prêtres, dont l'autorité dans bien des têtes paroît d'un plus grand poids, que l'évidence même, & préférable au témoignage des sens.

« Immolez votre raison, renoncez à l'ex» périence; défiez-vous du témoignage de » vos sens; soumettez-vous sans examen à » ce que nous vous annonçons au nom du » ciel. Tel est le langage uniforme de tous les prêtres du monde; ils ne sont d'accord sur aucun point, sinon sur la nécessité de ne jamais raisonner, quand il s'agit des principes qu'ils nous présentent comme les plus importans à notre félicité!

Je n'immolerai point ma raison, parce que cette raison seule peut me faire distinguer le bien du mal, le vrai du faux. Si, comme vous le prétendez, ma raison vient de Dieu, je ne croirai jamais qu'un dieu que vous dites si bon, ne m'ait donné la raison, que pour me tendre un piège; afin de me conduire à la perdition. Prêtres! en décriant la raison, ne voyez-vous pas que vous calomniez votre Dieu, dont vous nous assurez que cette raison est un don?

Je ne renoncerai point à l'expérience, parce qu'elle est un guide bien plus sûr que l'imagination ou que l'autorité des guides qu'on voudroit me donner. Cette expérience m'apprend que

l'enthousiasme & l'intérêt peuvent les aveugler & les égarer eux-mêmes, & que l'autorité de l'expérience doit être d'un tout autre poids sur mon esprit, que le témoignage suspect de beaucoup d'hommes que je connois ou très-capables de se tromper, ou très-intéressés à tromper les autres.

Je me défierai de mes sens, parce que je n'ignore pas qu'ils peuvent quelquefois m'induire en erreur : mais d'un autre côté je sais qu'ils ne me tromperont pas toujours. Je sais très-bien que l'œil me montre le soleil beaucoup plus petit qu'il n'est réellement ; mais l'expérience, qui n'est que l'application réitérée des sens, m'apprend que les objets paroissent constamment diminuer en raison de leur distance ; c'est ainsi que je parviens à m'assurer que le soleil est bien plus grand que le globe de la terre ; c'est ainsi que mes sens suffisent pour rectifier les jugemens précipités, que mes sens m'avoient fait porter.

En m'avertissant de me défier du témoignage de mes sens, l'on anéantit pour moi les preuves de toute religion. Si les hommes peuvent être les dupes de leur imagination, et si leurs sens sont trompeurs, comment veut-on que je croie aux miracles qui ont frappé les sens trompeurs de nos ancêtres ? Si mes sens sont des guides infidèles, l'on m'apprend que je ne devois pas ajouter foi, même aux miracles que je verrois opérer sous mes yeux.

§. 136. Vous me répétez sans cesse que *les vérités de la religion sont au-dessus de la*

raison. Mais ne concevez-vous pas, dès-lors, que ces vérités ne sont point faites pour des êtres raisonnables ? Prétendre que la raison peut nous tromper, c'est nous dire que la vérité peut être fausse ; que l'utile peut nous être nuisible. La raison est-elle autre chose que la connoissance de l'utile et du vrai ? D'ailleurs, comme nous n'avons pour nous conduire en cette vie, que notre raison plus ou moins exercée, que notre raison telle qu'elle est, et nos sens tels qu'ils sont, dire que la raison est un guide infidèle et que nos sens sont trompeurs, c'est nous dire que nos erreurs sont nécessaires, que notre ignorance est invincible, et que sans une injustice extrême Dieu ne peut nous punir d'avoir suivi les seuls guides qu'il ait voulu nous donner.

Prétendre que nous sommes obligés de croire des choses qui sont au-dessus de notre raison, c'est une assertion aussi ridicule, que de dire que Dieu exige que sans ailes nous nous élevions dans les airs. Assurer qu'il est des objets sur lesquels il n'est pas permis de consulter sa raison, c'est nous dire que dans l'affaire, la plus intéressante pour nous, il ne faut consulter que l'imagination, ou qu'il est à propos de n'agir qu'au hasard.

Nos docteurs nous disent que nous devons sacrifier notre raison à Dieu : mais quels motifs pouvons-nous avoir de sacrifier notre raison à un être qui ne nous fait que des présens inutiles, dont il ne prétend pas que nous fassions usage ? Quelle confiance pouvons-nous prendre dans un Dieu, qui sui-

vant nos docteurs eux-mêmes, est assez malin pour endurcir les cœurs, pour frapper d'aveuglement, pour nous tendre des pièges, pour nous *induire en tentation?* Enfin, quelle confiance pouvons-nous prendre dans les ministres de ce Dieu qui, pour nous guider plus commodément, nous ordonnent de tenir les yeux fermés ?

§. 137. Les hommes se persuadent que la religion est la chose du monde la plus sérieuse pour eux, tandis que c'est la chose qu'ils se permettent le moins d'examiner par eux-mêmes. S'agit-il de l'acquisition d'une charge, d'une terre ou d'une maison, d'un placement d'argent, d'une transaction ou d'un contrat quelconque, vous voyez chacun examiner tout avec soin, prendre les précautions les plus grandes, peser tous les mots d'un écrit, se mettre en garde contre toute surprise. Il n'en est pas de même pour la religion; chacun la prend au hasard la croit sur parole, sans se donner la peine de rien examiner.

Deux causes semblent concourir pour entretenir dans les hommes la négligence et l'incurie qu'ils montrent, lorsqu'il s'agit d'examiner leurs opinions religieuses. La premiere, c'est le désespoir de percer l'obscurité nécessaire, dont toute religion est entourée, même dans ses premiers principes: elle n'est propre qu'à rebuter des esprits paresseux qui, n'y voyant qu'un chaos, la jugent impossible à démêler. La seconde, c'est que chacun se promet bien de ne point se laisser trop gêner par les préceptes séveres; que tout le monde

admire dans la théorie et que très-peu de personnes s'embarrassent de pratiquer à la rigueur. Bien des gens ont leur religion comme de vieux titres de famille, que jamais ils ne se sont donné la peine d'éplucher, mais qu'ils mettent dans leurs archives pour y recourir au besoin.

§. 138. Les disciples de Pythagore ajoutoient une foi implicite à la doctrine de leur maître; *il l'a dit*, étoit pour eux la solution de tous les problêmes. Les hommes pour la plupart se conduisent avec aussi peu de raison. En matiere de religion, un curé, un prêtre, un moine ignorant deviennent les maîtres des pensées. La foi soulage la foiblesse de l'esprit humain, pour qui l'application est communément un travail très-pénible : il est bien plus commode de s'en rapporter à d'autres, que d'examiner soi-même : l'examen étant lent et difficile, déplaît également aux ignorans stupides et aux esprits trop ardens : voilà, sans doute, pourquoi la foi trouve tant de partisans sur la terre.

Moins les hommes ont de lumieres & de raison, plus ils montrent de zele pour leur religion. Dans toutes les factions religieuses, les femmes, ameutées par leurs directeurs, montrent un très-grand zele pour des opinions dont il est évident qu'elles n'ont aucune idée. Dans les querelles théologiques, le peuple s'élance en bête féroce sur tous ceux contre lesquels son prêtre veut l'agacer. Une ignorance profonde, une crédulité sans bornes,

une tête-foible, une imagination emportée, voilà les matériaux avec lesquels se font les dévots, les zélés, les fanatiques et les saints. Comment faire entendre raison à des gens qui n'ont d'autre principe, que de se laisser guider & de ne jamais examiner? Les dévots et le peuple sont entre les mains de leurs guides des automanes qu'ils remuent à fantaisie.

§. 139. La religion est une affaire d'usage et de mode; *il faut faire comme les autres.* Mais parmi tant de religions que nous voyons dans le monde, laquelle doit-on choisir? Cet examen seroit trop pénible et trop long; il faut donc s'en tenir à la religion de ses peres, à celle de son pays, à celle du prince qui, ayant la force en main, doit être la meilleure. Le hasard seul décide de la religion et d'un homme et d'un peuple : les Français seroient aujourd'hui aussi bons musulmans qu'ils sont bons chrétiens, si leurs ancêtres autrefois n'avoient repoussé les efforts des Sarrasins.

Si l'on juge des intentions de la Provindence par les événemens et les révolutions de ce monde, on est forcé de croire qu'elle est assez indifférente sur les religions diverses que nous trouvons sur la terre. Pendant des milliers d'années, le paganisme, le polythéïsme, l'idolâtrie ont été les religions du monde; on assure aujourd'hui que, durant cette période, les peuples les plus florissans n'ont pas eu la moindre idée de la Divinité, idée que l'on dit pourtant si nécessaire à tous

les hommes. Les chrétiens prétendent qu'à l'exception du peuple Juif, c'est-à-dire, d'une poignée de malheureux, le genre humain entier vivoit dans l'ignorance la plus crasse de ses devoirs envers Dieu, et n'avoit que des notions injurieuses à la Majesté Divine. Le christianisme, sorti du judaïsme, très-humble dans son origine obscure, devint puissant et cruel sous les empereurs chrétiens, qui poussés d'un saint zèle, le répandirent merveilleusement dans leur empire par le fer et par le feu, et l'éleverent sur les ruines du paganisme renversé. Mahomet et ses successeurs, secondés par la Providence ou par leurs armes victorieuses, parvinrent en peu de tems à faire disparoître la religion chrétienne d'une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe même; l'*évangile* fut forcé pour lors de céder à l'*Alcoran.*

Dans toutes les factions ou sectes, qui pendant un grand nombre de siecles ont déchiré les chrétiens, *la raison du plus fort fut toujours la meilleure*; les armes et la volonté des princes déciderent seules de la doctrine la plus utile au salut des nations. Ne pourroit-on pas en conclure, ou que la divinité prend très-peu d'intérêt à la religion des hommes, ou qu'elle se déclare toujours en faveur des opinions qui conviennent le mieux aux puissances de la terre; enfin, qu'elle change de systêmes, dès que ceux-ci ont la fantaisie d'en changer?

Un roi de Macassar, ennuyé de l'idolâtrie de ses peres, prit un jour fantaisie de la quitter.

ter. Le conseil du monarque délibéra long-tems pour savoir si l'on appelleroit des docteurs chrétiens ou mahométans. Dans l'impossibilité de démêler la meilleure des deux religions, il fut résolu de mander en même-tems des missionnaires de l'une et de l'autre, et d'embrasser la doctrine de ceux qui auroient l'avantage d'arriver les premiers: on ne douta point que Dieu qui dispose des vents, n'expliquât ainsi ses volontés lui-même: les missionnaires de Mahomet ayant été les plus diligens, le roi avec son peuple se soumit à la loi qu'il s'étoit imposée; les missionnaires du Christ furent éconduits par la faute de leur Dieu qui ne leur permit point d'arriver d'assez bonne-heure (*). Dieu consent évidemment que le hazard décide de la religion des peuples.

Toujours ceux qui gouvernent décident infailliblement de la religion des peuples. La vraie religion n'est jamais que la religion du prince; le vrai Dieu, c'est le Dieu que le prince veut qu'on adore; la volonté des prêtres qui gouvernent le prince, devient toujours la volonté de Dieu. Un plaisant a dit, avec raison, que la *religion véritable n'est jamais que celle qui a pour elle le prince et le bourreau.* Les empereurs et les bourreaux ont long-tems soutenu les dieux

(*) *Voyez la description historique du royaume de Macassar, Paris, 1688.*

de Rome contre le Dieu des chrétiens; celui-ci ayant mis dans son parti les empereurs, leurs soldats et leurs bourreaux, est parvenu à faire disparoître le culte des dieux Romains. Le dieu de Mahomet est parvenu à chasser le Dieu des chrétiens d'une grande partie des états qu'il occupoit autrefois.

Dans la partie orientale de l'Asie, il est une vaste contrée, très-florissante, très-abondante, très-peuplée et gouvernée par des loix si sages, que les conquérans les plus farouches les ont adoptées avec respect. C'est la Chine. A l'exception du christianisme, qui en fut banni comme dangereux, les peuples y suivent les superstitions qui leur plaisent, tandis que les *mandarins*, ou magistrats, détrompés depuis long-tems de la religion populaire, ne s'en occupent que pour veiller à ce que les *bonzes* ou prêtres ne se servent pas de cette religion pour troubler le repos de l'état. Cependant on ne voit pas que la providence refuse ses bienfaits à une nation dont les chefs prennent si peu d'intérêt au culte qu'on lui rend : les Chinois jouissent au contraire d'un bien-être et d'un repos dignes d'être enviés par tant de peuples que les religions diverses ravagent et mettent souvent en feu.

On ne peut raisonnablement se proposer d'ôter au peuple ses folies, mais on peut se proposer de guérir de leurs folies, ceux qui gouvernent le peuple: ceux-ci empêcheront alors que les folies du peuple ne deviennent dangereuses. La superstition n'est

à craindre que lorsqu'elle a pour elle les princes et les soldats ; c'est alors qu'elle devient cruelle et sanguinaire. Tout souverain qui se rend le protecteur d'une secte ou d'une faction religieuse, se fait communément le tyran des autres sectes, et devient lui-même le perturbateur le plus cruel du repos de ses états.

§. 140. On nous répete sans cesse, et beaucoup de personnes sensées finissent par le croire, que la religion est nécessaire pour contenir les hommes ; que sans elle il n'existeroit plus de frein pour les peuples ; que la morale et la vertu lui sont intimement liées. « La crainte du seigneur est, nous crie-t-» on, le commencement de la sagesse. Les » terreurs d'une autre vie sont des terreurs » *salutaires* et propres à contenir les pas-» sions des hommes. »

Pour désabuser de l'utilité des notions religieuses, il suffit d'ouvrir les yeux et de considérer quelles sont les mœurs des nations les plus soumises à la religion. On y voit des tyrans orgueilleux, des ministres oppresseurs, des courtisans perfides, des concussionnaires sans nombre, des magistrats peu scrupuleux, des fourbes, des adulteres, des libertins, des prostituées, des voleurs et des frippons de toute espece, qui n'ont jamais douté ni de l'existence d'un Dieu vengeur et rémunérateur, ni des supplices de l'enfer, ni des joies du paradis.

Quoique très-inutilement pour le plus grand nombre des hommes, les ministres de la reli-

gion se sont étudiés à rendre la mort terrible aux yeux de leurs sectateurs. Si les chrétiens les plus dévots pouvoient être conséquens, ils passeroient toute leur vie dans les pleurs, et mourroient ensuite dans les plus terribles alarmes. Quoi de plus effrayant que la mort pour des infortunés à qui l'on répete à tout moment, *qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant; que l'on doit opérer son salut avec crainte & tremblement!* Cependant on nous assure que la mort du chrétien a des consolations infinies, dont l'incrédule est privé. Le bon chrétien, nous dit-on, meurt dans la ferme espérance du bonheur éternel qu'il a tâché de mériter. Mais cette ferme assurance n'est-elle pas elle-même une présomption punissable aux yeux d'un Dieu sévere? Les plus grands saints ne doivent-ils pas ignorer s'ils sont *dignes d'amour ou de haine?* Prêtres! qui nous consolez par l'espoir des joies du paradis, et qui pour lors fermez les yeux sur les tourmens de l'enfer, avez-vous donc eu l'avantage de voir vos noms et les nôtres inscrits *au livre de vie?*

§. 141. Opposer aux passions et aux intérêts présens des hommes, les notions obscures d'un Dieu métaphysique, que personne ne conçoit les châtimens incroyables d'une autre vie, les plaisirs du ciel, dont on n'a point d'idées, n'est-ce pas combattre des réalités par des chimeres? Les hommes n'ont jamais de leur Dieu que des idées confuses; ils ne le voient, pour ainsi dire, que dans

les nuées; ils ne pensent jamais à lui, quand ils ont le desir de mal faire : toutes les fois que l'ambition, la fortune ou le plaisir les sollicitent ou les entraînent, et le Dieu, et ses menaces, et ses promesses ne retiennent personne. Les choses de cette vie ont pour l'homme un degré de certitude que la foi la plus vive ne peut jamais donner aux choses de l'autre vie.

Toute religion dans son origine fut un frein imaginé par des législateurs, qui voulurent se soumettre les esprits des peuples grossiers. Semblables aux nourrices, qui font peur aux enfans pour les obliger à se tenir en repos, des ambitieux se servirent du nom des dieux pour faire peur à des sauvages ; la terreur leur parut propre à les forcer de supporter tranquillement le joug qu'ils vouloient leur imposer. Les loups-garoux de l'enfance sont-ils donc faits pour l'âge mûr ? L'homme dans sa maturité n'y croit plus, ou s'il y croit encore, il ne s'en émeut guerre et va toujours son train.

§. 142. Il n'est guere d'homme qui ne craigne bien plus ce qu'il voit, que ce qu'il ne voit pas ; les jugemens des hommes dont il éprouve les effets, que les jugemens d'un Dieu dont il n'a que des idées flotantes. Le desir de plaire au monde, le torrent de l'usage, la crainte d'un ridicule et du *qu'en dira-t-on*, ont bien plus de force que toutes les opinions religieuses. Un homme de guerre, dans la crainte d'un déshonneur, ne va-t-il pas tous les jours hasarder sa vie dans les

combats, au risque même d'encourir la damnation éternelle ?

Les personnes les plus religieuses montrent souvent plus de respect pour un valet que pour Dieu. Tel homme qui croit très-fermement que Dieu voit tout, fait tout, est présent par-tout, se permettra, quand il est seul des actions que jamais il ne feroit en la présence du dernier des mortels. Ceux qui se disent le plus fortement convaincus de l'existence d'un Dieu, ne laissent pas d'agir à chaque instant, comme s'ils n'en croiyoient rien.

§. 143. « Laissez au moins, nous dira-t-» on, subsister l'idée d'un Dieu, qui seule » peut servir de frein aux passions des rois. » Mais, en bonne foi, pouvons-nous admirer les effets merveilleux que la crainte de ce Dieu produit pour l'ordinaire sur l'esprit des princes qui se disent ses images? Quelle idée se faire de l'original, si l'on en juge par ses copies!

Les souverains, il est vrai, se disent les représentans de Dieu, ses lieutenans sur la terre. Mais la crainte d'un maitre plus puissant qu'eux, les engage-t-elle à s'occuper sérieusement du bien-être des peuples que la providence a confiés à leurs soins ? La terreur prétendue que devroit leur inspirer l'idée d'un juge invincible, à qui seul ils se prétendent comptables de leurs actions, les rend-elle plus équitables, plus humains, moins avares du sang et des biens de leurs sujets, plus modérés dans leurs plaisirs, plus

attentifs à leurs devoirs ? Enfin ce Dieu, par lequel on assure que les rois regnent, les empêche-t-il de vexer de mille manieres les peuples dont ils devroient être les conducteurs, les protecteurs et les peres ? Que l'on ouvre les yeux, que l'on promene ses regards sur toute la terre, et l'on verra presque par-tout les hommes gouvernés par des tyrans, qui ne se servent de la religion que pour abrutir davantage les esclaves qu'ils accablent sous le poids de leurs vices, ou qu'ils sacrifient sans pitié à leurs fatales extravagances.

Loin de servir de frein aux passions des rois, la religion par ces principes mêmes leur met évidemment la bride sur le cou. Elle les transforme en des divinités, aux caprices desquelles il n'est jamais permis aux nations de résister. En même tems qu'elle déchaîne les princes et brise pour eux les liens du pacte social, elle s'efforce d'enchainer les esprits et les mains des sujets qu'ils oppriment. Est-il donc surprenant que les dieux de la terre se croient tout permis, et ne regardent leurs sujets que comme les vils instrumens de leurs caprices ou de leur ambition ?

La religion a fait en tout pays, du Monarque de la nature, un tyran cruel, fantasque, partial, dont le caprice fait la regle : le Dieu-Monarque n'est que trop bien imité par ses réprésentans sur la terre. Par-tout la religion ne semble avoir été imaginée que pour endormir les peuples dans les fers, afin de fournir à leurs maîtres la faci-

lité de les dévorer, ou de les rendre impunément malheureux.

§. 144. Pour se garantir des entreprises d'un pontife hautain qui vouloit régner sur les rois, pour mettre leur personne à couvert des attentats des peuples crédules; exités par les prêtres, plusieurs princes de l'Europe prétendirent ne tenir leurs couronnes et leurs droits que de Dieu seul, et ne devoir compte qu'à lui de leurs actions. La puissance civile, ayant à la longue eu l'avantage dans ses combats avec la puissance spirituelle, les prêtres forcés de céder, reconnurent les droits divins des rois, les prêcherent aux peuples, en se reservant la faculté de changer d'avis et de prêcher la révolte, toutes les fois que les droits divins des rois ne s'accorderoient pas avec les droits divins du clergé. Ce fut toujours aux dépens des nations, que la paix fut conclue entre les rois et les prêtres, mais ceux-ci conserverent leurs prétentions nonobstant tous les traités.

Tant de tyrans et de mauvais princes, à qui leur conscience reproche sans cesse leur négligence ou leur perversité, loin de craindre leur Dieu, aiment bien mieux avoir affaire à ce juge invisible qui jamais ne s'oppose à rien, ou à ses prêtres, toujours faciles pour les maîtres de la terre, qu'à leurs propres sujets: les peuples réduits au désespoir, pourroient bien *appeler comme d'abus* des droits divins de leurs chefs. Les hommes, quand ils sont excédés, prennent quelquefois de l'humeur, et les droits divins du tyran sont

alors forcés de céder aux droits naturels des sujets.

On a meilleur marché des dieux que des hommes. Les rois ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu seul ; les prêtres n'en doivent compte qu'à eux-mêmes ; il y a tout lieu de croire que les uns et les autres se tiennent plus assurés de l'indulgence du ciel que de celle de la terre. Il est bien plus aisé d'échapper aux jugemens des dieux, que l'on peut appaiser à peu de frais, qu'au jugement des hommes dont la patience est épuisée.

« Si vous ôtez aux souverains la crainte » d'une puissance invisible, quel frein op» poserez-vous à leurs égaremens ? » Qu'ils apprennent à régner ; qu'ils apprennent à être justes, à respecter les droits des peuples, à reconnoître les bienfaits des nations desquelles ils tiennent leur grandeur et leur pouvoir ; qu'ils apprennent à craindre les hommes, à se soumettre aux loix de l'équité ; que personne ne puisse les franchir sans péril ; que ces loix contiennent également et le puissant et le foible, et les grands et les petits, et le souverain et les sujets.

La crainte des dieux, la religion, les terreurs d'une autre vie, voilà les digues métaphysiques et surnaturelles que l'on oppose aux passions fougueuses des princes ! Ces digues sont-elles suffisantes ? c'est à l'expérience à résoudre la question. Opposer la religion à la méchanceté des tyrans, c'est vouloir que des spéculations vagues, incertaines, intelligibles soient plus puissantes,

que des penchans que tout conspire à fortifier de jour en jour pour eux.

§. 145. On nous vante sans cesse les avantages immenses que la religion procure à la politique ; mais pour peu qu'on réfléchisse, on reconnoîtra sans peine que les opinions religieuses aveuglent également et les souverains et les peuples, et ne les éclairent jamais ni sur leurs vrais devoirs, ni sur leurs vrais intérêts. La religion ne forme que trop souvent des despotes licentieux et sans mœurs, obéis par des esclaves, toujours obligés de se conformer à leurs vues.

Faute d'avoir médité ou connu les vrais principes de l'administration, le but et les droits de la vie sociale, les intérêts réels des hommes, les devoirs qui les lient, les princes sont presqu'en tout pays devenus licentieux, absolus et pervers, et leurs sujets abjects, malheureux et méchans. Ce fut pour s'épargner le soin d'étudier ces objets importans, que l'on se crut obligé de recourir à des chimeres qui, jusqu'ici, bien loin de remédier à rien, n'ont fait que multiplier les maux du genre humain, et le détourner des choses les plus intéressantes pour lui.

La façon injuste et cruelle dont tant de nations sont gouvernées ici-bas, ne fournit-elle pas visiblement une des preuves les plus fortes, non-seulement du peu d'effet que produit la crainte d'une autre vie, mais encore de la non-existence d'une providence qui s'intéresse au sort de la race humaine ?

S'il existoit un Dieu bon, ne seroit-on pas forcé de convenir qu'il néglige étrangement en cette vie, le plus grand nombre des hommes ? Il sembleroit que ce Dieu n'a créé les nations que pour être les jouets des passions et des folies de ses représentans sur la terre.

§. 146. Pour peu qu'on lise l'histoire avec quelqu'attention, on verra que le christianisme, rampant d'abord, ne s'est insinué chez les nations sauvages et libres de l'Europe, qu'en faisant entrevoir à leurs chefs que ses principes religieux favorisoient le despotisme, et mettoient un pouvoir absolu dans leurs mains. Nous voyons en conséquence des princes barbares se convertir avec une promptitude miraculeuse; c'est-à-dire, adopter sans examen un système si favorable à leur ambition, et mettre tout en usage pour le faire embrasser à leurs sujets. Si les ministres de cette religion ont souvent dérogé depuis à leurs principes serviles, c'est que la théorie n'influe sur la conduite des ministres du Seigneur, que lorsqu'elle s'accommode avec leurs intérêts temporels.

Le christianisme se vante d'avoir apporté aux hommes un bonheur inconnu des siécles précédens. Il est vrai que les Grecs n'ont point connu les droits divins des tyrans ou des usurpateurs des droits de la patrie. Sous le paganisme, il n'étoit jamais entré dans la tête de personne que le ciel ne vouloit pas qu'une nation se défendît contre une bête féroce qui la ravageoit insolemment. La

religion des chrétiens imagina de mettre les tyrans en sûreté, et posa pour principe que les peuples devoient renoncer à la défense légitime d'eux-mêmes. Ainsi les nations chrétiennes sont privées de la premiere loi de la nature, qui veut que l'homme résiste au mal, et désarme quiconque s'apprête à le détruire! Si les ministres de l'église ont souvent permis aux peuples de se révolter pour la cause du ciel, jamais ils ne leur permirent de se révolter pour des maux très-réels ou des violences connues.

C'est du ciel que sont venus les fers, dont on se servit pour enchaîner les esprits des mortels. Pourquoi le mahométan est-il partout esclave? c'est que son prophéte le subjugua au nom de la Divinité, comme avant lui Moyse avoit dompté les juifs. Dans toutes les parties de la terre, nous voyons que les premiers législateurs furent les premiers souverains et les premiers prêtres des sauvages auxquels ils donnerent des loix.

La religion ne semble imaginée que pour exalter les princes au-dessus de leurs nations et leur livrer les peuples à discrétion. Dès que ceux-ci se trouvent bien malheureux ici-bas, on les fait taire en les menaçant de la colere de Dieu: on fixe leurs yeux sur le ciel, afin de les empêcher d'appercevoir les vraies causes de leurs maux, et d'y appliquer les remédes que la nature leur présente.

§. 147. A force de répéter aux hommes que la terre n'est point leur vraie patrie,

que la vie présente n'est qu'un passage, qu'ils ne sont pas faits pour être heureux en ce monde, que leurs souverains ne tiennent leur autorité que de Dieu seul, et ne doivent compte qu'à lui seul, de l'abus qu'ils en font, qu'il n'est jamais permis de leur résister, etc. l'on est parvenu à éterniser l'inconduite des rois et les malheurs des peuples, les intérêts des nations ont été lâchement sacrifiés à leurs chefs. Plus on considere les dogmes et les principes religieux, plus on sera convaincu qu'ils ont pour but unique l'avantage des tyrans et des prêtres, sans jamais avoir égard à celui des sociétés.

Pour masquer l'impuissance de ses Dieux sourds, la religion est parvenue à faire croire aux mortels que ce sont toujours les iniquités qui allument le courroux des cieux. Les peuples ne s'en prennent qu'à eux-mêmes des infortunes et des revers qu'ils éprouvent à tout moment. Si la nature en désordre fait quelquefois sentir ses coups aux nations, leurs mauvais gouvernemens ne sont que trop souvent les causes immédiates et permanentes, d'où partent les calamités continuelles qu'elles sont forcées d'essuyer. N'est-ce pas à l'ambition des rois et des grands, à leur négligence, à leurs vices, à leurs oppressions que sont dues pour l'ordinaire les sterilités, la mendicité, les guerres, les contagions, les mauvaises mœurs et tous les fleaux multipliés qui désolent la terre?

En fixant continuellement les yeux des hommes sur les cieux; en leur faisant croire

que tous leurs maux sont dus à la colere divine; en ne leur fournissant que des moyens inefficaces et futiles pour faire cesser leurs peines, on diroit que les prêtres n'ont eu pour objet que d'empêcher les nations de songer aux vraies sources de leurs miseres, et se sont proposés de les rendre éternelles. Les ministres de la religion se conduisent à peu près comme ces meres indigentes qui, faute de pain, endorment leurs enfans affamés par des chansons, ou qui leur présentent des jouets pour leur faire oublier le besoin qui les tourmente.

Aveuglés dès l'enfance par l'erreur, retenus par les liens invisibles de l'opinion, écrasés par des terreurs paniques, engourdis au sein de l'ignorance, comment les peuples connoîtroient-ils les vraies causes de leurs peines? Ils croient y remédier en invoquanr les dieux. Hélas! ne voient-ils pas que c'est au nom de ces dieux qu'on leur ordonne de présenter la gorge au glaive de leurs tyrans impitoyables dans lesquels ils trouveroient la cause très-visible des maux dont ils gémissent, et pour lesquels ils ne cessent d'implorer inutilement l'assistance du ciel?

Peuples crédules! dans vos infortunes, redoublez vos prieres, vos offrandes, vos sacrifices; assiégez vos temples, égorgez des victimes sans nombre; jeûnez dans le sac et la cendre; abreuvez-vous de vos propres larmes; achevez sur-tout de vous épuiser pour enrichir vos dieux; vous ne ferez

qu'enrichir leurs prêtres; les dieux du ciel ne vous seront propices que quand les dieux de la terre reconnoîtront qu'ils sont des hommes comme vous, et donneront à votre bien-être les soins qui vous sont dus.

§. 148. Des princes négligents, ambitieux et pervers sont les causes réelles des malheurs publics : des guerres inutiles, injustes, réitérées dépeuplent la terre. Des gouvernemens avides et despotiques anéantissent pour les hommes les bienfaits de la nature. La rapacité des cours décourage l'agriculture, éteint l'industrie, fait naître la disette, la contagion, la misere. Le ciel n'est ni cruel ni favorable aux vœux des peuples; ce sont leurs chefs orgueilleux qui ont presque toujours un cœur d'airain.

C'est une opinion destructive pour la saine politique et pour les mœurs des princes, que de leur persuader que Dieu seul est à craindre pour eux, quand ils nuisent à leurs sujets, ou quand ils négligent de les rendre heureux. Souverains! ce n'est point les Dieux, mais vos peuples, que vous offensez, quand vous faites le mal! C'est à ces peuples, et par contre-coup à vous-mêmes que vous faites du mal, quand vous gouvernez injustement.

Rien de plus commun dans l'histoire, que de voir des tyrans religieux; rien de plus rare que d'y trouver des princes équitables, vigilans, éclairés. Un monarque peut être pieux, exact à remplir servilement les devoirs de sa religion, très-soumis à ses prêtres

libéral à leur égard, et se trouver en même-tems dépourvu de toutes les vertus et de tous les talens nécessaires pour gouverner. La religion, pout les princes, n'est qu'un instrument destiné à tenir les peuples plus fortement sous le joug.

D'après les beaux principes de la morale religieuse, un tyran qui pendant un long règne n'aura fait qu'opprimer ses sujets, leur arracher les fruits de leurs travaux, les immoler sans pitié à son ambition insatiable; un conquérant qui aura usurpé les provinces des autres, qui aura fait égorger des nations entieres, qui aura été toute sa vie un vrai fléau du genre humain, s'imagine que sa conscience peut se tranquiliser quand, pour expier tant de forfaits, il aura pleuré aux pieds d'un prêtre qui aura communément la lâche complaisance de consoler et de rassurer un brigand, que le plus affreux désespoir puniroit trop foiblement du mal qu'il a fait sur la terre.

§. 149. Un souverain sincèrement dévot est communément un chef très-dangereux pour un état: la crédulité suppose toujours un esprit rétréci: la dévotion absorbe pour l'ordinaire l'attention que le prince devroit donner au gouvernement de son peuple. Docile aux suggestions de ses prêtres, il devient à tout moment le jouet de leurs caprices, le fauteur de leurs querelles, l'instrument et le complice de leurs folies auxquelles il attache la plus grande valeur. Parmi les plus funestes présens que la religion

ligion ait fait au monde, on doit sur-tout compter ces monarques dévots et zélés qui, dans l'idée de travailler au salut de leurs sujets, se font un saint devoir de tourmenter, de persécuter, de détruire ceux que leur conscience faisoit penser autrement qu'eux. Un dévot, à la tête d'un empire, est un des plus grands fléaux que le ciel dans sa fureur puisse donner à la terre. Un seul prêtre fanatique ou un fripon, qui a l'oreille d'un prince crédule et puissant, suffit pour mettre un état en désordre et l'univers en combustion.

Dans presque tous les pays, des prêtres et des dévots sont chargés de former l'esprit et le cœur des jeunes princes destinés à gouverner les nations. Quelles lumieres peuvent avoir des instituteurs de cette trempe? De quels intérêts peuvent-ils être animés? Remplis eux-mêmes de préjugés, ils montreront à leur éleve la superstition, comme la chose la plus importante et la plus sacrée; ses devoirs chimériques, comme les plus saints devoirs; l'intolérance et l'esprit persécuteur, comme les vrais fondemens de son autorité future; ils tâcheront d'en faire un chef de parti, un fanatique turbulent, un tyran; ils étoufferont de bonne heure la raison en lui; ils le prémuniront contre elle; ils empêcheront la vérité de pénétrer jusqu'à lui; ils l'envenimeront contre les vrais talens, et le préviendront en faveur des talens méprisables; enfin, ils en feront un dévot imbécille qui n'aura aucune idée

L

du juste, ni de l'injuste ; ni de la vraie gloire, ni de la vraie grandeur, et qui sera dépourvu des lumieres et des vertus nécessaires au gouvernement d'un grand état. Voilà en abregé le plan de l'éducation d'un enfant destiné à faire un jour le bonheur ou le malheur de plusieurs millions d'hommes!

§. 150. Les prêtres se sont montrés en tout tems les fauteurs du despotisme et les ennemis de la liberté publique.; leur métier exige des esclaves avilis et soumis qui jamais n'aient l'audace de raisonner. Dans un gouvernement absolu ; il ne s'agit que de s'emparer de l'esprit d'un prince foible et stupide, pour se rendre maître des peuples. Au lieu de conduire les peuples au salut, les prêtres les ont toujours conduits à la servitude.

En faveur des titres surnaturels que la religion a forgés pour les plus mauvais princes, ceux-ci se sont communément ligués avec les prêtres qui, sûrs de régner par l'opinion sur le souverain lui-même, se sont chargés de lier les mains des peuples et de les tenir sous le joug. Mais, c'est en vain que le tyran, couvert de l'égide de la religion, se flatte d'être à l'abri de tous les coups du sort ; l'opinion est un foible rempart contre le désespoir des peuples. D'ailleurs, le prêtre n'est l'ami du tyran, que tant qu'il trouve son compte à la tyrannie ; il prêche la sédition et démolit l'idole qu'il a faite, quand il ne la trouve

plus assez conforme aux intérêts du ciel, qu'il fait parler quand il lui plaît, et qui ne parle jamais que suivant ses intérêts.

On nous dira sans doute que les souverains, connoissant tout l'avantage que la religion leur procure, se trouvent vraiment intéressés à la soutenir de toutes leurs forces. Si les opinions religieuses sont utiles aux tyrans, il est très-évident qu'elles sont inutiles à ceux qui gouvernent suivant les loix de la raison et de l'équité. Y a-t-il donc de l'avantage à exercer la tyrannie? Les princes sont-ils donc véritablement intéressés à être des tyrans? La tyrannie ne les prive-t-elle pas de la vraie puissance, de l'amour des peuples, de toute sûreté? Tout prince raisonnable ne devroit-il pas s'appercevoir que le despote est un insensé qui ne sait que se nuire à lui-même? Tout prince éclairé ne doit-il pas se défier des flatteurs, dont l'objet est de les endormir sur le bord du précipice qu'ils ouvrent sous ses pas?

§. 151. Si les flatteries sacerdotales réussissent à pervertir les princes et à les changer en tyrans, les tyrans de leur côté corrompent nécessairement et les grands et les peuples. Sous un maître injuste, sans bonté, sans vertu, qui ne connoît d'autre loi que son caprice, il faut nécessairement qu'une nation se déprave. Ce maître voudra-t-il auprès de sa personne des hommes honnêtes, éclairés, vertueux? Non, il ne lui faut que des flatteurs, des approbateurs, des imita-

teurs, des esclaves, des ames basses et serviles qui se prêtent à ses goûts ; sa cour propagera la contagion du vice dans les ordres inférieurs. De proche en proche tout se corrompra nécessairement dans un état dont le chef sera corrompu. On a dit, il y a long-tems, que *les princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes.*

La religion, loin d'être un frein pour les souverains, les a mis à portée de se livrer sans crainte et sans remords à des égaremens aussi funestes pour eux-mêmes que pour les nations qu'ils gouvernent. Ce n'est jamais impunément que l'on trompe les hommes. Dites à un prince qu'il est un Dieu ; bientôt il croira qu'il ne doit rien à personne. Pourvu qu'on le craigne, il se souciera peu d'être aimé ; il ne connoîtra ni regles, ni rapports avec ses sujets, ni devoirs à leur égard. Dites à ce prince qu'il *ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul*, et bientôt il agira comme s'il n'en devoit compte à personne.

§. 152, Un souverain éclairé est celui qui connoît ses véritables intérêts ; il sait qu'ils sont liés à ceux de sa nation ; il sait qu'un prince ne peut être ni grand, ni puissant, ni chéri, ni considéré, tant qu'il ne commandera qu'à des esclaves misérables ; il sait que l'équité, la bienfaisance, la vigilance lui donneront sur les hommes des droits bien plus réels, que des titres fabuleux qu'on fait descendre du ciel ; il sen-

tira que la religion n'est utile qu'aux prêtres, qu'elle est inutile à la société, que souvent elle la trouble, qu'il faut la contenir pour l'empêcher de nuire ; enfin, il reconnoîtra que pour régner avec gloire, il faut faire de bonnes loix et montrer des vertus, et non pas fonder sa puissance sur des impostures et des chimères.

§. 153. Les ministres de la religion ont eu grand soin de faire de leur Dieu un tyran redoutable, capricieux et changeant : il falloit qu'il fut ainsi, pour qu'il se prêtât a leurs intérêts, sujets à varier. Un Dieu qui seroit juste et bon, sans mélange de caprice et de perversité ; un Dieu qui auroit constamment les qualités d'un honnête homme ou d'un souverain débonnaire, ne cooviendroit aucunement à ses ministres. Il est utile aux prêtres que l'on tremble devant leur Dieu, afin que l'on recoure à eux pour obtenir les moyens de se rassurer de ses craintes.

Nul homme n'est un héros pour son valet-de-chambre. Il n'est pas surprenant qu'un Dieu habillé par ses prêtres, de maniere à faire grande peur aux autres, leur impose rarement à eux-mêmes, ou n'influe que très-peu sur leur propre conduite. Conséquemment nous les voyons en tout pays se comporter d'une façon très-uniforme : sous prétexte de la gloire de leur Dieu, par-tout ils dévorent les nations, ils avilissent les ames, ils découragent l'industrie, ils sement la discorde. L'ambition et l'ava-

rice furent de tous tems les passions dominantes du sacerdoce : par-tout le prêtre s'éleve au-dessus des souverains et des loix : par-tout on ne le voit occupé que des intérêts de son orgueil, de sa cúpidité, de son humeur despotique et vindicative ; par-tout il substitue des expiations, des sacrifices, des cérémonies et des pratiques mystérieuses, en un mot, des inventions lucratives pour lui-même, à des vertus utiles et sociales.

L'esprit est confondu et la raison est interdite à la vue des pratiques ridicules et des moyens pitoyables que les ministres d'un dieu ont inventés en tous pays pour purifier les ames et rendre le ciel favorable aux nations. Ici l'on retranche une portion du prépuce d'un enfant pour lui mériter la bienveillance divine ; là on verse de l'eau sur sa tête pour le laver des crimes qu'il n'a point encore pu commettre : ailleurs on lui dit de se plonger dans une riviere, dont les eaux ont le pouvoir d'emporter toutes les souillures : ailleurs on lui interdit de certains alimens, dont l'usage ne manqueroit pas d'exciter le couroux celeste : dans d'autres contrées on ordonne à l'homme pécheur de venir périodiquement faire l'aveu de ses fautes à un prêtre, qui souvent est un plus grand pêcheur que lui &c. &c. &c.

§. 154. Que dirions-nous d'une troupe d'empyriques qui, se rendant chaque jour sur une place publique, viendroient nous exalter la bonté de leurs remedes, les donne-

roient comme infaillibles, tandis que nous les trouverions remplis des mêmes infirmités qu'ils prétendent guérir ? Aurions-nous beaucoup de confiance aux recettes de ces charlatans qui nous crieroient à tue tête, *prenez de nos remédes, leurs effets sont immanquables, ils guérissent tout le monde, excepté nous.* Que penserions-nous ensuite en voyant ces mêmes charlatans passer leur vie à se plaindre de ce que leurs remédes ne produisent jamais rien sur les malades qui les prennent ? Enfin, quelle idée nous formerions-nous de la sottise du vulgaire qui, malgré ces aveux, ne cesseroit de payer très-chérement des remédes dont tout lui prouveroit l'inéficacité ? Les prêtres ressemblent à ces alchimistes qui disent hardiment qu'ils ont le secret de faire de l'or, tandis qu'ils ont à peine un habit pour couvrir leur nudité.

Les ministres de la religion déclament sans cesse contre la corruption du siecle et se plaignent hautement du peu de fruit de leurs leçons, en même tems qu'ils nous assurent que la religion est le *remede universel*, la véritable *panacée* contre les maux du genre humain. Ces prêtres sont très malades eux-mêmes ; cependant les hommes continuent de fréquenter leurs boutiques et d'avoir foi à leurs antidotes divins, qui de leur propre aveu ne guérissent personne.

§. 155. La religion, sur-tout chez les modernes, en s'emparant de la morale en a totalement obscurci les principes. Elle a rendu

les hommes insociables par devoir ; elle les a forcés d'être inhumains envers tous ceux qui ne pensoient pas comme eux. Des disputes théologiques, également intelligibles pour des partis acharnés les uns contre les autres, ont ébranlé des empires, amené des révolutions, fait périr des souverains, désolé l'Europe entière ; ces querelles méprisables n'ont pu même s'éteindre dans des fleuves de sang. Depuis l'extinction du paganisme, les peuples se firent un principe religieux d'entrer en frénésie toutes les fois qu'on vit éclore quelque opinion que leurs prêtres crurent contraires à la *saine doctrine.* Les sectateurs d'une religion, qui ne prêche en apparence que la charité, la concorde et la paix, se sont montrés plus féroces que des Cannibales ou des sauvages, toutes les fois que leurs docteurs les ont excités à la destruction de leurs freres. Il n'est point de crimes que les hommes n'aient commis dans l'idée de plaire à la Divinité ou d'appaiser son courroux.

L'idée d'un Dieu terrible, que l'on se peint comme un despote, a dû nécessairement rendre ses sujets méchans. La crainte ne fait que des esclaves ; et des esclaves sont lâches, bas, cruels, et se croient tout permis, quand il s'agit ou de captiver la bienveillance, ou de se soustraire aux châtimens du maitre qu'ils redoutent La liberté de penser peut seule donner aux hommes de la grandeur d'ame et de l'humanité. La notion d'un Dieu tyran n en peut faire que des esclaves abjects, chagrins, querelleurs, intolérans.

Toute religion qui suppose un Dieu prompt à s'irriter, jaloux, vindicatif, pointilleux sur ses droits ou sur son étiquete ; un Dieu assez petit pour être blessé des opinions qu'on peut avoir de lui ; un Dieu assez juste pour exiger que l'on prenne des notions uniformes sur son compte ; une telle religion devient nécessairement inquiete, insociable, sanguinaire ; les adorateurs d'un Dieu pareil ne croiront jamais pouvoir sans crime se dispenser de haïr, et même de détruire tous ceux qu'on leur désignera comme les adversaires de ce Dieu : ils croiront que ce seroit trahir la cause de leur Monarque céleste, que de vivre en bonne intelligence avec des concitoyens rebelles ; aimer ce que Dieu hait, ne seroit-ce pas s'exposer soi-même à sa haine implacable.

Persécuteurs infames, et vous dévots antropophages ! ne sentirez vous jamais la folie et l'injustice de votre humeur intolérante ? Ne voyez-vous pas que l'homme n'est pas plus le maître de ses opinions religieuses, de sa crédulite ou de son incrédulité, que de la langue qu'il apprend dès l'enfance et qu'il ne peut plus changer ? Dire à un homme de penser comme vous, n'est-ce pas vouloir qu'un étranger s'exprime comme vous ? Punir un homme pour ses erreurs, n'est-ce pas le punir pour avoir été éduqué différemment de vous ? Si je suis un incrédule, m'est-il possible de bannir de mon esprit les raisons qui ont ébranlé ma foi ? Si votre Dieu laisse aux hommes la liberté de se damner,

de quoi vous mêlez-vous ? Etes-vous donc plus prudens et plus sages que ce Dieu dont vous voulez venger les droits ?

§. 156. Il n'est point de dévot qui, suivant son tempéramment, ou ne haïsse, ou ne méprise, ou ne prenne en pitié les adhérens d'une secte différente de la sienne. La religion *dominante* (qui n'est jamais que celle du souverain et des armées) fait toujours sentir sa supériorité d'une façon très-cruelle et très-injurieuse aux sectes les plus foibles. Il n'existe pas encore de vraie tolérance sur la terre; par-tout on adore un Dieu jaloux, dont chaque nation se croit l'amie, à l'exclusion de toutes les autres.

Chaque peuple se vante d'adorer seul le vrai Dieu, le Dieu universel, le Souverain de la nature entiere. Mais quand on vient à examiner ce Monarque du monde, on trouve que chaque société, chaque secte, chaque parti ou cabale religieuse, ne fait de ce Dieu si puissant, qu'un souverain chetif, dont les soins et les bontés ne s'étendent que sur un petit nombre de sujets, qui prétendent avoir seuls l'avantage de jouir de ses faveurs, et qu'il ne s'embarrasse aucunement des autres.

Les fondateurs des religions, et des prêtres qui les maintiennent, se sont visiblement proposé de séparer les nations qu'ils endoctrinoient des autres nations ; ils voulurent par des marques distinctives séparer leur propre troupeau; ils donnerent à leurs adhérens des dieux ennemis des autres dieux,

des cultes, des dogmes, des cérémonies à part; ils leur persuaderent sur-tout que les religions des autres étoient impies et abominables. Par cet indigne artifice, ces fourbes ambitieux s'emparerent exclusivement de l'esprit de leurs sectateurs, les rendirent insociables et leur firent regarder comme des proscrits, tous ceux qui n'avoient pas un culte et des idées conformes aux leurs. Voilà comme la religion est parvenue à fermer les cœurs, et en bannir à jamais l'affection que l'homme doit avoir pour son semblable. La sociabilité, l'indulgence, l'humanité, ces premieres vertus de toute morale, sont totalement imcompatibles avec les préjugés religieux.

§. 157. Toute religion nationalle est faite pour rendre l'homme vain, insociable & méchant: le premiers pas vers l'humanité est de permettre à chacun de suivre en paix le culte & les opinions qui lui conviennent. Mais cette conduite ne peut plaire aux ministres de la religion qui veulent avoir le droit de tyranniser les hommes jusques dans leurs pensées.

Princes aveugles & dévots! vous haïssez, vous persécutez, vous envoyez au supplice des hérétiques, parce qu'on vous persuade que ces malheureux déplaisent à Dieu. Mais ne dites vous pas que votre Dieu est rempli de bonté: comment espérez vous lui plaire par des actes de barbarie qu'il doit nécessairement desaprouver? D'ailleurs qui vous a dit que leurs opinions déplaisent à votre Dieu? Ce sont vos prêtres Mais qui vous garantit que vos prêtres ne se

trompent point eux-mêmes ou ne veulent pas vous tromper ? Ce font ces mêmes prêtres. Princes ! c'eft donc fur la périlleufe parole de vos prêtres que vous commettez les crimes les plus atroces & les plus avérés dans l'idée de plaire à la Divinité !

§. 158. *Jamais*, dit Pafcal, *on ne fait le mal fi plenement & fi gaiment que quand on le fait par un faux principe de confcience.* (1) Rien de plus dangéreux qu'une religion qui lâche la bride à la férocité du peuple, & qui juftifie à ses yeux ses crimes les plus noirs : il ne met plus de bornes à sa méchanceté, dès qu'il la croit autorisée par son Dieu, dont on lui dit que les intérêts peuvent rendre toutes les actions légitimes. S'agit-il de la religion ? aussi-tôt les peuples les plus civilisés redeviennent de vrais sauvages, et se croient tout permis. Plus ils se montrent cruels, et plus ils se supposent agréables à leur Dieu, dont ils s'imaginent que la cause ne peut être soutenue avec trop de chaleur.

Toutes les religions du monde ont autorisé des forfaits innombrables. Les Juifs, enivrés par les promesses de leur Dieu, se sont arrogé le droit d'exterminer des nations entieres. Fondés sur les oracles de leur Dieu, les Romains, en vrais brigands, ont conquis et ravagé le monde. Les Arabes, encouragés par leur divin prophéte, ont été porter le fer et la flamme chez les chrétiens et les

---

(1) Voyez Penfées de Pafcal. XXXVIII.

idolâtres. Les chrétiens, sous prétexte d'étendre leur sainte religion, ont cent fois couvert de sang l'un et l'autre hémisphere.

Dans tous les événemens favorables à leurs propres intérêts, qu'ils appellent toujours la *cause de Dieu*, les prêtres nous montrent *le doigt de Dieu*. D'après ces principes les dévots ont le bonheur de voir le *doigt de Dieu* dans des révoltes, des révolutions, des massacres, des régicides, des forfaits, des prostitutions, des infamies, et, pour peu que ces choses contribuent à l'avantage de la religion, on est quitte alors pour dire, que *Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour parvenir à ses fins*. Est-il rien de plus capable d'anéantir toute idée de morale dans l'esprit des hommes, que de leur faire entendre que leur Dieu, si puissant et si parfait, est souvent forcé de se servir du crime pour accomplir ses desseins ?

§. 159. Dès qu'on se plaint des fureurs et des maux que la religion a tant de fois enfantés sur la terre, on nous avertit aussitôt que ces excès ne sont point dus à la religion, mais qu'ils sont les tristes effets des passions des hommes. Je demanderai cependant qu'est-ce qui a déchaîné ces passions? C'est évidemment la religion ; c'est le zèle qui rend inhumain et qui sert à couvrir les plus grandes infamies. Ces désordres ne prouvent-ils donc pas que la religion, au lieu de contenir les passions des hommes, ne fait que les couvrir d'un manteau qui les sanc-

tifie, et que rien ne seroit plus utile que d'arracher ce manteau sacré dont les hommes font si souvent un si terrible usage? Que d'horreurs seroient bannies de la société, si l'on ôtoit aux méchans un prétexte si plausible de la troubler!

Au lieu d'entretenir la paix parmi les hommes, les prêtres furent pour eux des furies qui les mirent en discorde. Ils alléguerent leur *conscience*, et prétendirent avoir reçu du ciel le droit d'être querelleurs, turbulens et rebelles. Les ministres du Seigneur ne se croient-ils pas lésés, ne prétendent-ils pas que la majesté divine est outragée, toutes les fois que les souverains ont la témérité de vouloir les empêcher de nuire? Les prêtres ressemblent à cette femme acariâtre, qui crioit *au feu! au meurtre! à l'assassin!* lorsque son mari lui retenoit les mains pour l'empêcher de le battre lui-même.

§. 160. Nonobstant les sanglantes tragédies que la religion fait jouer très-souvent en ce monde, on ne cesse de nous répéter qu'il ne peut y avoir de morale sans la religion. Si l'on jugeoit des opinions théologiques par leurs effets, on seroit en droit d'avancer que toute morale est parfaitement incompatible avec les opinions religieuses des hommes.

Imitez Dieu, nous crie-t-on sans cesse. Eh! quelle morale aurions-nous si nous imitions ce Dieu! quel est donc le Dieu que nous devons imiter? Est-ce le Dieu du déiste? Mais ce Dieu même ne peut être pour nous

un modèle bien constant de bonté ; s'il est l'auteur de tout, il est également l'auteur et du bien et du mal que nous voyons dans le monde ; s'il est l'auteur de l'ordre, il est aussi l'auteur du désordre, qui n'auroit point lieu sans sa permission. S'il produit, il détruit ; s'il appelle à la vie, il donne aussi la mort ; s'il accorde l'abondance, les richesses, la prospérité, la paix, il permet ou envoie les disettes, la pauvreté, les calamités, les guerres. Comment prendre pour modéle d'une bienfaisance permanente, le Dieu du théisme ou de la religion naturelle, dont les dispositions favorables sont à chaque instant démenties par tout ce que nous voyons arriver sous nos yeux ? Il faut à la morale une base moins chancelante que l'exemple d'un Dieu dont la conduite varie et que l'on ne peut dire bon qu'en fermant obstinément les yeux sur le mal qu'à chaque instant il fait ou permet dans ce monde.

Imiterons-nous le *Jupiter*, *très-bon*, *très-grand*, de l'antiquité païenne ? Imiter un tel Dieu, c'est prendre pour modèle un fils rebelle, qui ravit le trône à son pere, et qu'il mutile ensuite. C'est imiter un débauché, un adultere, un incestueux, un crapuleux, dont la conduite feroit rougir tout mortel raisonnable. Où en eussent été les hommes sous le paganisme, s'ils se fussent imaginé, d'après Platon, que la vertu consistoit à imiter les dieux !

Faudra-t-il imiter le Dieu des Juifs ! Trouverons-nous dans *Jehova* un modéle de notre

conduite? C'est un dieu vraiment sauvage, vraiment fait pour un peuple stupide, cruel et sans mœurs; c'est un dieu toujours en fureur qui ne respire que la vengeance, qui méconnoît la pitié, qui ordonne le carnage, le vol, l'insociabilité; en un mot, c'est un dieu dont la conduite ne peut servir de modèle à celle d'un honnête homme, et ne peut être imitée que par un chef de brigands.

Imiterons-nous donc le *Jésus* des chrétiens? Ce Dieu mort pour appaiser la fureur implacable de son pere, nous fournira-t-il un exemple que des hommes doivent suivre? Hélas! nous ne verrons en lui qu'un Dieu, ou plutôt un fanatique, un misantrope, qui, lui-même plongé dans la misere et prêchant à des misérables, leur conseillera d'être pauvres, de combattre et d'étouffer la nature, de haïr le plaisir, de chercher la douleur, de se détester eux-mêmes; il leur dira de quitter pour le suivre, peres, meres, parens, amis, etc. La belle morale! nous direz-vous. Elle est admirable, sans doute; elle doit être divine, car elle est impraticable pour des hommes. Mais une morale si sublime n'est-elle pas faite pour rendre la vertu haïssable? D'après la morale si vantée l'*homme Dieu* des chrétiens, ses disciples sont en ce bas monde des vrais *tantales* tourmentés d'une soif ardente, qu'il ne leur est point permis d'appaiser. Une semblable morale ne nous donne-t-elle pas une idée bien merveilleuse de l'auteur de la nature? S'il a, comme on l'assure, tout créé pour l'usage de ses

ses créatures, par quelle bizarrerie leur défend-il l'usage des biens qu'il a créés pour elles? Le plaisir, que l'homme desire sans cesse, n'est-il donc qu'un piege que Dieu a malignement tendu pour surprendre sa foiblesse?

§. 161. Les sectateurs du Christ voudroient nous faire regarder comme un miracle l'établissement de leur religion qui se montre en tout, contraire à la nature, opposée à tous les penchans du cœur, ennemie des plaisirs des sens. Mais l'austérité d'une doctrine ne la rend que plus merveilleuse aux yeux du vulgaire. La même disposition qui fait respecter comme divins et surnaturels des mystères inconcevables, fait admirer comme divine & surnaturelle une morale impraticable et supérieure aux forces de l'homme.

Admirer une morale et la mettre en pratique, sont deux choses très-différentes. Tous les chrétiens ne cessent d'admirer et de vanter la morale de l'évangile, mais elle n'est pratiquée que par un très-petit nombre de saints, admirable pour des gens qui se dispensent eux-mêmes d'imiter leur conduite, sous prétexte que la force ou la grace leur manquent.

Tout l'univers est infecté plus ou moins d'une morale religieuse, fondée sur l'opinion que pour plaire à la Divinité, il est très-nécessaire de se rendre malheureux sur la terre. On voit dans toutes les parties de notre globe des pénitens, des solitaires, des *faquirs*, des fanatiques qui semblent avoir profondément étudié les moyens de se tourmenter en l'honneur d'un être dont tous s'accordent à célé-

brer la bonté. La religion par son essence est l'ennemie de la joie et du bien-être des hommes. *Bienheureux sont les pauvres ; bienheureux sont ceux qui pleurent ; bienheureux sont ceux qui souffrent :* malheur à ceux qui sont dans l'abondance et dans la joie. Telles sont les rares découvertes que le christianisme annonce !

§. 162. Qu'est-ce qu'un saint dans toutes les religions ? C'est un homme qui prie, qui jeûne, qui se tourmente, qui fuit le monde, qui, comme un hibou, ne se plaît que dans la solitude, qui s'abstient de tout plaisir, qui semble effrayé de tout objet qui le détourneroit un moment de ses méditations fanatiques. Est-ce donc là de la vertu ? Un être de cette trempe est-il utile aux autres ? La société ne seroit-elle pas dissoute, et les hommes ne rentreroient-ils pas dans l'état sauvage, si chacun étoit assez fou pour vouloir être un saint ?

Il est évident que la pratique littérale et rigoureuse de la morale divine des chrétiens entraîneroit infailliblement la ruine des nations. Un chrétien qui voudroit tendre à la perfection, devroit écarter de son esprit tout ce qui peut détourner du ciel sa véritable patrie ; il ne voit sur la terre que des tentations, des pièges, des occasions de se perdre. Il doit craindre la science comme nuisible à la foi ; il doit fuir l'industrie comme un moyen d'obtenir des richesses très-fatales au salut ; il doit renoncer aux emplois et aux honneurs comme à des choses capa-

bles d'exciter son orgueil, et de le distraire du soin de penser à son ame. En un mot, la morale sublime du Christ, si elle n'étoit impraticable, briseroit tous les liens de la société.

Un saint dans le monde n'est pas un être plus utile qu'un saint dans le désert; le saint y porte une humeur chagrine, mécontente et souvent turbulante; son zele l'oblige quelquefois en conscience de troubler la société par des opinions ou des rêves que sa vanité lui fait prendre pour des inspirations d'en-haut. Les annales de toutes les religions sont remplies de saints inquiets, de saints intraitables, de saints séditieux qui se sont illustrés par les ravages que, *pour la plus grande gloire de Dieu*, ils ont porté dans l'univers. Si les saints qui vivent dans la retraite sont inutiles, ceux qui vivent dans le monde sont souvent très-dangereux.

La vanité de jouer un rôle, le desir de s'illustrer aux yeux du vulgaire imbécille par une conduite bizarre, constituent communément le caractere distinctif de grands saints. L'orgueil leur persuade qu'ils sont des hommes extraordinaires, fort au-dessus de la nature humaine, des êtres bien plus parfaits que les autres, des favoris que Dieu regarde avec bien plus de complaisance que le reste des mortels. L'humanité, dans un saint, n'est pour l'ordinaire qu'un orgueil plus raffiné que celui du commun des hommes. Il n'y a qu'une vanité bien ridicule, qui puisse déterminer

l'homme à faire une guerre continuelle à sa propre nature!

§. 163. Une morale qui contredit la nature de l'homme n'est point faite pour l'homme. Mais, direz-vous, la nature de l'homme s'est dépravée. En quoi consiste cette prétendue dépravation? Est-ce en ce qu'il a des passions? Mais les passions ne sont-elles pas de l'essence de l'homme? Ne faut-il pas qu'il cherche, qu'il desire, qu'il aime ce qui est, ou ce qu'il croit être utile à son bonheur? Ne faut-il pas qu'il craigne et qu'il fuie ce qu'il juge désagréable ou funeste pour lui? Allumez ses passions pour des objets, attachez son bien-être à ces mêmes objets, détournez-le par des motifs sensibles et connus, de ce qui peut faire du tort soit à lui-même soit aux autres, et vous en ferez un être raisonnable et vertueux. Un homme sans passions seroit également indifférent sur le vice et la vertu.

Docteurs sacrés! vous nous répétez à tout moment que la nature de l'homme est pervertie; vous nous criez *que toute chair a corrompu sa voie*; vous nous dites que la nature ne nous donne plus que des penchans déréglés. Dans ce cas, vous accusez votre Dieu, qui n'a pu, ou qui n'a pas voulu, que cette nature conservât sa perfection primitive. Si cette nature s'est corrompue, pourquoi ce Dieu ne l'a-t-il pas réparée. Aussitôt le chrétien m'assure que la nature humaine est réparée; que la mort de son Dieu l'a rétablie dans son intégrité

D'où vient donc, lui répliquerai-je, prétendez-vous que la nature humaine, nonobstant la mort d'un Dieu, est encore dépravée? C'est donc en pure perte que votre Dieu est mort? Que devient sa toute-puissance et sa victoire sur le diable, s'il est vrai que le diable conserve encore l'empire que, selon vous, il a toujours exercé dans le monde!

La mort, selon la théologie chrétienne, est la *solde du péché*. Cette opinion est conforme à celles de quelques nations negres et sauvages, qui s'imaginent que la mort d'un homme est toujours l'effet surnaturel de la colere des dieux. Les chrétiens croient fermement que le Christ les a délivrés du péché, tandis qu'ils sont à portée de voir que dans leur religion, comme dans les autres, l'homme est sujet à la mort. Dire que Jesus-Christ nous a délivrés du péché, n'est-ce pas dire qu'un juge a fait grace à un coupable, tandis que nous voyons qui l'envoie au supplice?

§. 164. Si, fermant les yeux sur tout ce qui se passe dans le monde, on vouloit s'en rapporter eux partisans de la religion chrétienne, on croiroit que leur divin sauveur a produit la révolution la plus merveilleuse, et la réforme la plus complete dans les mœurs des nations. » Le Messie, selon Pascal, » devoit lui seul produire un grand peuple » élu, saint et choisi; le conduire, le » nourrir, l'introduire dans le lieu de repos » et de sainteté, le rendre saint à Dieu,

» en faire le temple de Dieu, le sauver de » la colere de Dieu, le délivrer de la servitude du péché, donner des loix à ce peuple, graver ces loix dans son cœur, s'offrir à Dieu pour lui, écraser la tête du » démon, &c. (1) ». Ce grand homme a oublié de nous montrer le peuple sur lequel son divin Messie a produit les effets miraculeux dont il parle avec tant d'emphase, il paroît jusqu'à présent qu'il n'existe point sur la terre.

Pour peu qu'on examine les mœurs des nations chrétiennes, et qu'on écoute les clameurs de leurs prêtres, on sera forcé d'en conclure que Jésus-Christ leur Dieu à prêché sans fruit, est mort sans succès ; ses volontés toute-puissantes trouvent encore dans les hommes, une résistance dont ce Dieu ou ne peut, ou ne veut pas triompher. La morale de ce docteur divin, que ses disciples admirent tant et pratiquent si peu, n'est suivie dans tout un siecle que par une demi-douzaine de saints obscurs, de fanatiques, et de moines ignorés, qui seuls auront la gloire de briller dans la cour céleste ; tout le reste des mortels, quoique racheté par le sang de ce Dieu, sera la proie des flammes èternelles.

§. 165. Quand un homme a grande envie de pécher, il ne songe guere à son Dieu. Bien plus, quelques crimes qu'il ait commis

---

(1) Voyez les Pensées de M. Pascal. XV.

il se flatte toujours que ce Dieu adoucira pour lui la dureté de ses arrêts. Nul mortel ne croit sérieusement que sa conduite puisse le damner. Quoiqu'il craigne un Dieu terrible, qui souvent le fait trembler, toutes les fois qu'il est fortement tenté, il succombe et ne voit ensuite que le Dieu *des miséricordes* dont l'idée le tranquillise. Fait-il le mal? il espere avoir le tems de s'en corriger et promet bien de s'en repentir un jour.

Il est dans la pharmacie religieuse des recettes infaillibles pour calmer les consciences; les prêtres en tout pays possedent des secrets souverains pour désarmer la colere du ciel. Cependant, s'il est vrai que la divinité s'appaise par des prieres, des offrandes, des sacrifices, des pénitences, on n'est plus en droit de dire que la religion met un frein aux déréglemens des hommes; ils pêcheront d'abord, et chercheront ensuite les moyens d'appaiser Dieu. Toute religion qui expie et qui promet la rémission des crimes, si elle retient quelqu'un, encourage le grand nombre à commettre le mal.

Nonobstant son immutabilité, Dieu dans toutes les religions du monde est un protée véritable. Ses prêtres le montrent tantôt plein de clémence et de douceur; tantôt cruel, impitoyable, et tantôt se laissant facilement attendrir par les regrets et les larmes des pécheurs. En conséquence les hommes n'envisagent la Divinité que par le côté le plus conforme à leur intérêts

présens. Un Dieu toujours courroucé rebuteroit les adorateurs, ou les jetteroit dans le désespoir. il faut aux hommes un Dieu qui s'irrite et qui s'appaise : si sa colere effraie quelques ames peureuses, sa clémence rassure les méchans déterminés, qui comptent bien dailleurs recourir tôt ou tard aux moyens de se raccommoder avec lui. Si les jugemens de Dieu font peur à quelques dévots, timorés, qui déjà par temperament et par habitude ne sont pas enclins au mal, *les trésors de la miséricorde divine* rassurent les plus grands criminels qui ont lieu d'espérer qu'ils y participeront tout comme les autres.

§. 166 Les hommes pour la plupart pensent rarement à Dieu, ou du moins n'en sont pas fort occupés. Son idée a si peu de fixité, elle est si affligeante, qu'elle ne peut arrêter long-tems l'imagination que de quelques rêveurs tristes et mélancoliques qui ne constituent pas le plus grand nombre des habitans de ce monde, Le vulgaire n'y conçoit rien ; son foible cerveau s'embrouille, dès qu'il veut y penser. L'homme d'affaires ne songe qu'à ses affaires ; le courtisan à ses intrigues ; les gens du monde, les femmes, les jeunes gens à leurs plaisirs ; la dissipation efface bientôt en eux les notions fatigantes de la religion, Les ambitieux, les avares, les débauchés écartent soigneusement des spéculations trop foibles pour contrebalancer leurs passions diverses. A qui est-ce que l'idée de Dieu en impose ?

C'est à quelques hommes affoiblis, chagrins et dégoutés de ce monde ; à quelques personnes en qui les passions sont déjà amorties soit par l'âge, soit par des infirmités, soit par les coups de la fortune. La religion n'est un frein que pour ceux que leur tempérament ou les circonstances ont déjà mis à la raison. La crainte de Dieu n'empêche de pécher que ceux qui ne le veulent pas bien fort ou qui ne sont plus en état de le faire.

Dire aux hommes que la divinité punit les crimes en ce monde, c'est avancer un fait que l'expérience contredit à tout moment. Les plus méchans des hommes sont communément les arbitres du monde, et ceux que la fortune comble de ses faveurs. Pour nous convaincre des jugemens de Dieu, nous renvoyer à l'autre vie, c'est nous renvoyer à des conjectures pour détruire des faits dont on ne peut douter.

§. 167. Personne ne songe à l'autre vie, qu'and il est fortement épris des objets qu'il rencontre ici bas. Aux yeux d'un amant passionné, la présence de sa maîtresse éteint les feux de l'enfer, et ses charmes effacent tous les plaisirs du paradis. Femme! vous quittez dites-vous, votre amant pour votre Dieu ; c'est que votre amant n'est plus le même à vos yeux, ou c'est que votre amant vous quitte, et qu'il faut remplir le vuide qui s'est fait dans votre cœur.

Rien de plus ordinaire que de voir des ambitieux, des pervers, des hommes cor-

rompus et sans mœurs qui ont de la religion et qui montrent quelque-fois même du zele pour ses intérêts : s'ils ne la pratiquent point, ils se promettent de la pratiquer un jour ; ils la mettent en réserve comme un reméde qui tôt ou tard leur sera nécessaire pour se tranquilliser sur le mal qu'ils ont encore dessin de faire. Dailleurs le parti des dévots et des prêtres étant un parti très-nombreux, très-agis ant, très-puissant, il n'est pas étonnant de voir les fourbes et les frippons rechercher son appui pour parvenir à leurs fins. L'on nous dira, sans doute, que beaucoup d'honnêtes gens sont religieux sincerement et sans profit ; mais la droiture du cœur est-elle toujours accompagnée de lumieres ?

On nous cite un grand nombre de savans, d'hommes de génie qui ont été fortement attachés à la religion. Cela prouve que des hommes de génie peuvent avoir des préjugés, peuvent être pusillanimes, peuvent avoir une imagination qui les séduit et les empêche d'examiner les objets de sang-froid. Pascal ne prouve rien en faveur de la religion, sinon qu'un homme de génie peut avoir un coin de folie, et ce n'est plus qu'un enfant quand il est assez foible pour écouter ses préjugés. Pascal nous dit lui-même que *l'esprit peut être fort & étroit, & aussi étendu que foible* (1). Il avoit dit plus haut : *on peut*

(1) Voyez Pensées de M. Pascal XXXI.

avoir le sens droit & n'aller pas également à toutes choses, car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres.

§. 168. Qu'est-ce qne la vertu suivant la théologie? *C'est*, nous dit-on, *la conformité d's actions de l'homme avec la volonté de Dieu.* Mais qu'est-ce que Dieu? C'est un être que personne n'est capable de concevoir, et que par conséquent chacun modifie à sa façon. Qu'est-ce que la volonté de Dieu? C'est ce que des hommes qui ont vu Dieu ou que Dieu a inspirés nous ont dit être la volonté de Dieu. Qui sont ceux qui ont vu Dieu? Ce sont ou des fanatiques, ou des fourbes, ou des ambitieux que l'on ne peut guere en croire sur leur parole.

Fonder la morale sur un Dieu que chaque homme se peint diversement, que chacun compose à sa maniere, que chacun arrange suivant son propre tempérament et son propre intérêt, c'est évidemment fonder la morale sur le caprice et sur l'imagination des hommes; c'est la fonder sur les fantaisies d'une secte, d'une faction, d'un parti, qui croiront avoir l'avantage d'adorer un vrai Dieu, à l'exclusion de tous les autres.

Etablir la morale ou les devoirs de l'homme sur la volonté divine, c'est la fonder sur la volonté, les rêveries, les intérêts de ceux qui font parler Dieu, sans jamais avoir à craindre d'en être démenti. Dans toute religion les prêtres seuls ont le droit de déci-

der de ce qui plaît ou déplaît à leur Dieu ; l'on est toujours assuré qu'ils décideront que c'est ce qui leur plaît ou leur déplaît à eux-mêmes.

Les dogmes, les cérémonies, la morale et les vertus que prescrivent toutes les religions du monde, n'ont été visiblement calculés que pour étendre le pouvoir ou augmenter les émolumens des fondateurs et des ministres de ces religions. Les dogmes sont obscurs, inconcevables, effrayans, et par-là même très-propres à égarer l'imagination et à rendre le vulgaire plus docile aux volontés de ceux qui veulent le dominer. Les cérémonies et les pratiques procurent des richesses ou de la considération aux prêtres. La morale et les vertus religieuses consistent dans une foi soumise qui empêche de raisonner, dans une humilité dévote qui assure à des prêtres la soumission de leurs esclaves; dans un zele ardent lorsqu'il s'agit de la religion, c'est-à-dire, quand il s'agit des intérêts de ces prêtres. Toutes les vertus religieuses n'ont évidemment pour objet que l'utilité des ministres de la religion.

§. 169. Quand on reproche aux théologiens la stérilité de leurs vertus *théologales*, ils nous vantent avec emphase la *charité*, cet amour tendre du prochain dont le christianisme fait un devoir essentiel à ses disciples. Mais hélas! que devient cette prétendue charité, dès qu'on examine la conduite des ministres du Seigneur ? Demandez-leur s'il faut aimer son prochain ou lui faire

du bien, quand il est un impie, un hérétique, un incrédule, c'est-à-dire, quand il ne pense pas comme eux ? Demandez-leur s'il faut tolérer les opinions contraires à celles de la religion qu'ils professent ? Demandez-leur si le souverain peut montrer de l'indulgence pour ceux qui sont dans l'erreur ? Aussitôt leur charité disparoît, et le clergé dominant vous dira, que le *prince ne porte le glaive que pour soutenir les intérêts du Très-Haut* ; il vous dira que par amour pour le prochain, il faut le persécuter, l'emprisonner, l'exiler, le brûler. Vous ne trouverez de la tolérance que chez quelques prêtres persécutés eux-mêmes, qui mettront de côté la charité chrétienne, dès qu'ils auront le pouvoir de persécuter à leur tour.

La religion chrétienne, prêchée dans son origine par des mendians et des hommes très-miserables, sous le nom de *charité*, recommande très-fortement l'aumône : la religion de Mahomet en fait également un devoir indispensable. Rien n'est, sans-doute, plus conforme à l'humanité, que de secourir les malheureux, de vétir l'homme nud, de tendre une main bienfaisante à quiconque a besoin. Mais ne seroit-il pas plus humain et plus charitable de prévenir la misere et d'empêcher les pauvres de pulluler ? Si la religion, au lieu de diviniser les princes, leur eût appris à respecter la propriété de leurs sujets, à être justes, à n'exercer que leurs droits légitimes, on ne verroit pas un si grand nombre de mendians dans leurs états.

Un gouvernement avide, injuste, tyrannique multiplie la misere ; la rigueur des impôts produit le découragement, la paresse, la pauvreté, qui font à leur tour éclore les vols, des assassinats et des crimes de toute espece. Si les souverains avoient plus d'humanité, de charité, d'équité, leurs états ne seroient pas peuplés de tant de malheureux, qu'il devient impossible de soulager leur misere.

Les états chrétiens et mahométans sont remplis d'hôpitaux vastes et richement dotés, dans lesquels on admire la pieuse charité des rois et des sultans qui les ont élevés. N'eût-il donc pas été plus humain de bien gouverner les peuples, de leur procurer l'aisance, d'exciter et de favoriser l'industrie et le commerce, de les laisser jouir en sûreté du fruit de leurs travaux, que de les écraser sous un joug despotique, de les appauvrir par des guerres insensées, de les réduire à la mendicité pour satisfaire un luxe effréné, et de bâtir ensuite des monumens somptueux qui ne peuvent contenir qu'une très-petite portion de ceux qu'on a rendu misérables ? La religion par ses vertus n'a fait que donner le change aux hommes ; au lieu de prévenir les maux, elle n'y appliqua jamais que des remédes impuissans.

Les ministres du ciel ont toujours su tirer parti pour eux-mêmes, des calamités des autres : la misere publique fut, pour ainsi dire, leur élément : ils se sont rendus partout les administrateurs des biens des pau-

vres, les distributeurs des aumônes, les dépositaires des charités : par-là ils étendirent et soutinrent en tout tems leur pouvoir sur les malheureux qui composent communément la partie la plus nombreuse, la plus inquiete, la plus séditieuse dans la société. Ainsi les plus grands maux tournent au profit des ministres du Seigneur.

Les prêtres des chrétiens nous disent que les biens qu'ils possédent, sont *les biens des pauvres*, et prétendent, à ce titre, que leurs possessions sont sacrées. En conséquence les souverains et les peuples se sont empressés d'accumuler dans leurs mains, des terres, des revenus, des trésors. Sous prétexte de charité nos guides spirituels sont devenus très-opulens, et jouissent aux yeux des nations appauvries, de biens qui n'etoient destinés que pour les malheureux ; ceux-ci, loin de murmurer, applaudissent à une sainte générosité qui enrichit l'église, mais qui bien rarement contribue à soulager les pauvres.

Suivant les principes du christianisme, la pauvreté est elle-même une vertu, et c'est celle que les souverains et les prêtres font le plus rigoureusement observer à leurs esclaves. D'après ces idées, un grand nombre de pieux chrétiens ont renoncé, de plein gré, aux richesses périssables de la terre, ont distribué leur patrimoine aux pauvres, et se sont retirés dans des déserts pour y vivre dans une indigence volontaire. Mais bientôt cet enthousiasme, ce goût surnaturel pour la misere fut forcé de céder à

la nature. Les successeurs de ces pauvres volontaires vendirent aux peuples dévots, leurs prieres et leur intercession puissante auprès de la Divinité; ils devinrent riches et puissans; ainsi des moines, des solitaires, vécurent dans l'oisiveté, et sous prétexte de charité, dévorerent effrontément la substance du pauvre.

La pauvreté d'esprit est celle dont la religion fit toujours le plus de cas. La vertu fondamentale de toute religion, c'est-à-dire, la plus utile à ses ministres, c'est *la foi*. Elle consiste dans une crédulité sans bornes, qui fait croire sans examen tout ce que les interprêtes de la Divinité ont intérêt que l'on croie. A l'aide de cette vertu merveilleuse, les prêtres sont devenus les arbitres et du juste et de l'injuste, et du bien et du mal: il leur fut très-facile de faire commettre des crimes, quand ils eurent besoin de crimes pour faire valoir leurs intérêts. La foi implicite a été la source des plus grands attentats qui se soient commis sur la terre.

§. 170. Celui qui le premier a dit aux nations, que lorsqu'on avoit fait tort aux hommes, il falloit en demander pardon à Dieu, l'appaiser par des présens, lui offrir des sacrifices, a visiblement détruit les vrais principes de la morale. D'après ses idées, les hommes s'imaginent que l'on peut obtenir du roi du ciel, comme des rois de la terre, la permission d'être injuste et méchant; ou du moins le pardon du mal que l'on peut faire.

La

La morale est fondée sur les rapports, les besoins, les intérêts constans des habitans de la terre; les rapports qui subsistent entre les hommes et Dieu, ou sont parfaitement inconnus, ou sont imaginaires. La religion, en associant Dieu avec les hommes, a visiblement affoibli ou détruit les liens qui les unissent entr'eux. Les mortels s'imaginent pouvoir impunément se nuire les uns aux autres, en faisant une réparation convenable à l'Être tout-puissant, à qui l'on suppose le droit de remettre toutes les offenses faites à ses créatures.

Est-il rien de plus propre à rassurer les méchans ou à les enhardir au crime, que de leur persuader qu'il existe un être invisible qui a le droit de leur pardonner les injustices, les rapines, les perfidies, les outrages qu'ils peuvent faire à la société? Encouragés par ces funestes idées, nous voyons que les hommes les plus pervers se livrent aux plus cruels crimes, et croyent les réparer en implorant la miséricorde divine; leur conscience est en repos, dès qu'un prêtre les assûre que le ciel est désarmé par un repentir sincere, très-inutile au monde; ce prêtre les console au nom de la divinité, s'ils consentent, en réparation de leurs fautes, à partager avec ses ministres les fruits de leur brigandages, de leurs fraudes et de leurs méchancetés.

Une morale liée à la religion, lui est nécessairement subordonnée. Dans l'esprit d'un dévot, Dieu doit passer avant ses créatu-

res ; il vaut mieux lui obéir qu'aux hommes. Les intérêts du monarque céleste doivent l'emporter sur ceux des chétifs mortels. Mais les intérêts du ciel sont visiblement les intérêts des ministres du ciel ; d'où il suit évidemment que dans toute religion les prêtres, sous prétexte des intérêts du ciel ou de la gloire de Dieu, pourront dispenser des devoirs de la morale humaine, quand ils ne s'accorderont pas avec les devoirs que Dieu est en droit d'imposer. Dailleurs celui qui a le pouvoir de pardonner les crimes, ne doit-il pas avoir le droit d'en commander ?

§. 171. On se tue de nous dire, que sans un Dieu il ne peut y avoir d'*obligation morale* ; qu'il faut aux hommes et aux souverains eux-mêmes, un législateur assez puissant pour les obliger. L'obligation morale suppose une loi ; mais cette loi naît des rapports éternels et nécessaires des choses entr'elles, rapports qui n'ont rien de commun avec l'existence d'un Dieu. Les regles de la conduite des hommes découlent de leur propre nature qu'ils sont à portée de connoître, et non de la nature divine dont ils n'ont nulle idée : ces régles nous obligent, c'est-à-dire, que nous nous rendons estimables ou méprisables, aimables ou haïssables ; dignes de récompenses ou de châtimens, heureux ou malheureux, suivant que nous nous conformons à ces régles ou que nous nous en écartons. La loi qui oblige l'homme à ne se pas nuire à lui-même, est fondée sur la nature d'un être sensible qui, de quelque

façon qu'il soit venu dans ce monde, ou quel que puisse être son sort dans un monde à venir, est forcé par son essence actuelle de chercher le bien-être et de fuir le mal, d'aimer le plaisir et de craindre la douleur. La loi qui oblige l'homme à ne pas nuire aux autres et à leur faire du bien, est fondée sur la nature des êtres sensibles vivans en société, qui sont par leur essence forcés de mépriser ceux qui ne leur font aucun bien, et de détester ceux qui s'opposent à leur félicité.

Soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point, soit que ce Dieu ait parlé, soit qu'il n'ait point parlé, les devoirs moraux des hommes seront toujours les mêmes, tant qu'ils auront la nature qui leur est propre, c'est-à-dire, tant qu'ils seront des êtres sensibles. Les hommes ont-ils donc besoin d'un Dieu qu'ils ne connoissent pas, d'un législateur invisible, d'une religion mystérieuse, de craintes chimériques, pour comprendre que tout excès tend évidemment à les détruire, que pour se conserver il faut s'en abstenir, que pour se faire aimer des autres il faut leur faire du bien, que leur faire du mal est un sûr moyen de s'attirer leur vengeance et leur haine?

Avant la loi point de péché. Rien de plus faux que cette maxime. Il suffit que l'homme soit ce qu'il est, ou soit un être sensible, pour distinguer ce qui lui fait plaisir de ce qui lui déplaît. Il suffit qu'un homme sache qu'un autre homme est un être sensible

comme lui, pour qu'il ne puisse pas ignorer ce qui lui est utile ou nuisible. Il suffit que l'homme ait besoin de son semblable, pour qu'il sache qu'il doit craindre d'exciter en lui des sentimens défavorables à lui-même. Ainsi l'être sentant et pensant n'a besoin que de sentir et de penser, pour découvrir ce qu'il doit faire et pour lui-même et pour les autres. Je sens, et un autre sent comme moi; voilà le fondement de toute morale.

§. 172. Ce n'est que par sa conformité avec la nature de l'homme que nous pouvons juger de la bonté d'une morale. D'après cette comparaison, nous sommes en droit de la rejetter si nous la trouvons contraire au bien-être de notre espece. Quiconque a médité sérieusement la religion et sa morale surnaturelle, quiconque en a pesé d'une main sûre les avantages et les désavantages, demeurera convaincu que l'une et l'autre sont nuisibles aux intérêts du genre humain, ou directement opposées à la nature de l'homme.

« Peuples, aux armes! il s'agit de la cause » de votre Dieu. Le ciel est outragé! La » foi est en péril! A l'impiété! au blasphême! » à l'hérésie! » Par le pouvoir magique de ces mots redoutables, auxquels les peuples ne comprirent jamais rien, les prêtres furent de tout tems les maîtres de soulever les nations, de détrôner des rois, d'allumer des guerres civiles, de mettre les hommes aux prises. Quand par hasard on examine les importans objets qui ont excité la colere céleste et produit tant de ravages sur la

terre, il se trouve que les folles rêveries et les bizarres conjectures de quelque théologien qui ne s'entendoit pas lui-même, ou les prétentions du clergé ont brisé tous les liens de la société, et baigné le genre humain dans son sang et ses larmes.

§. 173. Les souverains de ce monde, en associant la Divinité au gouvernement de leurs états, en se donnant pour ses lieutenans et ses représentans sur la terre, en reconnoissant que c'est d'elle qu'ils tiennent leur pouvoir, ont dû nécessairement se donner ses ministres pour rivaux ou pour maîtres. Est-il donc étonnant que souvent les prêtres aient fait sentir aux rois la supériorité du Monarque céleste ? N'ont-ils pas plus d'une fois fait connoître aux princes temporels, que le pouvoir le plus grand est forcé de céder au pouvoir spirituel de l'opinion ? Rien de plus difficile que de servir deux maîtres, sur-tout quand ils ne sont point d'accord sur ce qu'ils demandent à leurs sujets.

L'association de la religion avec la politique a nécessairement introduit une législation double dans les états. La loi de Dieu, interprétée par ses prêtres, se trouva souvent contraire à la loi du souverain ou à l'intérêt de l'état. Quand les princes ont de la fermeté et se sont assurés de l'amour de leurs sujets, la loi de Dieu est quelquefois obligée de se prêter aux intentions sages du souverain temporel ; mais le plus souvent l'autorité souveraine est obligée de reculer devant l'autorité divine, c'est-à-dire, de-

vant l'intérêt du clergé. Rien de plus dangereux pour un prince, que de *mettre la main à l'encensoir*, c'est-à-dire, de vouloir réformer les abus consacrés par la religion. Dieu n'est jamais plus en colere, que lorsqu'on touche aux droits divins, aux privilèges, aux possessions, aux immunités des prêtres.

Les spéculations métaphysiques ou les opinions religieuses des hommes n'influent sur leur conduite, que quand ils les jugent conformes à leurs intérêts. Rien ne prouve cette vérité d'une maniere plus convaincante, que la conduite d'un grand nombre de princes relativement à la puissance spirituelle à laquelle on les voit très-souvent résister. Un souverain, persuadé de l'importance et des droits de la religion, ne devroit-il pas se croire obligé en conscience de recevoir avec respect les ordres de ses prêtres, et les regarder comme des ordres de la Divinité même? Il fut un tems où les rois et les peuples, plus conséquens et convaincus des droits de la puissance spirituelle, se rendoient ses esclaves, lui cédoient en toute occasion, et n'étoient que des instrumens dociles dans ses mains: cet heureux tems n'est plus; par une étrange inconséquence on voit quelquefois les plus dévots monarques s'opposer aux entreprises de ceux qu'ils regardent pourtant comme les ministres de Dieu. Un souverain, bien pénétré de religion ou de respect pour son Dieu, devroit se tenir sans cesse prosterné devant ses prêtres, et les

regarder comme ses souverains véritables. Est-il une puissance sur la terre qui ait le droit de se mesurer avec celle du Très-Haut ?

§. 174. Les princes, qui se croient intéressés à faire durer les prejugés de leurs sujets, ont-ils donc bien réflechi aux effets qu'ont produit et que peuvent encore produire des démagogues privilégiés, qui ont le droit de parler quand ils veulent, et d'enflammer au nom du ciel les passions de plusieurs millions de sujets ? Quels ravages ne causeroient pas ces harangueurs sacrés, s'ils s'entendoient pour troubler un état, comme ils l'ont fait si souvent!

Rien de plus onéreux et de plus ruineux pour la plupart des nations, que le culte de leurs Dieux. Par-tout leurs ministres, non-seulement constituent le premier ordre dans l'état, mais encore jouissent de la portion la plus ample des biens de la société, et sont en droit de lever des impôts continuels sur leurs concitoyens. Quels avantages réels ces organes du Très-Haut procurent-ils donc aux peuples pour les profits immenses qu'ils en tirent ? En échange de leurs richesses et de leurs bienfaits, leur donnent-ils autre chose que des mystères, des hypotheses, des cérémonies, des questions subtiles, des querelles interminables que très-souvent les états sont encore obligés de payer de leur sang ?

§. 175. La religion, qui se donne pour le plus ferme appui de la morale, lui ôte évidemment ses vrais mobiles pour leur

substituer des mobiles imaginaires, des chimeres inconcevables qui, étant visiblement contraires au bon-sens, ne peuvent être crus fermement par personne. Tout le monde nous assure qu'il croit fermement un Dieu qui récompense et punit : tout le monde se dit persuadé de l'existence d'un enfer et d'un paradis ; cependant voyons-nous que ces idées rendent les hommes meilleurs, ou contrebalancent dans l'esprit du plus grand nombre d'entr'eux, les intérêts les plus légers ? Chacun nous assure qu'il est effrayé des jugemens de Dieu, et chacun suit ses passions, quand il se croit sûr d'échapper aux jugemens des hommes.

La crainte des puissances invisibles est rarement aussi forte que la crainte des puissances visibles. Des supplices inconnus ou éloignés frappent bien moins le peuple, qu'une potence dressée ou que l'exemple d'un pendu. Il n'est guere de courtisan qui craigne à beaucoup près autant la colere de son Dieu, que la disgrace de son maître. Une pension, un titre, un ruban suffisent pour faire oublier et les tourmens de l'enfer et les plaisirs de la cour céleste. Les caresses d'une femme l'emportent tous les jours sur les menaces du Très-Haut. Une plaisanterie, un ridicule, un bon mot font plus d'impression sur l'homme du monde, que toutes les notions graves de sa religion.

Ne nous assure-t-on pas qu'*un bon peccavi* suffit pour appaiser la Divinité ? Cependant on ne voit pas que ce *bon peccavi* se dise.

bien sincérement : du moins est-il très-rare de voir les grands voleurs restituer, même à l'article de la mort, des biens qu'ils savent avoir injustement acquis. Les hommes se persuadent, sans-doute, qu'ils se feront aux feux éternels, s'ils ne peuvent s'en garantir. Mais *il est avec le ciel des accomodemens*: en donnant à l'église une portion de leur fortune, il y a très-peu de dévots frippons qui ne meurent fort tranquilles sur la façon dont ils se sont enrichis en ce monde.

§. 176. De l'aveu même des plus ardens défenseurs de la religion et de son utilité, rien de plus rare que les conversions sinceres ; à quoi l'on pourroit ajouter, rien de plus infructueux pour la société. Les hommes ne se dégoûtent du monde, que lorsque le monde est dégoûtè d'eux ; une femme ne se donne à Dieu, que lorsque le monde ne veut plus d'elle. Sa vanité trouve dans la dévotion un rôle qui l'occupe, et la dedommage de la ruine de ses charmes. Des pratiques minutieuses lui font passer le tems ; les cabales, les intrigues, les déclamations, la médisance, le zele lui fournissent des moyens de s'illustrer et de se faire considérer dans le parti dévot.

Si les dévots ont le talent de plaire à Dieu et à ses prêtres, ils ont rarement celui de plaire à la société ou de s'y rendre utiles. La religion, pour un dévot, est un voile qui couvre et justifie toutes ses passions ; son orgueil, sa mauvaise humeur, sa colere, sa vengeance, son impatience, ses rancunes.

La dévotion s'arroge une supériorité tyrannique qui bannit du commerce la douceur, l'indulgence et la gaieté : elle donne le droit de censurer les autres, de reprendre, de déchirer les profanes pour la plus grande gloire de Dieu. Il est très-ordinaire d'être dévot et de n'avoir aucunes des vertus ou des qualités nécessaires à la vie sociale.

§. 177. On assure que le dogme d'une autre vie est de la plus grande importance pour le repos des sociétés; on s'imagine que, sans lui, les hommes n'auroient plus ici-bas de motifs pour bien faire. Qu'est-il besoin de terreurs et de fables pour faire sentir à tout homme raisonnable la façon dont il doit se comporter sur la terre? Chacun de nous ne voit-il pas qu'il a le plus grand intérêt à mériter l'approbation, l'estime, la bienveillance des êtres qui l'environnent, et de s'abstenir de tout ce qui peut lui attirer le blâme, le mépris et le ressentiment de la société? Quelque courte que soit la durée d'un festin, d'une conversation, d'une visite, chacun ne veut-il pas y jouer un rôle décent, agréable pour lui-même et pour d'autres? Si la vie n'est qu'un passage, tâchons de le rendre facile; il ne peut l'être, si nous manquons d'égards pour ceux qui cheminent avec nous.

La religion, tristement occupée de ses sombres rêveries, ne nous représente l'homme que comme un pélerin sur la terre : elle en conclut que, pour voyager plus sûrement, il doit faire bande à part, renoncer aux

douceurs qu'il rencontre, se priver des amusemens qui pourroient le consoler des fatigues et des ennuis de la route. Une philosophie stoïque et chagrine nous donne quelquefois des conseils aussi peu sensés que la religion. Mais une philosophie plus raisonnable nous invite à répandre des fleurs sur le chemin de la vie, à en écarter la mélancolie et les terreurs paniques, à nous lier d'intérêt avec nos compagnons de voyage, à nous distraire par la gaieté et par des plaisirs honnêtes, des peines et des traverses auxquelles nous nous trouvons si souvent exposés : elle nous fait sentir que, pour voyager avec agrément, nous devons nous abstenir de ce qui pourroit nous devenir nuisible à nous-mêmes, et fuir avec grand soin ce qui pourroit nous rendre odieux à nos associés.

§. 178. On demande quels motifs un athée peut avoir de bien faire ? Il peut avoir le motif de se plaire à lui-même, de plaire à ses semblables, de vivre heureux ou tranquille ; de se faire aimer et considerer des hommes, dont l'existence et les dispositions sont bien plus sûres et plus connues, que celles d'un être impossible à connoître. Celui qui ne craint pas les dieux, peut-il craindre quelque chose ? Il peut craindre les hommes, il peut craindre le mépris, le déshonneur, les châtimens et la vengeance des loix ; enfin il peut se craindre lui-même et les remords qu'éprouvent tous ceux qui ont la conscience d'avoir encouru ou mérité la haine de leurs semblables.

La conscience est le témoignage intérieur que nous nous rendons à nous-mêmes d'avoir agi de façon à mériter l'estime ou le blâme des êtres avec qui nous vivons. Cette conscience est fondée sur la connoissance évidente que nous avons des hommes, et des sentimens que nos actions doivent produire en eux. La conscience du dévot consiste à se persuader qu'il a plu ou déplu à son Dieu, dont il n'a nulle idée, et dont les intentions obscures et douteuses ne lui sont expliquées que par des hommes suspects, qui ne connoissent pas plus que lui, l'essence de la Divinité, et qui sont très-peu d'accord sur ce qui peut lui plaire ou lui déplaire. En un mot, la conscience de l'homme crédule est dirigée par des hommes qui ont eux-mêmes une conscience erronée, ou dont l'intérêt étouffe les lumieres.

Un athée peut-il avoir de la conscience? Quels sont ses motifs pour s'abstenir des vices cachés et des crimes secrets que les autres hommes ignorent, et sur lesquels les loix n'ont point de prise? Il peut s'être assuré par une expérience constante qu'il n'est point de vice que, par la nature des choses, ne se punisse lui-même. Veut-il se conserver? il évitera tous les excès qui pourroient endommager sa santé; il ne voudra point traîner une vie languissante qui le rendroit à charge et à lui-même et aux autres. Quant aux crimes secrets, il s'en abstiendra par la crainte d'être forcé d'en rougir à ses propres yeux, auxquels

il ne peut se soustaire. S'il a de la raison il connoîtra le prix de l'estime qu'un honnête homme doit avoir pour lui-même. Il saura d'ailleurs que des circonstances inespérées peuvent dévoiler aux yeux des autres la conduite qu'il se sent intéressé de leur cacher. L'autre monde ne fournit aucuns motifs de bien faire, à celui qui n'en trouve point ici-bas.

§. 179. L'athée de spéculation, nous dira » le théiste, peut être un honnête hom-» me, mais ses écrits formeront des athées » politiques. Des princes et des ministres, » n'étant plus retenus par la crainte de » Dieu, se livreront sans scrupule aux plus » affreux excès. » Mais quelque l'on puisse supposer la dépravation d'un athée sur le trône, peut-elle jamais être plus forte et plus nuisible que celle de tant de conquérans, de tyrans, de persécuteurs, d'ambitieux, de courtisans pervers qui, sans être des athées qui même étant souvent très-religieux et très-devots, ne laissent pas de faire gémir l'humanité sous le poids de leurs crimes? Un prince athée peut-il faire plus de mal au monde qu'un Louis XI, un Philippe II, un Richelieu, qui tous ont allié la religion avec le crime? Rien de moins ordinaire que des princes athées, mais rien de plus commun que des tyrans et des ministres très-méchans et très-religieux ..

§. 180. Tout homme dont l'esprit se livre à la réflexion, ne peut s'empêcher de connoître ses devoirs, de decouvrir les rapports

subsistans entre les hommes, de méditer sa propre nature, de démêler ses besoins, ses penchans, ses desirs, et de s'appercevoir de ce qu'il doit à des êtres nécessaires à son propre bonheur. Ces réflexions conduisent naturellemenr à la connoissance de la morale la plus essentielle pour des êtres qui vivent en société. Tout homme qui aime à se replier sur lui-même, à étudier, à chercher les principes des choses, n'a pas pour l'ordinaire des passions bien dangereuses : sa passion la plus forte sera de connoître la vérité, et son ambition de la montrer aux autres. La philosophie est propre à cultiver et le cœur et l'esprit. Du côté des mœurs et de l'honnêteté, celui qui réflechit et qui raisonne, n'a-t-il pas évidemment de l'avantage sur celui qui se fait un principe de ne point raisonner ?

Si l'ignorance est utile aux prêtres et aux oppresseurs du genre humain, elle est très-funeste à la société. L'homme dépourvu de lumieres ne jouit pas de sa raison ; l'homme dépourvu de raison et de lumieres, est un sauvage qui peut à chaque instant être entraîné dans le crime. La morale, ou la science des devoirs, ne s'acquiert que par l'étude de l'homme et de ses rapports. Celui qui ne réflechit point par lui-même, ne connoît point la vraie morale et marche d'un pas peu sûr dans le chemin de la vertu. Moins les hommes raisonnent, et plus ils sont méchans. Les sauvages, les princes, les grands, les gens de la lie du peuple sont

communément les plus méchans des hommes, parce qu'ils sont ceux qui raisonnent le moins.

Le dévot ne réflechit jamais et se garde bien de raisonner. Il craint tout examen; il suit l'autorité, et souvent même une conscience erronée lui fait un saint devoir de commettre le mal. L'incrédule raisonne, il consulte l'expérience et la préfere au préjugé. S'il a raisonné juste, sa conscience s'éclaire; il trouve pour bien faire, des motifs plus réels que le dévot, qui n'a d'autres motifs que ses chimeres et qui jamais n'écoute la raison. Les motifs de l'incrédule ne sont-ils pas assez puissans pour contrebalancer ses passions? Est-il assez borné pour méconnoître les intérêts les plus réels qui devroient le contenir? Eh bien, il sera vicieux et méchant; mais pour lors il ne sera ni pire ni meilleur que tant d'hommes crédules qui, non-obstant la religion de ses préceptes sublimes, ne laissent pas de suivre une conduite que cette religion condamne. Un assassin crédule est-il donc moins à craindre, qu'un assassin qui ne croit rien? Un tyran bien dévôt est-il moins un tyran, qu'un tyran indévot?

§. 181. Rien de plus rare au monde que des hommes conséquens. Leurs opinions n'influent sur leur conduite, que lorsqu'elles se trouvent conformes à leurs tempéramens, à leurs passions, à leurs intérêts. Les opinions religieuses, d'après l'expérience journaliere, produisent beaucoup de mal contre très-peu de bien; elles sont nuisibles, par-

ce qu'elles s'accordent fort souvent avec les passions des tyrans, des ambitieux, des fanatiques et des prêtres ; elles ne sont d'aucun effet, parce qu'elles sont incapables de contrebalancer les intérêts présens du plus grand nombre des hommes. Les principes religieux sont toujours mis de côté, quand ils s'opposent à des desirs ardens ; sans être incrédule on se conduit alors comme si l'on ne croyoit rien.

On risquera toujours de se tromper, quand on voudra juger des opinions des hommes par leur conduite, ou de leur conduite par leurs opinions. Un homme très-religieux, non-obstant les principes insociables et cruels d'une religion sanguinaire, sera quelquefois, par une heureuse inconséquence, humain, tolérant, modéré ; pour lors les principes de sa religion ne s'accordent pas avec la douceur de son caractere. Un libertin, un débauché, un hypocrite, un adultere, un frippon nous montreront souvent qu'ils ont les idées les plus vraies sur les mœurs. Pourquoi ne les mettent-ils pas en pratique ? C'est que leurs tempéramens, leurs intérêts, leurs habitudes ne s'accordent point avec leurs théories sublimes. Les principes séveres de la morale chrétienne, que tant de gens font passer pour divine, n'influent que très-foiblement sur la conduite de ceux qui les prêchent aux autres. Ne nous disent-ils pas tous les jours, *de faire ce qu'ils prêchent, et de ne pas faire ce qu'ils font ?*

Le

Les partisans de la religion désignent assez communément les incrédules sous le nom de *libertins*. Il peut très-bien se faire que beaucoup d'incrédules aient des mœurs déréglées ; ces mœurs sont dues à leurs tempéramens, et non à leurs opinions. Mais que fait leur conduite à ces opinions ? Un homme sans mœurs ne peut-il donc pas être bon médecin, bon architecte, bon geométre, bon logicien, bon métaphysicien, bon raisonneur ? Avec une conduite irréprochable, on peut être un ignorant sur bien des choses et raisonner très-mal. Quand il s'agit de la vérité, il nous importe peu de qui elle nous vienne. Ne jugeons pas des hommes par leurs opinions, ni des opinions par les hommes ; jugeons des hommes par leur conduite, et de leurs opinions par leur conformité avec l'expérience, la raison, l'utilité du genre humain.

¿, 182. Tout homme qui raisonne devient bientôt incrédule, parce que le raisonnement lui prouve que la théologie n'est qu'un tissu de chimères ; que la religion est contraire à tous les principes du bon-sens* ; qu'elle porte une teinte de fausseté dans toutes les connoissances humaines. L'homme sensible devient incrédule, parce qu'il voit que la religion, loin de rendre les hommes plus heureux, est la source premiere des plus grands désordres et des calamités permanentes dont l'espéce humaine est affligée. L'homme qui cherche son bien-être et sa propre tranquillité, examine sa religion et s'en dé-

trompe, parce qu'il trouve aussi incommode qu'inutile, de passer sa vie à trembler devant des phantômes qui ne sont faits que pour en imposer à des femmelettes ou à des enfans.

Si quelquefois le libertinage, qui ne raisonne guere, conduit à l'irreligion, l'homme réglé dans ses mœurs peut avoir des motifs très-légitimes pour examiner sa religion et pour la bannir de son esprit. Trop foibles pour en imposer aux méchans, en qui le vice a jeté de profondes racines, les terreurs religieuses affligent, tourmentent, accablent des imaginations inquietes. Les ames ont-elles du courage et du ressort? elles ont bientôt secoué un joug qu'elles ne portoient qu'en frémissant. Sont-elles foibles et craintives? elles traînent ce joug pendant toute leur vie; elles vieillissent en tremblant, ou du moins elles vivent dans des incertitudes accablantes.

Les prêtres ont fait de Dieu un être si malin, si farouche, si propre à chagriner qu'il est très-peu d'hommes au monde qui ne desirassent au fond du cœur que ce Dieu n'existât pas. On ne vit point heureux, quand on tremble toujours. Vous adorez un Dieu terrible, ô dévot! eh bien, vous le haïssez; vous voudriez qu'il ne fût pas. Peut-on ne pas desirer l'absence ou la destruction d'un maître, dont l'idée ne fait que tourmenter l'esprit? Ce sont les couleurs noires dont let prêtres se servent pour peindre la Divinité qui, révoltant les cœurs, forcent à la haïr et à la rejetter.

§. 183. Si la crainte a fait les Dieux, la crainte soutient leur empire dans l'esprit des mortels : on les a de si bonne-heure accoutumés à frissonner au seul nom de la Divinité, qu'elle est devenue pour eux un spectre, un lutin, un loup-garou qui les tourmente, et dont l'idee leur ôte le courage même de vouloir se rassurer. Ils craignent que le spectre invisible ne les frappe, s'ils cessoient un instant d'avoir peur. Les dévots craignent trop leur Dieu pour l'aimer sincerement ; ils le servent en esclaves qui, dans l'impossibilité d'échapper à sa puissance, prennent le parti de flatter leur maître et qui, à force de mentir, se persuadent à la fin qu'ils ont pour lui de l'amour. Ils font de nécessité vertu. L'amour des dévots pour leur Dieu et des esclaves pour leurs despotes, n'est qu'un hommage servile et simulé qu'ils rendent à la force, auquel le cœur ne prend aucune part.

§ 184. Les docteurs chrétiens ont fait leur Dieu si peu digne d'amour, que plusieurs d'entr'eux ont cru devoir dispenser de l'aimer, blasphême qui fait frémir d'autres docteurs moins sinceres. S. Thomas, ayant prétendu qu'on est obligé d'aimer Dieu aussitôt qu'on a l'usage de sa raison, le jésuite Sirmond lui répond que *c'est bien-tôt.* Le jésuite Vasquez assure qu'il suffit d'aimer *Dieu à l'article de la mort.* Hurtado, moins facile, dit *qu'il faut aimer Dieu tous les ans.* Henriques se contente qu'on l'aime tous

les cinq ans; Sotus, *tous les dimanches.* Sur quoi fondés? demande le pere Sirmond, qui ajoute que Suarez veut *qu'on aime quelquefois* : mais en quel tems? il vous en fait juge, il n'en sait rien lui-même. Or, dit-il, *ce qu'un si savant docteur ne sait pas, qui pourra le savoir?* Le même jésuite Sirmond continue, en disant *que Dieu ne nous ordonne pas de l'aimer d'un amour d'affection, et ne nous promet pas le salut à condition de lui donner notre cœur, c'est assez de lui obéir, et de l'aimer d'un amour effectif en executant ses ordres; c'est-là le seul amour que nous lui devons : et il ne nous a pas tant commandé de l'aimer que de ne point le haïr.* (*) Cette doctrine paroît hérétique, impie, abominable aux jansénistes, qui par la sévérité révoltante qu'ils attribuent à leur Dieu, le rendent encore bien moins aimable que les jésuites leurs adversaires; ceux-ci, pour s'attirer des adhérens, peignent Dieu sous des traits capables de rassurer les mortels les plus pervers. Ainsi rien de moins décidé pour les chrétiens, que la question importante si l'on peut, ou si l'on doit aimer ou ne pas aimer Dieu. Parmi leurs guidès spirituels, les uns prétendent qu'il faut l'aimer de tout son cœur malgré toutes ses rigueurs; d'autres, comme le P. Daniel, trouvent qu'un

(*) Voyez *Apologie des lettres provincialles* Tom. II.

acte de pur amour de Dieu est l'acte le plus héroïque de la vertu chrétienne, et que la foiblesse humaine ne peut guere s'élever si haut. Le jésuite Pintereau va plus loin, il dit que *c'est un privilége de la nouvelle alliance, que la délivrance du joug fâcheux de l'amour divin.* (*)

§. 185. C'est toujours le caractere de l'homme qui décide du caractere de son Dieu; chacun s'en fait un pour lui même et d'après lui-même. L'homme gai, qui se livre à sa dissipation et aux plaisirs, ne peut pas se figurer que son Dieu puisse être austere et rébarbaratif; il lui faut un Dieu facile avec lequel on puisse entrer en composition. L'homme sévere, chagrin, bilieux, d'une humeur âcre, veut un Dieu qui lui ressemble, un Dieu qui fasse trembler, et regarde comme des pervers ceux qui n'admettent qu'un Dieu commode et facile à gagner. Les hérésies, les querelles, les schismes sont nécessaires. Les hommes étant constitués, organisés, modifiés d'une façon qui ne peut être précisément la même, pourroient-ils être d'accord sur une chimere qui n'existe jamais que dans leurs propres cervaux ?

Les disputes non moins cruelles qu'interminables qui s'élévent sans cesse entre les ministres du Seigneur ne sont pas de nature à leur attirer la confiance de ceux qui les considerent d'un œil impartial. Comment

(1) Voyez *ibidem.*

ne pas se jetter dans l'incrédulité la plus complette à la vue de principes sur lesquels ceux-mêmes qui les enseignent aux autres ne sont jamais d'accord ? Comment ne point former des doutes sur l'existence d'un Dieu, dont l'idée varie d'une façon si marquée dans les têtes de ses ministres ? Comment ne pas finir par rejetter totalement un Dieu qui n'est qu'un amas informe de contradictions ? Comment s'en rapporter à des prêtres que nous voyons perpétuellement occupés à se combattre, à se traiter d'impies et d'hérétiques, à se déchirer, à se persécuter sans pitié, sur la maniere dont ils entendent les prétendues verités qu'ils annoncent au monde?

§. 186. L'existence d'un Dieu est la base de toute religion. Cependant jusqu'ici cette importante vérité n'a point encore été démontrée, je ne dis pas de maniere a convaincre les incrédules, mais d'une maniere propre à satisfaire les théologiens eux-mêmes. L'on a vu de tout tems des penseurs profondément occupés à imaginer des preuves nouvelles de la vérité la plus intéressante pour les hommes. Quels ont été les fruits de leurs méditations et de leurs argumens ? Ils ont laissé la chose au même point ; ils n'ont rien démontré ; presque toujours ils ont excité les clameurs de leurs confrères qui les ont accusés d'avoir mal défendu la meilleure des causes.

§. 187. Les apologistes de la religion nous répetens chaque jour que les passions seules font les incrédules ; « c'est, disent-ils ,

» l'orgueil et le desir de se distinguer qui » font les athées ; ils ne cherchent d'ailleurs » à effacer l'idée de Dieu de leur esprit, » que parce qu'ils ont lieu de craindre ses » jugemens rigoureux. » Quels que soient les motifs qui portent à l'irréligion, il s'agit d'examiner s'ils ont rencontré la vérité. Nul homme n'agit sans motifs ; examinons maintenant les argumens, nous examinerons les motifs ensuite, et nous verrons s'ils ne sont pas légitimes et plus sensés que ceux de tant de dévots crédules, qui se laissent guider par des maîtres peu dignes de la confiance des hommes.

Vous dites donc, ô prêtres du Seigneur ! que les passions font les incrédules : vous prétendez qu'ils ne renoncent à la religion que par interêt, ou parce qu'elle contredit leurs penchans déréglés ; vous assurez qu'ils n'attaquent vos Dieux, que parce qu'ils appréhendent leurs rigueurs. Eh ! vous-mêmes, en défendant cette religion et ses chimeres, êtes-vous donc vraiment exempts de passions ou d'intérêts ? Qui est-ce qui retire les émolumens de cette religion pour laquelle les prêtres font éclater tant de zele ? Ce sont les prêtres. A qui la religion procure-t-elle du pouvoir, du crédit des honneurs, des richesses ? C'est aux prêtres. Qui est-ce qui fait la guerre en tout pays à la raison, à la science, à la vérité, à la philosophie, et les rend odieuses aux souverains et aux peuples ? Ce sont les prêtres. Qui est-ce qui profite sur la terre de

l'ignorance des hommes et de leurs vains préjugés ? Ce sont les prêtres. Vous êtes, ô prêtres! récompensés, honorés et payés pour tromper les mortels et vous faites punir ceux qui les détrompent. Les folies des hommes vous procurent des bénéfices, des offrandes, des expiations ; les vérités les plus utiles ne procurent à ceux qui les annoncent que des chaines, des supplices, des bûchers. Que l'univers juge entre nous.

§. 188. L'orgueil et la vanité furent et seront toujours les vices inhérens au sacerdoce. Est-il rien de plus capable de rendre des hommes altiers et vains, que la prétention d'exercer un pouvoir émané du ciel, de posséder un caractere sacré, d'être les envoyés et les ministres du Très-Haut ? Ces dispositions ne sont-elles pas continuellement alimentées par la crédulité des peuples, par les déférences et les respects des souverains, par les immunités, les privilèges, les distinctions dont on voit jouir le clergé ? Le vulgaire est en tout pays bien plus dévoué à ses guides spirituels, qu'il prend pour des hommes divins, qu'à ses supérieurs temporels qu"il ne regarde que comme des hommes ordinaires. Le curé d'un village y joue un bien plus grand rôle, que le seigneur ou que le juge. Un prêtre chez les chrétiens, se croit fort au-dessus d'un roi ou d'un empereur. Un grand d'Espagne, ayant parlé vivement à un moine, celui-ci lui dit arrogamment : *apprenez à respecter un homme qui a tous les jours votre Dieu dans*

ses mains, et votre reine à ses pieds.

Les prêtres ont-ils donc bien le droit d'accuser les incrédules d'orgueil ? Se distinguent-ils eux-mêmes par une rare modestie ou par une profonde humilité ? N'est-il pas évident que le desir de dominer les hommes, est de l'essence même de leur métier? Si les ministres du Seigneur étoient vraiment modestes, les verrait-on si avides de respects, si prompts à s'irriter de toutes les contradictions, si décisifs, si cruels à se venger de ceux dont les opinions les blessent? La science modeste ne fait-elle pas sentir combien la vérité est difficile à démêler ? Quelle autre passion qu'un orgueil effréné peut rendre des hommes si farouches, si vindicatifs, si dépourvus d'indulgence et de douceur ? Quoi de plus présomptueux que d'armer des nations et de faire couler des flots de sang pour établir ou défendre de futiles conjectures ?

Vous dites, ô docteurs ! que c'est la présomption qui fait seule des athées : apprenez-leur donc ce que c'est que votre Dieu ; instruisez-les de son essence, parlez-en d'une façon intelligible, dites-en des choses raisonnables et qui ne soient pas ou contradictoires ou impossibles. Si vous êtes hors d'état de les satisfaire, si jusqu'ici nul d'entre vous n'a pu démontrer l'existence de Dieu d'une façon claire et convaincante ; si de votre aveu son essence est aussi voilée pour vous que pour le reste des mortels, pardonnez à ceux qui ne peuvent admettre ce qu'ils

ne peuvent ni entendre ni concilier ; ne taxez pas de présomption ou de vanité ceux qui ont la sincérité d'avouer leur ignorance ; n'accusez pas de folie ceux qui se trouvent dans l'impossibilité de croire des contradictions, et rougissez une bonne fois d'exciter la haine des peuples et la fureur des souverains contre des hommes qui ne pensent pas comme vous sur un être dont vous-mêmes n'avez aucune idée. Est-il rien de plus téméraire et de plus extravagant que de raisonner d'un objet que l'on se reconnoît dans l'impossibilité de concevoir ?

Vous nous répétez sans cesse, que c'est la corruption du cœur qui produit l'athéisme; que l'on secoue le joug de la Divinité, que parcequ'on craint ses jugemens redoutables. Mais pourquoi nous peignez-vous votre Dieu sous des traits si choquans, qu'ils deviennent insoutenables ? Pourquoi ce Dieu si puissant permet-il qu'il y ait des cœurs si corrompus ? Comment ne point faire des efforts pour secouer le joug d'un tyran qui, pouvant faire ce qu'il veut du cœur des hommes, consent qu'ils se pervertissent, les endurcit, les aveugle, leur refuse ses graces, afin d'avoir la satisfaction de les punir par des châtimens éternels, d'avoir été endurcis, aveuglés et de n'avoir pas eu les graces qu'il leur a refusées ? Il faut que les théologiens et les prêtres se croient bien sûrs des graces du ciel et d'un avenir heureux, pour ne point détester un maître aussi bizarre que le Dieu qu'ils nous annoncent. Un Dieu qui

damne éternellement, est évidemment le plus odieux des êtres que l'esprit humain puisse inventer.

§. 189. Nul homme sur la terre n'est véritablement intéressé au maintien de l'erreur : elle est forcée tôt ou tard de céder à la vérité. L'intérêt général finit par éclairer les mortels ; les passions elles-mêmes contribuent quelquefois à briser pour eux quelques chaînons des préjugés. Les passions de quelques souverains n'ont-elles pas anéanti depuis deux siecles dans quelques contrées de l'Europe, le pouvoir tyrannique qu'un pontife trop altier exerçoit autrefois sur tous les princes de sa secte ? La politique, devenue plus éclairée, a dépouillé le clergé des biens immenses que la crédulité avoit accumulés dans ses mains. Cet exemple mémorable ne devroit-il pas faire sentir aux prêtres mêmes, que les préjugés n'ont qu'un tems, et que la vérité seule est capable d'assurer un bien-être solide ?

En caressant les souverains, en leur forgeant des droits divins, en les divinisant, en leur livrant les peuples pieds et poings liés, les ministres du Très-Haut n'ont-ils pas vu qu'ils travailloient à en faire des tyrans ? N'ont-ils donc pas lieu d'appréhender que les idoles gigantesques qu'ils élevent jusqu'aux nues, ne les écrasent un jour eux-mêmes de leur énorme poids ? Mille exemples ne leur prouvent-t-ils pas qu'ils doivent craindre que ces lions déchaînés, après

avoir dévoré les nations, ne les dévorent à leur tour ?

Nous respecterons les prêtres, quand ils deviendront citoyens. Qu'ils se servent, s'ils peuvent, de l'autorité du ciel pour faire peur à ces princes qui sans cesse désolent la terre; qu'ils ne leur adjugent plus le droit affreux d'être injustes impunément ; qu'ils reconnoissent que nul sujet d'un état n'est intéressé à vivre sous la tyrannie; qu'ils fassent sentir aux souverains qu'ils ne soient point intéressés eux-mêmes à exercer un pouvoir qui, les rendant odieux, nuiroït à leur propre sûreté, à leur propre puissance, à leur propre grandeur. Enfin, que les prêtres et les rois détrompés reconnoissent que nulle puissance n'est sûre, si elle ne se fonde sur la vérité, la raison et l'équité.

§. 190. Les ministres des dieux, en faisant une guerre sanglante à la raison humaine, qu'ils devroient développer, agissent évidemment contre leurs propres intérêts. Quel seroit leur pouvoir, leur considération, leur empire sur les hommes les plus sages ? Quelle seroit la reconnoissance des peuples pour eux, si, au lieu de s'occuper de leurs disputes vaines, ils se fussent appliqués à des sciences vraiment utiles ; s'ils eussent cherché les vrais principes de la physique, du gouvernement et des mœurs ! Qui oseroit reprocher son opulence et son crédit à un corps qui, consacrant son loisir et son autorité au bien public, se serviroit de l'un pour méditer, et de l'autre pour éclairer égale-

ment les esprits des souverains et des sujets ?

Prêtres! laissez-là vos chimères, vos dogmes inintelligibles, vos querelles méprisables; reléguez dans les régions imaginaires, ces phantômes qui ne pouvoient vous être utiles que dans l'enfance des nations. Prenez enfin le ton de la raison. Au lieu de sonner le tocsin de la persécution contre vos adversaires, au lieu d'entretenir les peuples de disputes insensées; au lieu de leur prêcher des vertus inutiles et fanatiques, prêchez-nous une morale humaine et sociable; prêchez-nous des vertus réellement utiles au monde; devenez les apôtres de la raison, les lumieres des nations, les défenseurs de la liberté, les réformateurs des abus, les amis de la vérité; et nous vous bénirons, nous vous honorerons, nous vous chérirons, tout vous assurera un empire éternel sur les cœurs de vos concitoyens.

§. 191. Les philosophes de tout tems ont pris dans les nations, le rôle qui sembloit destiné aux ministres de la religion. La haine de ceux-ci pour la philosophie, ne fut jamais qu'une jalousie de métier. Tous les hommes accoutumés à penser, au lieu de chercher à se nuire et à se détruire, ne devroient-ils pas réunir leurs efforts pour combattre l'erreur, pour chercher la vérité, et sur-tout pour mettre en fuite les préjugés dont les souverains et les sujets souffrent également, et dont les fauteurs eux-mêmes finissent tôt ou tard par être les victimes ?

Entre les mains d'un gouvernement éclairé,

les prêtres deviendront les plus utiles citoyens. Des hommes, déjà richement stipendiés par l'état, et dispensés du soin de pourvoir à leur propre substance, auroient-ils rien de mieux à faire que de s'instruire eux-mêmes, afin de se mettre en état de travailler à l'instruction des autres? Leur esprit ne seroit-il pas plus satisfait de découvrir des vérités lumineuses, que de s'égarer sans fruit dans d'épaisses ténèbres? Seroit-il plus difficile de démêler les principes si clairs d'une morale faite pour l'homme, que les principes imaginaires d'une morale divine et théologique? Les hommes les plus ordinaires auroient-ils autant de peine à fixer dans leurs têtes les notions simples de leurs devoirs, que de charger leur mémoire de mystères, de mots inintelligibles, de définitions obscures, auxquelles il leur est impossible de jamais rien concevoir? Que de tems et de peines perdues, pour apprendre et enseigner aux hommes des choses qui ne leur sont d'aucune utilité réelle.

Que de ressources pour l'utilité publique, pour encourager le progrès des sciences, et l'avancement des connoissances, pour l'éducation de la jeunesse, ne présenteroient pas à des souverains bien intentionnés, tant de monasteres, qui dans un grand nombre de pays dévorent les nations sans aucuns fruits pour elles! Mais la superstition, jalouse de son empire exclusif, semble n'avoir voulu former que des êtres inutiles. Quel parti ne pourroit-on pas tirer d'une foule de cénobites des deux sexes, que nous voyons en tant de

contrées si amplement dotés pour ne rien faire ? Au lieu de les occuper à des contemplations stériles, de prieres machinales, de pratiques minutieuses ; au lieu de les accabler de jeûnes et d'austérités, que n'excite-t-on entre eux une émulation salutaire qui les porte à chercher les moyens de servir utilement le monde, auquel des vœux fatals les obligent de mourir ? Au lien de remplir dans la jeunesse les esprits de leurs éleves de fables, de dogmes stériles, de puérilités, pourquoi n'oblige-t-on, ou n'invite-t-on pas les prêtres à leur apprendre des choses vraies et à en faire des citoyens utiles à la patrie ? De la maniere dont on éléve les hommes, ils ne sont utiles qu'au clergé qui les aveugle, et aux tyrans qui les dépouillent.

§. 192. Les partisans de la crédulité accusent souvent les incrédules d'être de mauvaise foi, parce qu'on les voit quelquefois chanceler dans leurs principes, changer d'opinions dans la maladie, et se rétracter à la mort. Quand le corps est dérangé, la faculté de raisonner se dérange communément avec lui. L'homme infirme et caduc, aux approches de sa fin, s'apperçoit quelquefois lui-même que sa raison l'abandonne ; il sent que le préjugé revient. Il est des maladies dont le propre est d'abattre le courage, de rendre pusillanime et d'affoiblir le cerveau : il en est d'autres qui, en détruisant le corps, ne troublent point la raison. Quoi qu'il en soit, un incrédule qui se dédit dans

la maladie, n'est ni plus rare, ni plus extraordinaire qu'un dévot, qui se permet de négliger, en santé, les devoirs que sa religion lui prescrit de la façon la plus formelle.

Cléomene, roi de Sparte, ayant montré peu de respect pour les dieux pendant le cours de son règne, devint superstitieux à la fin de ses jours : dans la vue d'intéresser le ciel en faveur de ses jours, il fit venir auprès de lui une foule de prêtres et de sacrificateurs. Un de ses amis lui en ayant montré sa surprise, *de quoi vous étonnez-vous*, lui dit Cléomene, *je ne suis plus ce que j'étois : et n'étant plus le même, je ne puis plus penser de la même maniere.*

Les ministres de la religion démentent assez souvent dans leur conduite journaliere les principes rigoureux qu'ils enseignent aux autres, pour que les incrédules à leur tour se croient en droit de les accuser de mauvaise foi. Si quelques incrédules démentent, soit à la mort, soit durant la maladie, les opinions qu'ils soutenoient en santé, les prêtres ne démentent-ils pas en santé, les opinions sévères de la religion qu'ils soutiennent? Voyons-nous donc un grand nombre de prélats humbles, généreux, dépourvus d'ambition, ennemis du faste et des grandeurs, amis de la pauvreté? Enfin voyons-nous la conduite en beaucoup de prêtres chrétiens s'accorder avec la morale austere du Christ, leur Dieu et leur modele ?

§. 193. L'athéisme, nous dit-on, rompt tous les liens de la société. Sans la croyance d'un

d'un Dieu, que devient la sainteté des sermens? Comment lier un athée, qui ne peut sérieusement attester la Divinité? Mais le serment donne-t-il donc plus de force à l'obligation où nous sommes de remplir les engagemens contractés? Quiconque est assez intrepide pour mentir, sera-t-il moins intrépide pour se parjurer? Celui qui est assez lâche pour manquer à sa parole, ou assez injuste pour violer ses engagemens, au mépris de l'estime des hommes, n'y sera pas plus fidele pour avoir pris tous les dieux à témoin de ses sermens. Ceux qui se mettent au-dessus des jugemens des hommes, se mettent bientôt au-dessus des jugemens de Dieu. Les princes ne sont-ils pas, de tous les mortels, les plus prompts à jurer, et les plus prompts à violer les sermens qu'ils ont faits?

§. 194. *Il faut*, nous dit-on sans cesse, *il faut une religion au peuple. Si les personnes éclairées n'ont pas besoin du frein de l'opinion, il est du moins nécessaire à des hommes grossiers, en qui l'éducation n'a point développé la raison.* Est-il donc bien vrai que la religion soit un frein pour le peuple? Voyons-nous que cette religion l'empêche de se livrer à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la brutalité, à la violence, à la fraude, à toutes sortes d'excès? Un peuple qui n'auroit aucune idée de la Divinité, pourroit-il se conduire d'une façon plus détestable, que tant de peuples crédules parmi lesquels on voit règner la dissolution et les vices les plus indignes des êtres raisonnables?

Au sortir de ses temples, ne voit-on pas l'artisan ou l'homme du peuple se jeter tête baissée dans ses déréglemens ordinaires, et se persuader que les hommages périodiques qu'il a rendus à son Dieu, le mettent en droit de suivre sans remords ses habitudes vicieuses et ses penchans habituels ? Enfin, si les peuples sont si grossiers et si peu raisonnables, leur stupidité n'est point due à la négligence des princes qui ne s'embarrassent aucunement de l'éducation publique, ou qui s'opposent à l'instruction de leurs sujets? Enfin, la déraison des peuples n'est-elle pas visiblement l'ouvrage des prêtres, qui, au lieu d'instruire les hommes dans une morale sensée, ne les entretiennent que de fables, que de rêveries, de pratiques, de chimères et de fausses vertus dans lesquelles ils font tout consister ?

La religion n'est pour le peuple qu'un vain appareil de cérémonies, auquel il tient par habitude, qui amuse ses yeux, qui remue passagerement son esprit engourdi, sans influer sur sa conduite, et sans corriger les mœurs : de l'aveu même des ministres des autels, rien de plus rare que cette religion *intérieure et spirituelle*, qui seule est capable de régler la vie de l'homme et de triompher de ses penchans. En bonne foi, dans le peuple le plus nombreux et le plus dévot, est-il bien des têtes capables de savoir les principes de leur systême religieux, et qui leur trouvent assez de force pour étouffer leurs inclinations perverses ?

Bien des gens nous diront qu'il vaut mieux avoir un frein quelconque, que de n'en avoir aucun. Ils prétendront que si la religion n'en impose pas au grand nombre, elle sert au moins à contenir quelques individus, qui sans elle, se livreroient au crime sans remords. Il faut, sans-doute, un frein aux hommes, mais il ne leur faut pas un frein imaginaire; il leur faut des freins réels et visibles, il leur faut des craintes véritables, bien plus propres à les contenir, que des terreurs paniques et des chimères. La religion ne fait peur qu'à quelques esprits pusillanimes que la foiblesse de leur caractere rend déjà peu redoutables à leurs concitoyens. Un gouvernement équitable, des loix sévères, une morale bien saine en imposent également à tout le monde; il n'est au moins personne qui ne soit forcé d'y croire, et qui ne sente le danger de ne s'y pas conformer.

§. 195. On demandera peut-être si l'athéisme raisonné peut convenir à la multitude. Je réponds que tout système qui demande de la discussion, n'est pas fait pour la multitude. A quoi peut donc servir de prêcher l'athéisme? Cela peut au moins faire sentir à tous ceux qui raisonnent, que rien n'est plus extravagant que de s'inquiéter soi-même, et que rien n'est plus injuste que d'inquiéter les autres pour des conjectures destituées de fondement. Quant au vulgaire, qui jamais ne raisonne, les argumens d'un athée ne sont pas plus faits pour lui, que les systêmes d'un physicien, les observations d'un astro-

nome, les expériences d'un chimiste, les calculs d'un géométre, les recherches d'un médecin, les dessins d'un architecte, les plaidoyers d'un avocat, qui tous travaillent pour le peuple à son insu.

Les argumens métaphysiques de la théologie et les disputes religieuses qui occupent depuis long-tems tant de profonds rêveurs, sont-ils donc plus faits pour le commun des hommes, que les argumens d'un athée? Bien plus, les principes de l'athéisme, fondés sur le bon-sens naturel, ne sont-ils pas plus intelligibles, que ceux d'une théologie que nous voyons hérissée de difficultés insolubles pour les esprits mêmes les plus exercés? Le peuple en tout pays posséde une religion, à laquelle il n'entend rien, qu'il n'examine point, et qu'il suit par routine; ses prêtres s'occupent seuls de la théologie, trop sublime pour lui. Si par hasard le peuple venoit à perdre cette théologie inconnue, il pourroit se consoler de la perte d'une chose, qui non-seulement lui est parfaitement inutile, mais encore, qui produit en lui des fermentations très-dangereuses.

Ce seroit une entreprise bien folle que d'écrire pour le vulgaire, ou de prétendre tout d'un coup le guérir de ses préjugés. On n'écrit que pour ceux qui lisent et qui raisonnent; le peuple ne lit guere et raisonne encore moins. Les personnes sensées et paisibles s'éclairent, les lumieres se répandent peu-à-peu, et parviennent à la longue à frapper les yeux du peuple même. D'un autre

côté, ceux qui trompent les hommes, ne prennent-ils pas souvent eux-mêmes le soin de les détromper ?

§. 196. Si la théologie est une branche de commerce utile aux théologiens, il est très-démontré qu'elle est et superflue et nuisible au reste de la société. L'intérêt des hommes parvient à leur dessiler les yeux tôt ou tard. Les souverains et les peuples reconnoîtront, sans-doute, un jour, l'indifférence et le profond mépris que mérite une science futile qui ne sert qu'à troubler les hommes, sans les rendre meilleurs. On sentira l'inutilité de tant de pratiques dispendieuses qui ne contribuent nullement à la félicité publique; on rougira de tant de querelles pitoyables qui cesseront d'altérer la tranquillité des états, dès qu'on cessera d'y attacher une importance ridicule.

Princes! au lieu de prendre part aux combats insensés de vos prêtres; au lieu d'épouser follement leurs querelles impertinentes; au lieu de prétendre soumettre tous vos sujets à des opinions uniformes, occupez-vous de leur bonheur en ce monde et ne vous inquiétez pas du sort qui les attend dans un autre. Gouvernez-les équitablement, donnez-leur de bonnes loix, respectez leur liberté et leur propriété, veillez à leur éducation, encouragez-les dans leurs travaux, récompensez leurs talens et leurs vertus, réprimez la licence, et ne vous occupez pas de leur façon de penser sur des objets inutiles et pour eux et pour vous; alors vous n'aurez

plus besoin de fictions pour vous faire obéir : vous deviendrez les seuls guides de vos sujets ; leurs idées seront uniformes sur les sentimens d'amour et de respect qui vous seront dus. Les fables théologiques ne sont utiles qu'aux tyrans qui méconnoissent l'art de régner sur des êtres raisonnables.

§. 197. Faut-il donc des puissans efforts de génie pour comprendre que ce qui est au-dessus de l'homme, n'est pas fait pour des hommes ; que ce qui est surnaturel, n'est pas fait pour des êtres naturels ; que des mystères impénétrables ne sont pas faits pour des esprits bornés ? Si des théologiens sont assez fous pour disputer entr'eux sur des objets qu'ils reconnoissent inintelligibles pour eux-mêmes, la société doit-elle donc prendre part à leurs folles querelles ? Faut-il que le sang des peuples coule pour faire valoir les conjectures de quelques rêveurs entêtés ? S'il est très-difficile de guérir les théologiens de leur manie, et les peuples de leurs préjugés, il est au moins très-facile d'empêcher que les extravagances des uns et la sottise des autres ne produisent des effets pernicieux. Qu'il soit permis à chacun de penser comme il voudra ; mais qu'il ne lui soit jamais permis de nuire par sa façon de penser. Si les chefs des nations étoient plus justes et plus sensés, les opinions théologiques n'intéresseroient pas plus la tranquillité publique, que les disputes des physiciens, des médecins, des grammairiens et des critiques. C'est la tyrannie des princes qui fait que les querel-

les théologiques ont des conséquences sérieuses pour les états. Quand les rois cesseront de se mêler de théologie, les disputes des théologiens ne seront plus à craindre.

Ceux qui nous vantent si fort l'importance et l'utilité de la religion, devroient bien nous montrer les heureux effets qu'elle produit et les avantages que les disputes et les spéculations abstraites de la théologie peuvent procurer aux portefaix, aux artisans, aux laboureurs, aux harangeres, aux femmes, et à tant de valets corrompus dont nous voyons les grandes villes remplies. Les gens de cette espece ont tous de la religion; ils ont ce qu'on appelle *la foi du charbonnier;* leurs curés croient pour eux, ils adherent de bouche à la croyance inconnue de leurs guides, ils écoutent assidûment les sermons, ils assistent régulierement aux cérémonies; ils croiroient faire un grand crime de transgresser aucunes des ordonnances auxquelles, dès leur enfance, on leur dit de se conformer. Quel bien pour les mœurs résulte-t-il de tout cela? Aucun; ils n'ont nulle idée de la morale, et vous les voyez se permettre toutes les friponneries, les fraudes, les rapines et les excès que la loi ne punit pas.

Le peuple, dans le vrai, n'a nulle idée de sa religion : ce qu'il appelle religion n'est qu'un attachement aveugle à des opinions inconnues et à des pratiques mystérieuses. Dans le fait, ôter la religion au peuple, c'est ne lui rien ôter. Si l'on parvenoit à

P 4

ébranler ou guérir ses préjugés, on ne feroit que diminuer ou anéantir la confiance dangereuse qu'il a dans des guides intéressés, et lui apprendre à se défier de ceux qui, sous prétexte de religion, le portent très-souvent a des excès funestes.

§. 198. Sous prétexte d'instruire et d'éclairer les hommes, la religion les retient réellement dans l'ignorance et leur ôte jusqu'au desir de connoître les objets qui les intéressent le plus. Il n'existe point pour les peuples d'autre regle de conduite, que celle qu'il plaît à leurs prêtres de leur indiquer. La religion tient lieu de tout; mais, ténébreuse elle-même, elle est plus propre à égarer les mortels, qu'à les guider dans la route de la science & du bonheur : la physique, la morale, la législation, la politique sont des énigmes pour eux. L'homme par ses préjugés religieux est dans l'impossibilité de connoître sa propre nature, de cultiver sa raison, de faire des expériences; il craint la vanité, dès qu'elle ne s'accorde pas avec ses opinions. Tout concourt à rendre les peuples dévots, mais tout s'oppose à ce qu'ils soient humains, raisonnables, vertueux. La religion ne semble avoir pour objet que de rétrecir le cœur et l'esprit des hommes.

La guerre qui subsista toujours entre les prêtres et les meilleurs esprits de tous les siecles, vient de ce que les sages s'apperçurent des entraves que la superstition voulut donner en tout tems à l'esprit humain

qu'elle prétendit retenir dans une enfance éternelle : elle ne l'occupa que de fables, elle l'accabla de terreurs, elle l'effraya par des phantômes qui l'empêcherent de marcher en avant. Incapable de se perfectionner elle-même, la theologie opposa des barrieres insurmontables au progrès des connoissances véritables ; elle ne parut occupée que du soin de tenir les nations et leurs chefs dans l'ignorance la plus profonde de leurs devoirs, des motifs réels qui peuvent les porter à bien faire. Elle ne fait qu'obscurcir la morale, rendre ses principes arbitraires, la soumettre aux caprices des dieux ou de leurs ministres. Elle convertit l'art de gouverner les hommes, en une tyrannie mystérieuse qui devient le fléau des nations. Elle change les princes en des despotes injustes et licentieux, et les peuples en des esclaves ignorans qui se corrompent pour mériter la faveur de leurs maitres.

§. 199. Pour peu qu'on se donne la peine de suivre l'histoire de l'esprit humain, on reconnoîtra sans peine que la théologie s'est bien gardée d'en reculer les bornes. Elle commença d'abord par le repaître de fables qu'elle débita comme des vérités sacrées. Elle fit éclore la poésie, qui remplit l'imagination des peuples de ses fonctions puériles : elle ne les entretint que de ses dieux et de leurs faits incroyables. En un mot, la religion traita toujours les hommes comme des enfans qu'elle endormit par des contes, que ses ministres voudroient continuer

à faire encore passer pour des vérités incontestables.

Si les ministres des dieux firent quelquefois des découvertes utiles, ils eurent toujours soin de leur donner un ton dogmatique, & de les envelopper des ombres du mystère. Les Pythagore & les Platon pour acquérir quelques futiles connoissances, furent obligés de ramper aux pieds des prêtres, de se faire initier à leurs mystères, d'essuyer les épreuves qu'ils voulurent leur imposer : c'est à ce prix qu'il leur fut permis de pulvériser des notions exaltées, si séduisantes encore pour tous ceux qui n'admirent que ce qui est parfaitement inintelligible. Ce fut chez des princes Egyptiens, Indiens, Caldéens, ce fut dans les écoles de ces rêveurs, intéressés par état à dérouter la raison humaine, que la philosophie fut obligée d'emprunter ses premiers rudimens : obscure ou fausse dans ses principes, mêlée de fictions et de fables, uniquement faite pour éblouir l'imagination, cette philosophie ne marcha qu'en chancelant et ne fit que balbutier ; au lieu d'éclairer l'esprit, elle l'aveugla et le détourna d'objets vraiment utiles.

Les spéculations théologiques et les rêveries mystiques des anciens sont même de nos jours en possession de faire la loi dans une grande partie du monde philosophique : adoptées par la théologie moderne, on ne peut encore s'en écarter sans hérésie. Elles nous entretiennent d'êtres *aëriens, d'esprits, d'anges, de démons, de génies* et d'autres

phantômes qui font l'objet des méditations de nos plus profonds penseurs, et qui servent de base à la métaphysique; science abstraite et futile, sur laquelle les plus grands génies se sont vainement exercés depuis des milliers d'années. Ainsi des hypothèses imaginées par quelques rêveurs de Memphis et de Babylonne, devinrent les fondemens d'une science révérée par son obscurité, qui la fait passer par merveilleuse et divine.

Les premiers législateurs des nations furent des prêtres; les premiers mythologues et poëtes furent des prêtres; les premiers savans furent des prêtres; les premiers médecins furent des prêtres. Entre leurs mains la science devint une chose sacrée, interdite aux profanes; ils ne parlerent que par des allégories, des emblêmes, des énigmes, des oracles ambigus: moyens très-propres à exciter la curiosité, à faire travailler l'imagination, et sur-tout à inspirer au vulgaire étonné, un saint respect pour des hommes que l'on crut instruits par le ciel, capables d'y lire les destinées de la terre, et qui se donnoient hardiment pour les organes de la Divinité.

§. 103. Les religions de ces prêtres antiques ont disparu, ou plutôt elles n'ont fait que changer de forme. Quoique nos théologiens modernes les regardent comme des imposteurs, ils ont eu soin de recueillir bien des fragmens épars de leurs systêmes religieux, dont l'ensemble n'existe plus pour

nous : nous retrouvons encore dans nos religions modernes non-seulement leurs dogmes métaphysiques que la théologie n'a fait que r'habiller d'une autre façon, mais encore nous y voyons des restes remarquables de leurs pratiques superstitieuses, de leur théurgie, de leur magie, de leurs enchantemens. On ordonne encore aux chrétiens de méditer avec respect les monumens qui leur restent des législateurs, des prêtres, des prophêtes de la religion hébraïque qui, selon les apparences, avoit emprunté de l'Egypte les notions bizarres dont nous la voyons remplie Ainsi, des extravagances imaginées par des fourbes ou des reveurs idolâtres, sont encore des opinions sacrées pour les chrétiens!

Pour peu que l'on jette les yeux sur l'histoire, on trouve des conformités frappantes tentre toutes les religions des hommes. Par toute la terre, on voit les notions religieuses affliger et réjouir périodiquement les peuples ; par-tout on voit des rites, des pratiques, souvent abominables, des mystères redoutables occuper les esprits et devenir les objets de leurs méditations. On voit les differentes superstitions emprunter les unes des autres, et leurs rêveries abstraites, et leurs cérémonies. Les religions ne sont pour l'ordinaire que des rapsodies informes combinées par de nouveaux docteurs, qui pour les composer se sont servis des matériaux de leurs prédécesseurs, en se réservant le droit d'ajouter ou de retrancher ce qui ne

convenoit point à leurs vues présentes. La religion d'Egypte servit évidemment de baze à la religion de Moyse, qui en bannit le culte des idoles; Moyse ne fut qu'un Egyptien schismatique. Le christianisme n'est qu'un judaïsme réformé. Le mahométisme est composé du judaïsme, du christianisme et de l'ancienne religion d'Arabie, etc.

§. 201. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, la théologie fut seule en possession de régler la marche de la philosophie : quels secours lui a-telle prêtés ? Elle la changea en un jargon inintelligible, propre à rendre incertaines les vérités les plus claires; elle convertit l'art de raisonner en une science de mots; elle jetta l'esprit humain dans les régions aëriennes de la métaphysique, où il s'occupa sans succès à sonder des abîmes inutiles & dangéreux. Aux causes physiques & simples, cette philosophie substitua des causes surnaturelles, ou plutôt des causes vraiment *ocultes* : elle expliqua des phénomenes difficiles par des agens plus inconcevables que ces phénomenes. Elle remplit le discours de mots vuides de sens, incapables de rendre raison des choses, plus propres à obscurcir qu'à éclairer, & qui ne semblent inventés que pour décourager l'homme, le mettre en garde contre les forces de son esprit, lui donner de la défiance contre les principes de la raison & de l'évidence, & d'entourer la vérité d'un rempart insurmontable.

§. 202. Si l'on vouloit en croire les par-

tisans de la religion, sans elle rien ne pourroit s'expliquer dans le monde ; la nature seroit une énigme continuelle ; l'homme seroit dans l'impossibilité de se comprendre lui-même. Mais au fond, qu'est-ce que cette religion nous explique ? Plus on l'examine, et plus on trouve que ses notions théologiques ne sont propres qu'à embrouiller toutes nos idées ; elles changent tout en mystères, elles nous expliquent des choses difficiles par des choses impossibles. Est-ce donc expliquer les choses que de les attribuer à des agens inconnus, à des puissances invisibles, à des causes immatérielles ? L'esprit humain est-il bien éclairci quand dans son embarras, on le renvoye *aux profondeurs des trésors de la sagesse divine*, sur lesquels on lui répéte à tout moment qu'il porteroit en vain ses regards téméraires ? La nature divine, à laquelle on ne conçoit rien, peut-elle faire concevoir la nature de l'homme que l'on trouve déjà si difficile à expliquer ?

Demandez à un philosophe chrétien qu'elle est l'origine du monde? il vous répondra, que c'est Dieu qui a créé l'univers. Qu'est-ce que Dieu ? On n'en sait rien. Qu'est-ce que créer ? On n'en a nulle idée. Quelle est la cause des pestes, des famines, des guerres, des sécheresses, des inondations, des tremblemens de terre ? C'est la colere de Dieu. Quels remédes opposer à ces calamités ? Des prieres, des sacrifices, des processions, des offrandes, des cérémonies sont, nous dit-on,

les vrais moyens de désarmer la fureur céleste. Mais pourquoi le ciel est-il en courroux? C'est que les hommes sont méchans. Pourquoi les hommes sont-ils méchans ? C'est que leur nature est corrompue. Quelle est la cause de cette corruption ? C'est, vous dit aussi un théologien d'Europe, parce que le premier homme, séduit par la premiere femme, a mangé d'une pomme à laquelle son Dieu lui avoit défendu de toucher. Qui est-ce qui engagea la femme à faire une telle sottise ? C'est le diable. Mais qui a créé le diable? C'est Dieu. Pourquoi Dieu a-t-il créé ce diable, destiné à pervertir le genre humain? On n'en sait rien, c'est un mystère caché dans le sein de la Divinité.

La terre tourne-t-elle autour du soleil? Il y a deux siecles que le physicien dévot vous auroit répondu que l'on ne pouvoit le penser sans blasphême, vu qu'un pareil systême ne pouvoit s'accorder avec les livres saints que tout chrétien révère comme inspirés par la Divinité même. Qu'en pense-t-on aujourd'hui ? Nonobstant l'inspiration divine, les philosophes chrétiens sont enfin parvenus à s'en rapporter plutôt à l'évidence qu'au témoignage de leurs livres inspirés.

Quel est le principe caché des actions et des mouvemens du corps humain? C'est l'ame. Quest-ce qu'une ame ? C'est un esprit. Qu'est-ce qu'un esprit? C'est une substance qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue, ni parties. Comment une telle substance peut-elle se concevoir ? Comment peut-elle mouvoir un

corps ? On n'en sait rien, c'est un mystère. Les bêtes ont-elles des ames ? Le Cartésien vous assure que ce sont des machines. Mais ne les voyons-nous pas agir, sentir, penser d'une façon très-semblable à l'homme ? illusion pure. Mais de quel droit privez-vous les bêtes de l'ame que, sans y rien connoitre, vous attribuez à l'homme ? C'est que les ames des bêtes embarrasseroient nos théologiens, qui contens de pouvoir effrayer et damner les ames immortelles des hommes, n'ont pas le même intérêt à damner celles des bêtes. Telles sont les solutions puériles que la philosophie, toujours menée en lisiere par la théologie, fut obligée d'enfanter pour expliquer les problêmes du monde physique et moral !

§. 203. Combien de subterfuges et de tours de force tous les penseurs anciens et modernes n'ont-ils pas employés pour éviter de se mettre aux prises avec les ministres des dieux, qui furent dans tous les tems les vrais tyrans de la pensée ! Combien les Descartes, les Mallebranche, les Leibnitz et tant d'autres, ont-ils été forcés d'imaginer d'hypothèses et de détours, afin de concilier leurs découvertes avec les rêveries et les bévues que la religion avoit rendues sacrées ! Avec quelles précautions les plus grands philosophes ne se sont-ils pas enveloppés, au risque même d'être absurdes, inconséquens, inintelligibles, toutes les fois que leurs idées ne s'accordoient pas avec les principes de la théologie ? Des prêtres vigilans furent toujours

toujours attentifs à éteindre les systêmes qui ne pouvoient cadrer avec leurs intérêts. La théologie fut en tout tems le lit de Procuste sur leqnel ce brigand étendoit les étrangers; il leur coupoit les membes, quand ils étoient plus longs, ou les faisoit alonger par des chevaux, quand ils étoient plus courts, que le lit sur lequel il les forçoit de se placer.

Quel est l'homme sensé, fortement épris de l'amour des sciences, intéressé au bien-être des humains, qui puisse réfléchir sans dépit & sans douleur à la perte de tant de têtes profondes, laborieuses & subtiles, qui depuis des siecles, se sont follement épuisées sur les chimères toujours inutiles, & très-souvent nuisibles à notre espece? Que de lumieres n'auroient pas pu jeter dans les esprits, tant de penseurs fameux, si au lieu de s'occuper d'une vaine théologie & de ses disputes impertinentes, ils eussent porté leur attention sur des objets intelligibles & vraiment importans pour les hommes? La moitié des efforts qu'ont couté aux nations leurs cultes frivoles, n'auroient-elles pas suffi pour les éclairer parfaitement sur la morale, la politique, la physique, la médecine, l'agriculture, &c.? La superstition absorbe presque toujours l'attention & les trésors des peuples; ils ont une religion très-couteuse; mais ils n'ont pour leur argent ni lumieres, ni vertus, ni bonheur.

§. 204. Quelques philosophes anciens & modernes ont eu le courage de prendre l'expérience & la raison pour guides, & de s'affranchir des chaînes de la superstition. Leu-

cippe, Démocrite, Épicure, Straton & quelques autres Grecs ont osé déchirer le voile épais du préjugé, et délivrer la philosophie des entraves théologiques. Mais leurs systêmes trop simples, trop sensibles, trop dénués de merveilleux pour des imaginations amoureuses de chimeres, furent obligés de céder aux conjectures fabuleuses des Platon, des Socrate, des Zénon. Chez les modernes, Hobbes, Spinosa, Bayle, etc. ont marché sur les traces d'Epicure, mais leur doctrine ne trouva que très-peu de sectateurs dans un monde encore trop enivré de fables pour écouter la raison.

Dans tous les âges, on ne peut sans un danger éminent, s'écarter de ses préjugés que l'opinion avoit rendus sacrés. Il ne fut point permis de faire des découvertes en aucun genre; tout ce que les hommes les plus éclairés ont pu faire, a été de parler à mots couverts, & souvent, par une lâche complaisance, d'allier honteusement le mensonge à la vérité. Plusieurs eurent une *double doctrine*, l'une publique te l'autre cachée; la clef de cette derniere s'étant perdue, leurs sentimens véritables deviennent souvent inintelligibles, et par conséquent inutiles pour nous.

Comment les philosophes modernes à qui, sous peine d'être persécutés de la façon la plus cruelle, l'on crioit de renoncer à la raison, de la soumettre à la foi, c'est-à-dire, à l'autorité des prêtres; comment, dis-je, des hommes ainsi liés, auroient-ils pu donner un libre essor à leur génie, perfectionner la raison,

accélérer la marche de l'esprit humain ? Ce ne fut qu'en tremblant que les plus grands hommes entrevirent la vérité ; très-rarement eurent-ils le courage de l'annoncer ; ceux qui ont osé le faire, ont été communément punis de leur témérité. Graces à la religion, il ne fut jamais permis de penser tout haut, ou de combattre les préjugés dont l'homme est par-tout la victime et la dupe.

§. 205. Tout homme qui a l'intrépidité d'annoncer des vérités au monde, est sûr d'attirer la haine des ministres de la religion ; ceux-ci appellent à grands cris les puissances à leur secours ; ils ont besoin de l'assistance des rois pour soutenir, et leurs argumens, et leurs dieux. Ces clameurs ne décelent que trop la foiblesse de leur cause.

On est dans l'embarras quand on crie au secours.

Il n'est point permis d'errer en matiere de religion : sur tout autre objet on se trompe impunément, on a pitié de ceux qui s'égarent, et & l'on sait quelque gré aux personnes qui découvrent des vérités nouvelles ; mais dès que la théologie se juge intéressée, soit dans les erreurs, soit dans les découvertes, un saint zele s'allume, les souverains exterminent, les peuples entrent en frénésie, les nations sont en rumeur sans savoir pourquoi.

Est-il rien de plus affligeant, que de voir la félicité publique et particuliere dépendre d'une science futile, dépourvue de principes, qui n'eut jamais de base que dans l'imagination malade, qui ne présente à l'esprit que des mots

vuides de sens ? En quoi peut consister l'utilité si vantée d'une religion que personne ne peut comprendre, qui tourmente sans cesse ceux qui ont la simplicité de s'en occuper, qui est incapable de rendre les hommes meilleurs, & qui souvent leur fait un mérite d'être injustes & méchans? Est-il une folie plus déplorable, & qui doive être plus justement combattue, que celle qui, loin de procurer aucun bien à la race humaine, ne fait que l'aveugler, lui causer des transports, la rendre misérable en la privant de la vérité, qui seule peut adoucir la rigueur de son sort?

§. 206. La religion n'a fait en tout tems que remplir l'esprit de l'homme de ténebres, & le retenir dans l'ignorance de ses vrais rapports, de ses vrais devoirs, de ses intérêts véritables. Ce n'est qu'en écartant ses nuages & ses phantômes, que nous découvrirons les sources du vrai, de la raison, de la morale, & les motifs réels qui doivent nous porter à la vertu. Cette religion nous donne le change & sur les causes de nos maux & sur les remédes naturels que nous pourrions y appliquer : loin de les guérir, elle ne peut que les aggraver, les multiplier & les rendre plus durables. Disons donc avec un célebre moderne: *La théologie est la boite de Pandore; & s'il est impossible de la réformer, il est au moins utile d'avertir que cette boite si fatale est ouverte.* (1)

(1) Milord Bolingbroke, dans ses *Œuvres Posthumes.*

FIN.

